

6e Année - No 2

Février 1913

NOTRE ROMAN COMPLET :

192, rue de Rennes

par Roger Dombre.

La Revue 10c Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Un chien de guerre aboyant au secours d'un blessé. (Voir intérieur)

Sommaire: Crêpes du mardi-gras. Les chiens de guerre. L'Enseignement agricole en Angleterre. Une leçon de Jiu-Jitsu. Les supplices chinois. Un oiseau de parade. Les Toréadors. Sans têtes et sans corps. Mon ami l'astronome. Une signature inimitable. L'origine de certains rêves. Abstinence extraordinaire. Le jeu d'échecs. Les sauvages se déguisent. Les oeufs de pingouin. Les sports d'Hiver en Allemagne. Un artiste en mécanique. Peïran. Au pays de Jeanne d'Arc. Quelques nids curieux. Jeunes filles de Padang.

POIRIER, BESETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaude.

Réparations de toutes sortes, une spécialité

Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.

160 Rachel E

Tel. Bell St-Louis
4109

MONTREAL

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.
Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boite Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

LA Bronchite

nécessite les soins les plus immédiats afin d'éviter les complications graves de la Bronchite Aigue: la Bronchite Capillaire toujours dangereuse ou la Bronchite Chronique avec son cortège de misères, ou encore, la Consommation qui rarement pardonne. Prenez du



SIROP MATHIEU

a base de Goudron, d'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux

En Vente Partout : 35c. la Bouteille

Il soulage, calme l'irritation et guérit la Bronchite tout en soutenant les forces du malade. On associera au traitement les

Poudres Nervines de Mathieu

qui combattent la fièvre et la dépression nerveuse et favorisent la guérison. Souveraines contre Maux de tête, Névralgies, Migraines. Exemptes de Morphine, de Chloral et autres drogues dangereuses.

En Vente Partout 25c. la boîte de 18 poudres

CIE J. L. MATHIEU, Propriétaire
SHERBROOKE, P. Q.

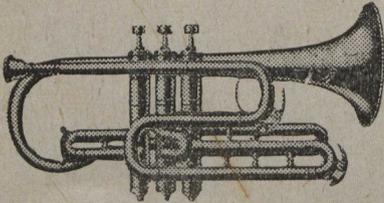
Maison Fondée en 1852
Tel. Bell Main 554

Chs. Lavallée,

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

d'INSTRUMENTS de MUSIQUE
et
MUSIQUE EN FEUILLE



Réparations de toutes sortes

Agent pour: Besson & Cie, de Londres,
Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons,
de Grand Rapids, Mich.

35, Boul. St-Laurent, - Montréal



Seule double voie ferrée entre Montréal,
Toronto, Hamilton Niagara Falls, Détroit
et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'Internationale Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du
Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.
Tous les jours

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les
trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés
à l'électricité, avec lampes pour lire
dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL—NEW-YORK, via D. & H.
Co.—a8.45 a.m. b3.00 p.m., a7.25 p.m., a8.10
p.m.

MONTREAL—BOSTON —SPRINGFIELD
via C.V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL —OTTAWA — a8.16 a.m.,
b9.30 a.m., b3.55 p.m., a8.00 p.m.

MONTREAL—SHERBROOKE—LENNOX-
VILLE.—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.
aTous les jours. bTous les jours excepté le
dimanche.

CHARLES BERNIER

Architecte

70 RUE ST-JACQUES

Tél. Main 2319

479, rue St-Hubert. Tel. Est 4100

MONTREAL

SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de ma-
gnifiques romans et vous instruire
tout en vous amusant

LISEZ

LE SAMEDI

Magazine Hebdomadaire Illustré
40 PAGES 5 CENTS 40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les dépositaires ou
chez les édits-props., Poirier, Bes-
sette & Cie., 200, Blvd. St-
Laurent, Montréal.

PEDICURE

Cors enlevés sans dou-
leur. Traitement des oi-
gnons et ongles incar-
nés.

M. E. RATELLE

163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

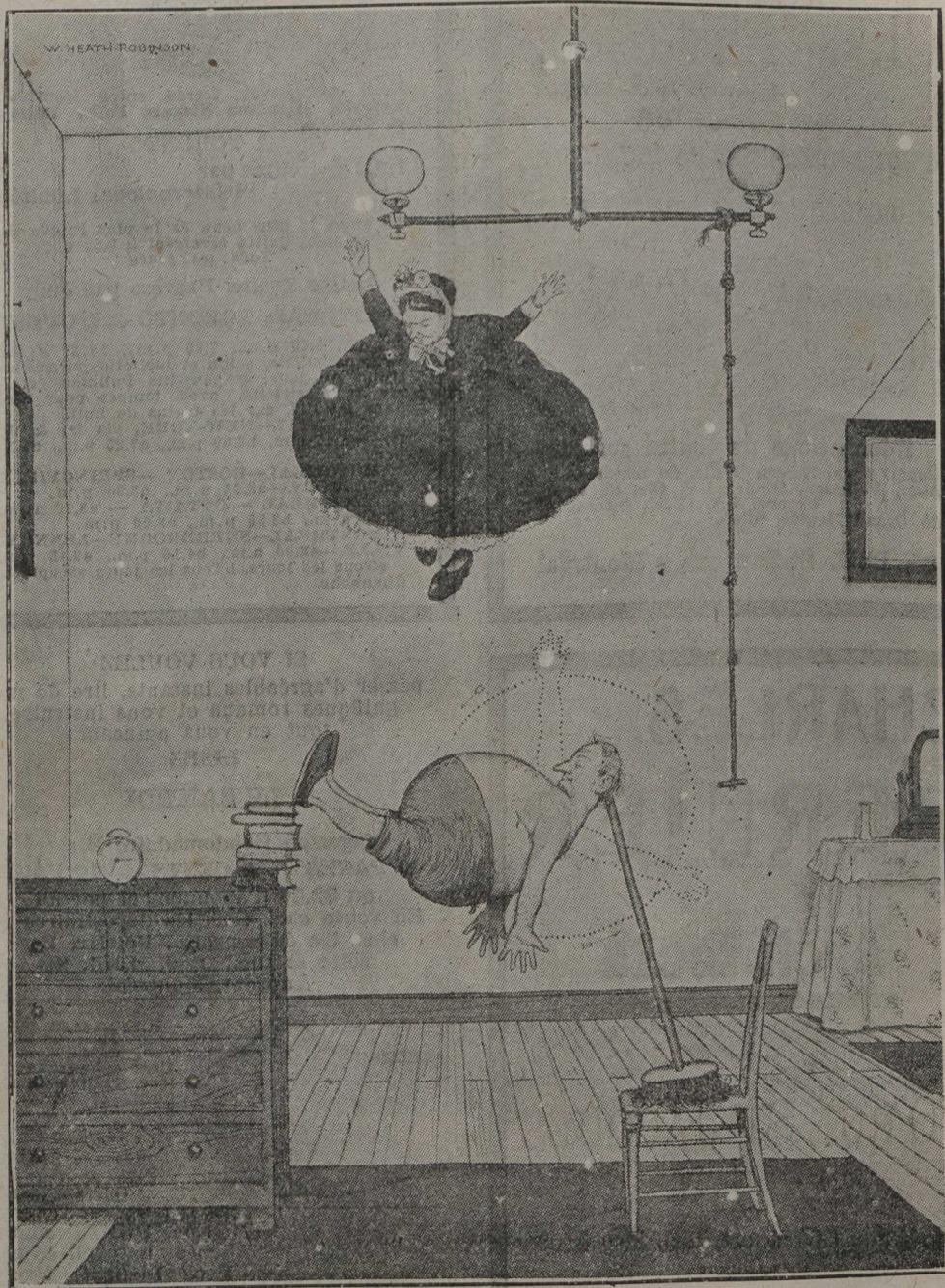


Nos DENTS sont très
belles naturelles, garan-
ties. Institut Dentaire,
Franco-Américain (Incor-
poré).

162, St-Denis, Montréal.

Montréal, février 1913

LA SANTE PAR L'EXERCICE



Recommandé tout spécialement à ceux qui veulent maigrir.

La Revue Populaire

ABONNEMENT: Canada et États-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie. Éditeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. AVIS AUX ABONNES La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
---	-------------------------------------	--

Crêpes du Mardi-Gras

A l'occasion du Mardi-Gras, dans bien des pays où cette coutume existe encore, on fait de larges crêpes dorées et sentant bon pour la plus grande joie des bambins... et des grandes personnes.

Des crêpes peu banales furent celles que faisait lord Seymour qui fut nommé "Milord l'Arsouille".

Il faisait frire des pièces d'or avec la pâte et lançait le tout à la foule massée sous ses fenêtres.

Parmi les crêpes célèbres on peut encore citer celle que fit, il y a quelques années, un riche londonien pour ses invités. Elle avait exactement 4 pieds de diamètre et fut servie néanmoins toute chaude sur la table.

Quatre hommes avaient été employés à sa fabrication et à sa cuisson et les douze convives ne purent la manger toute entière.

Dans plusieurs endroits de la Grande-Bretagne, les crêpes du Mardi-Gras font l'objet d'un jeu bien connu sous le nom de "Tossing the pancake" (lancer la crêpe).

Les collégiens de la vieille école de Westminster à Londres, principalement, sont restés fidèles à cette coutume.

Vers une heure de l'après-midi ils se

réunissent dans la cour principale ; le cuisinier-chef arrive tout vêtu de blanc, il tient à la main une petite poêle d'argent dans laquelle est une crêpe toute chaude; il s'avance au milieu de la cour et jette la crêpe aussi haut qu'il le peut.

Tous les collégiens se précipitent; c'est à qui aura un fragment de la crêpe lorsqu'elle retombera sur le sol; celui qui parvient à en avoir le plus gros morceau est déclaré roi de la fête et reçoit comme récompense un billet de banque d'une guinée (environ 5 dollars).

Dans d'autres pays, on a jugé à propos de rééditer ce jeu du lancement de la crêpe, mais l'inoffensive et croustillante pâtisserie a été remplacée par des obus convenablement bourrés de poudre ou d'autres explosifs plus violents.

C'est une manière comme une autre de fêter le Mardi-Gras mais, entre nous, je préfère de beaucoup la méthode des étudiants de Westminster à la deuxième que mettent en usage Bulgares, Grecs et Turcs.

Ce dernier jeu est peu coûteux et laissera derrière lui bien des misères et des deuils.

Mardi-Gras, comme l'ancien masque théâtral est à deux faces: l'une qui rit et l'autre qui pleure.

Tâchons de ne toujours conserver que la première.

Roger Francoeur.

TOUT DOUX!

Quand j'étais petit, tout petit,
 Je dormais dans un petit lit,
 Ma mère chantait en cadence:
 "Petit mignon, endormez-vous!
 Endormez-vous, le berceau danse
 Tout doux, tout doux!"

Lorsque je pleurais, dans ses bras,
 Maman, marchant à petits pas,
 Me dorlottait avec tendresse:
 "Petit mignon, consolez-vous!
 Consolez-vous, on vous caresse
 Tout doux, tout doux!"

Maintenant que je suis trop grand,
 Ma mère jamais ne me prend.
 Dans la cour, je vais et je joue:
 Mais, lorsque je rentre chez nous,
 Elle me baise sur la joue
 Tout doux, tout doux!

Quand ses cheveux seront tout blancs,
 Quand ses genoux seront tremblants,
 —Pauvre mère, aujourd'hui si vive!—
 C'est moi qui gagnerai des sous
 En travaillant, pour qu'elle vive
 Tout doux, tout doux!

Octave AULERT.



LES CHIENS DE GUERRE

Par F. de Verneuil

Oh! viens dernier ami que mon pas réjouisse!
Lèche mes yeux mouillés. mets ton coeur près du mien
Et seuls pour nous aimer, aimons-nous pauvre chien.

U AIME à citer ces vers de Lamartine dans lesquels on sent pour nos fidèles toutous une affection qu'ils méritent généralement bien.

On a chanté sur tous les tons que le chien était l'ami de l'homme mais, avouons-le, un peu d'égoïsme se mêle à cette appréciation. Si le chien possède un peu de notre amitié, c'est surtout parce qu'il nous rend de nombreux et importants services.

On l'emploie à toutes sortes de besognes, comme gardien, comme commissionnaire, comme animal de trait; jusqu'aux Chinois qui en mangent volontiers ce qui fait que l'on peut dire qu'on l'a mis à toutes les sauces.

Dans plusieurs pays on en a fait avec succès un policier et maintenant on ne rêve rien moins que d'en faire un guerrier.

A vrai dire, son rôle sur les champs de bataille ne sera pas celui de combattant

mais il n'en sera pas à dédaigner pour cela. Les services d'ambulance et de ravitaillement ont une importance capitale à la guerre; bien souvent des batailles se perdent et toujours des hommes périssent faute de leur organisation suffisante. C'est pour combler une lacune dans ces services que l'on a songé aux chiens.

Les essais qui ont été faits ont donné des résultats probants, dans la recherche des blessés, par exemple.

Quand le combat a pris fin et que la nuit est venue, d'innombrables lumières parcourent le terrain que la mitraille a labouré; ce sont les ambulanciers qui vont relever ceux auxquels des soins rapides et intelligents conserveront peut-être la vie bien compromise.

Les recherches sont longues et parfois inefficaces; tel blessé qui n'échapperait pas à la vue en plein jour restera dans un

repli de terrain ou dans la broussaille, à demi conscient, incapable d'appeler les infirmiers qu'il verra passer à cinquante pas de lui; il verra leur lumière s'éloigner puis finalement disparaître et restera oublié, isolé sur le sol qu'il rougit de son sang et dont le froid lui glace les membres.

C'est alors que le chien de guerre entrera en scène; grâce à son flair, il sentira ce que les autres ne voient pas et par

La moitié de cette sympathie devrait s'adresser, semble-t-il, aux personnes qui ont instruit les chiens dans leur nouveau métier; pourtant je n'en fais rien: l'homme est un être inconséquent et qui défait d'un côté ce qu'il a fait de l'autre.

En réponse aux projectiles de grande pénétration, il a fabriqué cuirasses et bou-



Un chien de guerre aboyant au secours d'un blessé.

ses aboiements guidera les sauveteurs vers le malheureux qui agonise. On voit immédiatement le bénéfice qui en résultera et le nombre de vies humaines qui pourront être sauvées grâce au concours de l'intelligent animal.

Je ne puis qu'applaudir à cette idée et certes je réserve plutôt mes sympathies au modeste chien qui aide à guérir les blessures qu'à ceux qui les ont faites.

cliers en acier chromé qui défont la balle; ça, c'était bien.

Devant ces fameuses cuirasses, il a réfléchi et combiné des explosifs auxquels rien ne résiste; ça c'était plus mal.

Puis, considérant les dégâts et le nombre formidable d'adversaires qu'il mutilerait, il a songé à s'adjoindre un animal intelligent comme aide de sauvetage; ça, c'était mieux.

Mais, voilà! Puisque le chien, s'est-il dit, a l'intelligence si ouverte et si complaisante, je vais l'utiliser comme pourvoyeur et lui apprendre à porter des cartouches aux combattants afin qu'ils trouvent davantage de poitrines...

Ah! cela, par exemple, ça ne vaut plus rien du tout!

Comment! Messieurs les tacticiens et organisateurs de combats, vous pliez un pauvre toutou à rechercher des blessés dans la brousse pendant la nuit et comme remerciement, pour le récompenser de sa bonne volonté, vous lui faites faire le contraire pendant le jour! Vous lui apprenez à porter des cartouches grâce auxquelles il aura davantage de travail le soir.

Vraiment, vous lui faites faire un métier de chien...



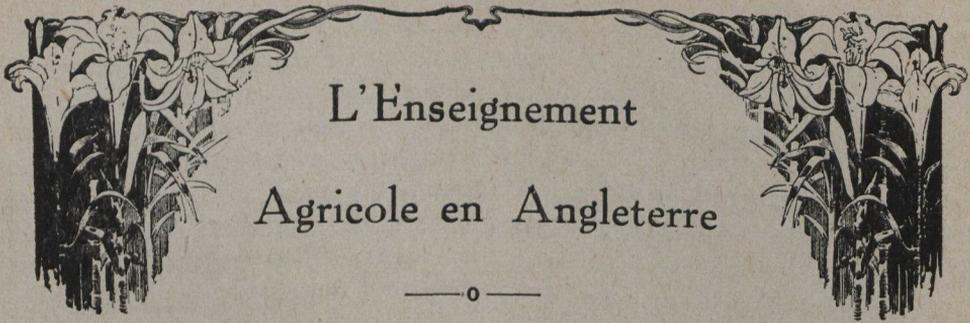
Pauvre chien! Que doit-il se passer dans

sa cervelle s'il comprend tout l'illogisme de ce qu'on lui fait faire! S'il en est ainsi, il ne doit pas avoir une bien haute opinion des hommes qui s'entretiennent si souvent sans savoir pourquoi et qui le soigneront lui-même avec une once de plomb dans la tête s'il vient à se faire casser une patte au cours de son périlleux métier.

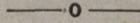
Dans sa bonne tête de chien dévoué, il aura peut-être encore une pensée d'affection pour ses maîtres; il ne sait pas ce que c'est que la Patrie, mais du moment qu'on lui demande de mourir, il ne saura qu'obéir sans comprendre et s'il est philosophe, il se dira en pensant à la fosse commune où l'on jettera sa dépouille pêle-mêle avec celle des combattants tombés:

En ce lieu, plus de muselière,
De laisse, de chaîne non plus;
La terre est inhospitalière;
On est mieux dessous que dessus.





L'Enseignement Agricole en Angleterre



DEPUIS plusieurs années, on s'est avisé en Angleterre, de préparer rationnellement des jeunes filles d'une certaine éducation à la pratique de quelques besognes des métiers agricoles, toutes besognes, bien entendu, compatibles avec l'endurance dont les femmes sont capables. Une telle entreprise était certaine du succès chez nos voisins, où la supériorité numérique de l'élément féminin sur l'élément masculin prédispose à encourager tout ce qui peut élargir le cercle des occupations accessibles aux femmes.

L'honneur de cette initiative revient à la comtesse de Warwick, célèbre autant par le nom historique qu'elle porte et sa beauté que par son dévouement aux oeuvres sociales protectrices de la femme ou de l'enfance. En 1898, dans un article de la revue "The Land Magazine", elle exposait ses vues, démontrant que c'était à la femme à donner l'exemple du retour à la terre; son début, dont voici la fidèle traduction, contenait l'exposé du problème auquel on prétendait porter remède:

"L'envahissement par les femmes de tous les emplois administratifs est peut-être de tous les problèmes de notre siècle celui qui présente le plus de difficultés. La désertion de la terre est ensuite celui qui intéresse le plus nos besoins natio-

naux. Donc s'il était possible d'employer un grand nombre de femmes aux travaux agricoles, un tel résultat serait le triomphe suprême de la science sociale."

L'idée si justement exprimée par lady Warwick devait faire son chemin, et le résultat fut la création d'Ecoles d'horticulture et d'agriculture pour tant de jeunes filles qui auraient été institutrices, gardes-malades, sténo - dactylographes, moins par vocation que par nécessité. Ces écoles devaient en faire, et en ont fait, des "lady gardeners", capables de devenir jardinières en chef, ou en second, chez d'importants propriétaires, ou d'entreprendre pour leur compte la culture d'un jardin maraîcher, ou encore en cas d'émigration de se rendre utiles et de prendre un intérêt actif autour d'elles.

Parmi ces Ecoles, nous choisirons le "Swanley College" afin d'en montrer ici le développement et le fonctionnement, ce qui sera la meilleure manière de dresser le bilan des services que peuvent rendre de telles institutions.

Le Collège d'horticulture de Swanley est situé au nord du comté de Kent, pays par excellence de production du houblon et de cultures maraîchères; fondé en 1889, il comptait à cette époque des élèves des deux sexes; depuis 1902, il est réservé à des jeunes filles, dans le but indiqué plus

haut.

Là, soixante élèves, âgées de 18 à 20 ans, et ayant au moins un grade universitaire correspondant à notre Brevet élémentaire, soit payantes, soit titulaires de bourses accordées par le "County Council" ou Conseil général du comté, sont initiées aux diverses pratiques de l'horticulture sous les ordres d'un personnel enseignant, composé de plusieurs maîtresses, relevant d'un jardinier en chef de la "Principale" du collège. Celle-ci organise les études et décide en dernier ressort de tout ce qui touche au bien-être matériel et moral des élèves; au jardinier en chef incombe la surveillance des travaux manuels dans leurs moindres détails; aux maîtresses appartient la tâche plus délicate des cours et démonstrations théoriques. Les études durent deux, et même quelquefois trois années; les élèves sont divisées d'après leur ancienneté; celles de première année se livrent aux besognes les plus élémentaires, tandis que celles de deuxième année, puis de troisième année, ont la responsabilité d'entreprises plus difficiles.

Le domaine attenant au collège contient environ 17 hectares; il se compose de jardins fleuristes, potagers, maraîchers, de serres, de plantations fruitières et de prés; un poulailler, une laiterie et un rucher y sont adjoints. Et comme successivement, les élèves par groupes de sept à huit (groupement qui reste le même pour toute la durée d'un trimestre) travaillent trois jours consécutifs dans le potager, puis trois autres parmi les fleurs, trois encore à la basse-cour, etc..., il arrive qu'en un mois chacune d'elles a fait le tour du domaine et donné ses soins à tout ce qui s'y entreprend, non pas certes en amateur, on en jugera par la durée du

travail quotidien et par le costume rustique, mais original, dont témoignent les illustrations ci-jointes: une courte tunique, de cheviote brune en hiver, de toile en été, reposant sur une culotte de même étoffe, de solides jambières, et un large chapeau de paille le composent à peu de frais.

Le travail dans les jardins commence à six heures du matin en été, à neuf heures en hiver, se prolonge jusqu'à onze heures, ou midi, même une heure pour les élèves bien entraînées; il reprend à deux heures et demie pour finir à cinq heures et demie en été, avec le jour en hiver. Indépendamment des heures consacrées au travail manuel,—travail aussi rude que celui d'un aide-jardinier et qui consiste comme le sien, à bêcher, semer, repiquer, sarcler, ratisser, etc...—les élèves assistent encore à des cours et à des conférences explicatives.

Nous n'étonnerons pas nos lecteurs en disant que les programmes d'études sont vastes: tant de labeur le fait deviner. C'est qu'on se préoccupe de former à Swanley des jardiniers supérieurs par leur science théorique à ceux qui valent par leur force musculaire et une expérience acquise à la longue; pour ce motif, le côté intellectuel des programmes comprend nombre de cours de botanique, de chimie horticole, d'économie rurale et d'entomologie.

C'est peut-être là, d'ailleurs, un des écueils de cette entreprise. Le travail manuel et le travail cérébral sont aussi activement poussés l'un que l'autre, risquant d'amener des effets analogues de surmenage; seules des jeunes filles de robuste constitution et déjà rompues à de quotidiens efforts physiques, peuvent se destiner à une semblable carrière.

Les études se terminent par un concours pour mériter le certificat ou le diplôme du Collège.

Le certificat s'obtient en passant dans un bon rang l'examen annuel de la Société Royale d'Horticulture; l'obtention du diplôme comporte en plus la réussite à des examens secondaires d'horticulture pratique et théorique, de botanique, d'entomologie et de tenue des livres; enfin il

comme maîtresse ou sous-maîtresse; d'autres, telles que des professeurs de botanique ayant voulu ajouter un côté pratique à leur science, reprennent leurs situations; quant à celles qui n'exercent aucun de ces professorats, elles acceptent les positions de jardinier en chef, en second, ou même d'aide-jardinier dont nous avons déjà parlé.

Les gains qui leur sont offerts varient



Les travaux dans la serre.

faut se montrer compétente, soit en apiculture, soit en élevage de volaille, soit en ce qui concerne la laiterie.

Ces titres ne confèrent naturellement pas de situations officielles. L'Angleterre étant surtout un pays d'initiative personnelle. Donc peu ou pas de situations administrativement offertes aux anciennes élèves de Swanley. Quelques-unes reviennent au Collège, en cas de vacance,

avec les situations, que l'on doit diviser en deux catégories: avec ou sans logement.

Avec logement (celui-ci est presque toujours un "cottage" indépendant du château et à proximité des jardins à surveiller), suivant l'importance du domaine le nombre de sous-ordres, une "lady gardener" en chef peut recevoir depuis \$100 par an jusqu'à \$500, sans compter les

fruits, légumes, oeufs, etc., nécessaires à sa propre consommation.

Sans logement, le salaire peut varier de \$200 à \$400 par an.

Les aide-jardiniers reçoivent \$1 à \$1.80 par jour.

Enfin les fonctions de professeur, suivant le genre et l'importance de l'institution, sont rétribuées au moins \$100 à \$360 au plus par an.

Ce ne sont pas sans doute des pensions extrêmement lucratives; mais si on les compare à celles des institutrices ou des employées de magasin, on ne les trouvera pas si méprisables, surtout si on étend la comparaison aux frais et à la durée des études de femmes se destinant à l'enseignement secondaire par exemple.

Deux, et même trois années passées à Swanley, au prix de \$400 par an (\$480 si l'on réclame une chambre particulière, \$200 seulement si on habite au dehors), ne constituent pas un débours exorbitant, principalement en Angleterre où les frais d'éducation sont toujours coûteux, en égard aux situations trouvées jusqu'ici rapidement, alors qu'il y a pléthore de sténo-dactylographes, de gardes-malades, pour ne citer que ces deux métiers.

Plus avantageux sera le cas de jeunes filles entreprenant seules ou associées la culture maraîchère, fruitière ou fleuriste d'une petite propriété; avec de modiques capitaux et en sachant les premières années se montrer très économe, on est assuré au bout de peu de temps de récupérer sa mise de fonds et de ne plus jouer dans l'exploitation qu'un rôle de directrice et

de surveillante. on nous a à ce sujet cité le cas bien probant de plusieurs anciennes élèves de Swanley.

Il nous a semblé utile de faire connaître le développement de l'enseignement agricole féminin en Angleterre. Nous nous sommes particulièrement étendus sur les mérites du Swanley College; on aurait tort de le supposer une institution unique de l'autre côté du détroit. Il en existe plusieurs autres, au moins aussi prospères: nous nous bornerons à mentionner ici le Collège de Studley, fondé par lady Warwick, et celui de Reading, dont les élèves suivent en outre les cours de l'Université. Ajoutons que dans les jardins publics de Londres, d'Edimbourg et de Dublin, fonctionnent des cours temporaires de jardinage ou d'apiculture, faits par des femmes et destinés à des femmes; et pour terminer, n'oublions pas de souligner le rôle d'associations agricoles et horticoles, fondées pour vulgariser les bonnes méthodes de culture, procurer des situations aux adhérentes, leur faciliter la vente de leurs récoltes, etc.

Il existe des Ecoles de même genre, en Allemagne, Belgique, Suisse, Hollande, Danemark et Suède, fort distinctes des "Ecoles Ménagères agricoles."

De tout ce qui précède, il ne faudrait pas déduire que nous souhaitons de voir nos jeunes filles remplacer nos jardiniers.

Toutefois comme on souffre ici des maux dénoncés par lady Warwick, on peut se demander s'il n'y aurait pas profit à essayer du remède qu'elle a préconisé.



Une Leçon de Jiu-Jitsu

Par Kikaféçà

DE nos jours où tous les exercices de gymnastique et de calysthénie de toutes espèces sont si en vogue, même pour les jeunes filles, ce chapitre sur "Une leçon de Jiu-Jitsu" intéressera sans nul doute nos aimables lecteurs et lectrices.

Disons d'abord que les Français écorchent terriblement ce mot aux consonnances bizarres, qu'ils le prononcent d'une telle façon qu'un Japonais n'y reconnaît pas le nom de son sport national.

Si vous tenez donc à être à peu près correct, essayez de prononcer "gui-ou-djouce". Essayez, mais sans grand espoir d'y réussir, car il vous manquera de toutes façons le son guttural des gosiers indigènes.

Oserons-nous dire que nos confrères quotidiens ont débité sur le compte du "Jiu-Jitsu" d'innombrables erreurs ? Nous n'en relèverons ici que quelques-unes.

Il est inexact que cette lutte soit pratiquée au Japon depuis des siècles, comme l'ont affirmé plusieurs spécialistes, depuis des milliers d'années, comme le prétendent certains écrivains très versés, à les en croire, dans l'histoire nipponne.

La vérité est que ce sport, prétendu national, est d'invention chinoise. Il fut importé au Japon par un médecin qui avait passé une partie de sa vie dans le Céleste

Empire pour y apprendre la science de guérir les hommes.

Il en revint avec l'art de les estropier!

Remarquons, en passant, que dans le sens stret du mot, rien n'est "national" au Japon, pas même la langue, qui contient un grand nombre de mots coréens ou chinois.

Chinoise aussi, l'écriture japonaise, avec ses milliers de caractères. Chinois, leurs fameux jardins avec leurs rivières minuscules et leurs forêts lilliputiennes aux arbres centenaires!

—Mais les jolis vases de porcelaine que nous expédient les fabriques de Tokio et de Yokohama? me direz-vous.

A quoi je vous répondrai que les Japonais apprennent les secrets de la céramique de ces mêmes Coréens qu'ils affectent de mépriser, de même qu'ils se sont intités en Europe aux secrets de l'art militaire.

Mais il est temps de revenir à notre sujet et de prier le lecteur de ne pas confondre la vraie lutte japonaise avec le "Jiu-Jitsu".

La première, qui est restée en vogue, met aux prises des athlètes aux formes herculéennes, qui sont lutteurs de père en fils et dont la stature contraste étrangement avec la taille des autres Japonais. Elle est comparable à nos luttes dites à main plate et elle compte peu de coups secrets. Elle enseigne à ses adeptes l'art de

terrasser leurs adversaires en combat public, sans autres armes que la force, l'endurance et la souplesse.

Au contraire, le "Jiu-Jitsu" n'exige, à proprement parler, aucun effort musculaire. Il demande à ses élèves une grande rapidité de geste et de coup d'oeil et leur enseigne "à ne pas user de leur force". Voilà une phrase qui demande à être expliquée, car on pourrait s'imaginer qu'elle est plus pittoresque qu'exacte.

Cette explication, je vais vous la fournir en demandant aux légendes japonaises de nous renseigner sur les origines mêmes du "Jiu-Jitsu".

C'était vers la fin du quinzième siècle. Alors comme aujourd'hui, les Japonais excellaient à étudier les civilisations étrangères pour leur faire de judicieux emprunts.

Vous saurez que la Chine, que nous considérons maintenant comme un pays arriéré, fut longtemps la grande éducatrice des peuples asiatiques et, particulièrement, des races de l'Extrême-Orient. Notons même que la situation n'a guère changé au point de vue littéraire. Les meilleurs poètes japonais se gardaient bien de rimer en leur langue: c'est encore en chinois qu'ils écrivent leurs oeuvres.

Cédant au désir de s'instruire, un médecin japonais déjà fort connu dans son pays et qui portait le nom d'Aikyama, partit un jour de Nagaski dans le but de se perfectionner dans son art en étudiant sur place les procédés de ses confrères chinois.

Il se fixa d'abord à Pékin, où il fréquenta les écoles de médecine; mais l'amour des aventures ne tardait pas à le reprendre et il se mit à parcourir l'intérieur du vaste empire, avide d'étudier les

moeurs des habitants.

En Mandchourie, il eut l'occasion d'assister à des réunions d'athlètes qui pratiquaient une lutte spéciale appelée "haku-da". Il apprit que ces lutteurs faisaient partie d'une société secrète, dont les membres s'engageaient, sous les serments les plus terribles, à ne pas enseigner aux profanes leurs procédés secrets pour mettre un adversaire hors de combat.

Il se fit initié à la confrérie des lutteurs mandehoux et s'appliqua à l'étude de leurs coups, sans se laisser décourager par les horions que lui valut son apprentissage.

De retour dans son pays, Akiyama résolut de former une confrérie analogue. Mais, en bon Japonais, il se garda bien d'être un vulgaire initiateur, car les Nippons, je crois l'avoir dit, excellent à faire du neuf avec du vieux!

On dit donc qu'il s'enferma pendant treize ans dans sa maison, cherchant à tirer le meilleur parti possible des connaissances acquises au cours de ses voyages. Après treize ans d'études et de réflexion, il annonça enfin qu'il se faisait fort d'enseigner "trois cent trois" façons de saisir un adversaire et de le mettre hors de combat.

S'adressant à un peuple belliqueux, ami des exercices athlétiques, cette annonce ne pouvait qu'être accueillie avec enthousiasme et l'école qu'il fonda à Tokio acquit dès les premiers mois une telle vogue, qu'Akiyama dut créer bientôt plusieurs succursales dans les villes de province.

La légende rapporte à ce propos une curieuse anecdote. Un jour d'hiver, que le médecin méditait près du fameux sanctuaire de Jenjin, à Tsukushi, il vit une branche de cerisier se briser sous le poids



Le coup de l'estomac.

de la neige.

Au contraire, les branches d'un saule voisin cédaient, sans se casser, sous leur charge de neige. Soudain, celle-ci glissa, entraînée par son propre poids, et les branches se redressèrent, victorieuses.

—“Euréka!” eût pu s'écrier le médecin, s'il avait connu le grec, ce qui me paraît plus que douteux.

Ignorant la langue d'Homère, Akiyama se contenta de murmurer dans la sienne:

—Plier pour vaincre, c'est le secret de la victoire!

De fait, il venait de trouver le principe même du “Jiu-Jitsu”, expression qui signifie littéralement: céder pour triompher. Cette légende est conservée pieusement par les Japonais et la plus fameuse école de lutte de Tokio s'appelle le “Yochin-riu”, c'est-à-dire l'école du saule.

Nous allons voir que les jiu-jitsiens modernes sont restés fidèles aux principes établis par le médecin Akiyama.

Il importe tout d'abord de donner sur ce sport quelques notions générales qui nous feront voir la nature des procédés auxquels ont recours les lutteurs.

Notons, en premier lieu, que l'usage du poing fermé est absolument interdit, non par un sentiment d'humanité (ce qui serait fort peu extrême-oriental), mais bien parce que les coups infligés de cette façon ne sont pas jugés assez dangereux.

Le jiu-jitsien porte des coups de différentes façons:

1o Avec le “coupant” ou la “tranche” de la main, c'est-à-dire avec le bord extérieur compris entre la base du petit doigt et la naissance du poignet;

2o Avec le bas de la paume, lorsqu'il

s'agit, par exemple, de frapper l'adversaire sous le menton, ce qui peut lui désarticuler la mâchoire;

3o Avec l'index et le doigt majeur serrés étroitement et allongés d'une façon rigide. Un “coup de pointe” infligé ainsi au creux de l'estomac met l'adversaire hors de combat;

4o Avec le coude et le genou, dans les corps à corps.

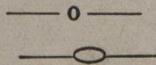
Hâtons-nous de dire que les adversaires cherchent avant tout à s'infliger des blessures “non sanglantes”, mais qui n'en sont plus que terribles. Comme l'ont prouvé de récents matches livrés en plein Paris du XXe siècle, les adeptes de ce sport barbare apprennent à disloquer en quelques secondes une épaule ou une articulation quelconque ou même à casser net un bras ou une jambe.

La place nous manque pour traiter ce sujet à fond. L'explication de notre photographie initiera nos lecteurs à une des passes du “Jiu-Jitsu”.

Ici nous voyons un professeur Japonais avec une de ses élèves comme adversaire.

Celle-ci s'étant assurée l'avantage démontré dans la gravure, se courbe en avant, pousse son pied devant elle. Le résultat qu'elle obtiendra obligera son adversaire à faire la culbute et à retomber sur le dos.

C'est le “coup de l'estomac”. Je ne prétends pas que ces quelques notions mettent nos lecteurs et nos gentilles lectrices tout à fait en état de pratiquer la lutte du Jiu-Jitsu. Mais ils sauront du moins que ces exercices ne sont pas précisément ceux d'un sport très humanitaire.





Je vous souhaite un joyeux Mardi-Gras.



192, Rue De Rennes

Par Roger Dombre

CHAPITRE PREMIER

Ce n'est, certes, pas une commission agréable pour un homme comme moi : le propriétaire de la maison no 192 de la rue de Rennes, sixième arrondissement, me charge, moi Hippolyte Parmentry, concierge dudit immeuble, de monter aujourd'hui quinzième jours du mois d'avril, époque du terme, chez nos locataires afin de leur offrir quittance de leur loyer ; de plus, je dois les prévenir... le plus doucement possible, que M. Legâteux, possesseur de la maison, augmente ce loyer de 12% à partir du prochain terme, celui de juillet.

Chez quelques-uns, je m'attends à être plutôt mal reçu.

J'ai eu beau objecter à M. Legâteux qu'il risquait de s'aliéner à jamais— et aussi de m'aliéner—le coeur de ses locataires ; il m'a répondu que ça lui était bien égal, et cela en des termes que je me garderai de répéter.

À mon avis, il manque un tantinet d'éducation, le patron. Moi, qui ne suis qu'un portier, je lui en montrerais pour les formes.

Il est vrai que j'ai été élevé à l'ombre aristocratique d'un château, dont mon père fut le majordome pendant de lon-

gues années ; ça m'a laissé des reflets de distinction, d'autant plus que déjà, de mon naturel, j'avais de la tenue.

C'est aussi pourquoi, en politique, mes idées diffèrent de celles que la plupart de mes collègues ; cela me fait regarder un peu de travers par eux, mais... je m'en bats l'oeil et le mollet, comme disent mes protégés du cinquième.

Pour en revenir à mon immeuble, il paraît que la cause de mon tourment actuel est encore ce satané gouvernement, qui va ficher des impôts sur le revenu, sans se préoccuper du tintouin que cela nous procure, à nous autres concierges.

Quand nous montons jusqu'au sixième et arrivons, le souffle accourci, la quittance à la main ce n'est pas toujours pour recevoir un bon accueil, ni des bénédictions.

Qu'est-ce alors quand il faut apporter, avec le papier timbré, une mauvaise nouvelle ? Mme Parmentry, mon épouse légitime, est tout à fait de mon avis, comme toujours, du reste. Aussi, afin de me donner du coeur au ventre pour accomplir une fâcheuse besogne, m'a-t-elle confectionné un petit déjeuner dont je me lè-

cherais longtemps les doigts, et Constance les pattes.

Constance est notre chatte adoptive, une bien estimable personne, je vous assure, qui jouit de la sympathie de toute la maisonnée, sauf, bien entendu, de celle de cet ours mal léché qui loge au troisième étage et qui a nom M. Anatole Baluchon.

Sans doute, en raison de l'âge mûr qui commence à sonner pour elle, Constance a, par moments, des accès de mauvaise humeur. Mais passons; il ne m'appartient pas de la juger, moi qui ai aussi mes "lunes".

Avant d'entreprendre mon ascension financière, cataloguons un peu les hôtes de cet immeuble appartenant, comme je l'ai dit, à M. Legâteux, ex-fabricant d'une eau digestive dans laquelle il a acquis une sérieuse fortune et un mauvais estomac.

Il n'y a pas de sot métier.

J'ai en tout sept locataires, sans compter ceux qui ne paient pas; les hirondelles qui font tapage sous les toits, et qui ne vont pas tarder à remménager sans me causer grand embarras, pour repartir l'automne prochain.

A l'entresol, nous gitons, mon épouse et moi, plus Constance, et nous veillons paternellement sur la maisonnée.

Inutile de dire que, dans cette demeure pacifique et comme il faut, jamais la police n'a eu à intervenir; jamais de crime, de suicide ou de querelle; pas même d'incendie.

Au premier, habite Mme des Hespérides, riche veuve qu'on n'aperçoit pas souvent, car elle passe six mois de l'année à Nice et six mois dans son château du Nivernais.

Nous recevons quand même ses étrennes.

Au deuxième, Mme Boiscopieux, séparée de son mari, un rustre qui la ruinait; elle est douce et triste, et vit avec une servante et une demoiselle de compagnie, Mlle Douvrelis, une mijaurée qui ne me plaît pas.

Il y a de ces antipathies naturelles.

Au troisième, M. Baluchon, homme détestable dont j'ai parlé plus haut.

Au quatrième, appartement divisé en deux parties: à droite, Mlle de Brimenton, charmante et charitable comme devraient l'être toutes les vieilles filles.

Au gauche, un célibataire bien tranquille et bien poli, graveur de son état, qui paie régulièrement son loyer et, une fois rentré de son atelier et du restaurant où il prend ses repas, vit très retiré.

Je n'ai jamais vu son intérieur, mais il paraît, d'après la femme de ménage qui y fait le service, que c'est rangé comme un papier à musique.

Cet homme aux moeurs paisibles, qui se nomme Chamberlan (rien du filtre), est un laborieux; je ne m'étonnerais pas que, dans ses loisirs, il fit des articles pour les journaux.

Ils se saluent tous deux, lui et sa voisine, Mlle de Brimenton, qui, d'ailleurs, est aimée de toute la maison, comme sa petite servante et son petit chien, sauf, bien entendu, de ce grincheux de M. Baluchon, un être avare comme un demi-cent de fourmis, qui trouve toujours moyen de me rogner mes étrennes.

Au cinquième, des locataires avec lesquels je n'ai jamais l'ombre d'une discussion: un brave ménage d'ouvriers, qui loge porte à gauche: les Caraya.

Mme Caraya me réserve toujours un joli sourire quand elle passe devant notre

loge, plus une caresse à Constance et un bonjour à ma femme.

Quant à son mari, maintes fois il m'a prêté secours, en sa qualité d'employé tapisser, quand j'ai eu des clous à planter ou quelque petite réparation à faire.

Cela m'économise toujours quelques sous; on a beau être l'homme que je suis, plus littéraire que vénal et terre à terre, on ne dédaigne pas les menus profits; cela nous permet, à Mme Parmentry et à moi, de nous offrir de temps en temps un verre de bordeaux, une primeur, un bon cigare — ceci pour moi personnellement...

En face des Caraya, un trio bien amusant, de mes protégés aussi, car je suis indulgent lorsqu'ils ne peuvent payer leur loyer, et j'attends tout bonnement une phase meilleur en contant une histoire quelconque au propriétaire.

L'un, Christian Bourbon, écrit des romans en étudiant son droit.

Un jour que Mme Parmentry avait des loisirs, elle a lu quelques pages d'un de ses feuilletons; je ne sais si c'était intéressant, mais elle ronflait sur le premier numéro; il paraît que c'est une histoire où l'on ne tue ni ne vole; ma femme n'aime pas ça.

Si j'avais voulu tourner mes aptitudes vers le roman, je sens que j'aurais fait un écrivain pire que M. Alexandre Dumas; mais, voilà, en cette pauvre vie, on ne peut toujours suivre ses aspirations.

Le no 2 du trio, Gontran Valois, est peintre, ou, du moins, il travaille à l'être; il a promis à Mme Parmentry de faire son portrait en mitaines noires, — elle a une main très belle, très grasse, — avec Constance sur ses genoux.

Le no 3, René Capet, est musicien, il râcle du violon jusqu'à minuit, chaque soir, au-dessus de la tête de Mlle de Bri-

menton; mais cette locataire du bon Dieu ne trouve pas cela ennuyeux.

Ah! je serais bien surpris si, tout à l'heure, elle récriminait contre l'augmentation de loyer qu'a cru devoir faire M. Legâteux.

M. Capet travaille en même temps la médecine.

Mes trois protégés du cinquième, aussi légers d'esprit que de bourse, me font bien souvent tirer le cordon, la nuit; mais ils savent se faire pardonner ces petites exigences par un salut si gentil quand ils me rencontrent, et ils ont toujours quelque drôlerie en poche pour amuser ma bourgeoise, sans compter une caresse à Constance.

Ils mènent joyeuse vie, là-haut; la pauvre Mlle de Brimenton en sait quelque chose! Mais, comme elle dit indulgemment. "Il faut bien que jeunesse se passe!"

C'est égal, je lui souhaiterais plutôt, pour voisin de dessus, cet excellent M. Chamberlan qui ne bruit pas plus qu'une souris.

Par exemple, il a des amis fort au-dessus de sa condition, je crois; il en vient rarement le voir, mais le plus fréquent est un riche monsieur noble, sans doute étranger, car le Chamberlan dit en parlant de lui:

"Mon ami, le comte Isolano."

C'est un beau gars brun, vêtu avec élégance et qui a des bagues aux doigts faisant loucher d'envie Mme Parmentry, toujours amoureuse des bijoux, comme beaucoup de femmes.

Par contre, les trois étudiants ne reçoivent pas que des gens d'une tenue parfaite, et cela nuit un peu au décorum de mon immeuble... Enfin, on ne peut avoir toutes les chances, et je m'estime heureux

d'être apprécié comme je le suis ici.

Je ne parle pas du sixième étage, où loge le menu fretin des domestiques, avec lesquels je ne fraie pas.

Je suis d'avis qu'il ne faut pas déchoir, et, si je laisse Mme Parmentry écouter parfois leurs bavardages, c'est d'abord parce qu'elle a besoin de quelques distractions, et qu'ensuite, en ma qualité de... gérant de l'immeuble, j'ai à savoir un peu ce qui s'y passe; or, elle me répète ce qu'elle apprend de cette façon.

Et maintenant, muni d'un petit verre d'eau d'arquebuse à l'anisette que ma femme fabrique de ses mains, je vais opérer mon ascension, doucement, car j'ai remarqué que les montées rapides troublent la digestion et les idées.

Constance m'escorte toujours; un peu lente à se mouvoir, vu son âge, elle grimpe posément, mettant sa patte délicate sur le tapis de moquette, lequel tapis n'existe que jusqu'au troisième étage.

Il n'y a que ces étudiants de là-haut et la svelte Mlle Douvrelis aux pieds agiles, pour gravir, sans avoir l'air d'y toucher, les marches de mon escalier.

II

Voici le résultat de mes courses... au clocher, c'est le cas de le dire.

Premier étage. comme d'habitude, Mme des Hespérides fera payer par son notaire, puisqu'elle est absente.

Deuxième étage: j'ai été reçu non par Mme Boiscopieux, un peu souffrante, mais par sa lectrice, Mlle Douvrelis; elle s'est permis de me faire observer que, si l'on payait quand même, cette augmentation n'en était pas moins déloyale, puisque le bail porte une convention ne datant que de l'an passé.

Elle avait raison; mais je n'ai pas voulu l'avouer, gêné pourtant sous le regard tant soit peu hautain de ses grands yeux fouilleurs. En effet, elle a daigné céder; mais, sans doute pour ne point trop approcher de moi, elle m'a désigné un paquet de billets de banque déposé sur la table.

—Prenez! a-t-elle dit simplement.

Puis, crac! un petit salut de la tête, et nous voilà congédiés.. Constance et moi, par cette pimbêche que je ne peux pas sentir.

Avec M. Baluchon, au troisième étage, cela a été plus dur. Ouf! J'en ai encore chaud. Avant de s'exécuter bon gré mal gré, ce cuistre m'a fait essuyer toute une série de reproches et d'épithètes variées, que je repasserai au propriétaire, par exemple, ne les gardant pas pour moi. Il est même des adjectifs que, par pudeur, je ne répéterai pas.

Constance, qui ne s'était aventurée que sur le seuil, a battu en retraite, scandalisée d'entendre de pareilles choses.

Ah! si M. Baluchon savait tout le souci que je lui souhaite du fond de mon coeur, pourtant, sans fiel, d'habitude!...

Bref, notre locataire ne s'est calmé que lorsque je lui ai affirmé que Mme Boiscopieux s'était soumise sans régrimber à la nouvelle règle.

Je lui ai même dit que Mlle Douvrelis en personne m'avait remis la somme requise. Et voilà un homme dont, à ce seul nom le visage s'épanouit; qui m'interroge sur elle, et paraît ravi quand je lui apprends que jamais cette péronnelle ne m'adresse la parole autrement que pour me dire merci ou pour demander le courrier.

Faut-il qu'il y ait des gens bizarres!

Au quatrième, heureusement, l'aimable réception de Mlle de Brimenton me dé-

dommage.

—Entrez donc, Monsieur Parmentry, je vais vous apporter tout de suite les quatre cents francs de mon trimestre. Et cette chère Constance toujours souriante et polie!

Elles se serrent la patte, la main... Ma foi! je ne sais comment dire, puisque l'une a une patte et l'autre une main; et la charmante vieille fille appelle sa petite servante, qui apporta à ma chatte une aile de pigeon.

La gourmande ne lui a pas tourné le dos, je vous assure!

Moi, galant, je hasarde un compliment, comme je sais en faire quand je veux, à Mlle Brimenton: "Mademoiselle, si tous les locataires étaient comme vous, tout le monde se ferait concierge!"

En voilà une qui aurait plutôt payé deux fois qu'une.

Tel n'a pas été le cas de M. Chamberlan. En apprenant l'augmentation infligée par le propriétaire à ses clients, il a fait la grimace et des façons, et m'a prié de repasser demain à midi; aujourd'hui, il n'avait pas les fonds nécessaires.

Oh! je n'en suis pas à un jour près et je ne regarde pas à monter de nouveau quatre étages, quoique... Mais on ne refuse pas cela à un ami, et, puisque nous nous fréquentons assez assidûment, M. Chamberlan et moi, je peux l'appeler ainsi.

Même, le pauvre jeune homme m'a fait de la peine: je lui ai trouvé le teint plombé, l'oeil oblique, ce qui, au dire de quelques-uns, est un signe d'astuce.

Mais je connais si bien ce travailleur acharné! En bonne amitié, je lui ai même recommandé de ne pas s'éternuer de besogne, m'offrant à lui comme exemple: gras, frais et rose, je dois ma superbe san-

té au doux farniente qui préside à ma vie.

Il m'a reçu, comme toujours, dans son étroite antichambre. Je soupçonne le pauvre garçon d'être un tantinet fiérot et de n'aimer pas à montrer son appartement peu fourni de meubles.

Avec son exquise urbanité habituelle, il m'a demandé des nouvelles de Mme Parmentry et a caressé le dos soyeux de Constance.

On n'est pas plus aimable.

Les étudiants dinaient, lorsque j'ai sonné chez eux; on ne m'a pas reçu avec enthousiasme; j'étais désolé de troubler ces fraternelles agapes, mais enfin la consigne est la consigne, pas vrai?

Constance qui a parfois un sans-gêne exorbitant, a passé successivement sur les épaules de ces messieurs, et a reçu de chacun d'eux une bouchée de viande au bout de la fourchette.

On me pria de patienter jusqu'au trimestre prochain pour acquitter la petite affaire. Je m'y attendais, et il me fallut repartir bredouille.

Par exemple, ces charmants garçons ne manifestèrent aucun courroux à l'idée de l'augmentation. Ces jeunesses, ça n'envisage jamais le souci du lendemain!

Mais voilà que, comme je m'apprêtais à frapper à la porte en face, l'un d'eux, M. Christian Bourbon, me demanda si Mme Boiscopieux allait bien. Je répondis que je n'avais vu que Mlle Douvrelis. Alors, il s'épanouit aussi et me fait un tableau de cette jeune personne à croire qu'elle est la plus belle de toute la terre.

Je lui accordai que je trouvais, en effet, la demoiselle pas désagréable à regarder.

Je crus, ma foi, qu'il allait m'étrangler.

—Comment pas désagréable à regarder.

der? Mais vous ne l'avez donc jamais vue, Monsieur Parmentry, avec ses cheveux noirs, ses yeux bleus, sa chair de lait et de roses?... Mais, rien que de la voir passer devant votre loge, vous devriez avoir frais et envie de sourire, tant elle donne l'impression d'une fleur!

J'étais ahuri de ce flux de paroles.

Les autres lui criaient:

—Bravo! Christian, bravo! Tu deviens lyrique, mon vieux!

Mais lui, sans les écouter:

—Etes-vous heureux, Monsieur Parmentry, de l'avoir vue en tête à tête dans sa simple toilette de maison! Que vous a-t-elle dit?

J'e dus lui avouer que la conversation avait plutôt languï entre nous; il n'en revenait pas, m'accusant de n'avoir pas su m'attirer ses bonnes grâces. Pour un peu, il m'aurait reproché de n'être pas assez poli avec elle.

Comme si moi, un concierge, il est vrai, mais un concierge inappréciable et, j'ose le dire, unique dans son genre, j'avais besoin de saluer le premier une mijaurée dont le métier, moins noble que le mien à coup sûr, consiste à désennuyer une femme trop seule et trop riche!

Quand le beau Christian fut à peu près en état d'entendre raison, je lui offris, avec une ironie suprême, de prendre ma place, ce qui lui procurerait, de temps à autre, le plaisir de rencontrer Mlle Douvrelis et même de lui parler.

Il allait, ma foi, accepter, le pauvre fou! Mais, sur cette plaisanterie, je les ai salués tous les trois, et j'ai frappé chez leurs voisins, les Caraya, lesquels ont payé leur terme sans barguiner, mais ont accepté sans enthousiasme l'augmentation annoncée pour le prochain trimestre.

Voilà ma corvée finie. Avec orgueil, j'ai

constaté l'aspect de mon immeuble bien entretenu... Je donne, chaque matin, quelques légers soins à mon escalier, abandonnant le gros ouvrage à la fillette qui, me seconde moyennant une faible rétribution mensuelle.

A présent que j'ai cité tous les hôtes de l'immeuble Legâteux, un mot sur les concierges.

Il ne me sied guère de faire ici mon propre éloge, à moi qui, pour être la perle des portiers, n'en suis pas moins la violette des violettes.

Mais, à part MM^{me} des Hespérides qui n'est pas souvent au 192, tous vous diront que je passe, en première ligne, pour un mari modèle.

M^{me} Parmentry n'a jamais eu à se plaindre... je veux dire ne s'est jamais plainte de ma conduite; sous ce rapport, elle en connaît d'autres qui...

Mais passons; à quoi bon parler d'autrui? Enfin, si M. Legâteux m'a confié la direction de sa maison, dont je suis, en définitive, le gérant de l'ange-gardien, le co-propriétaire responsable, c'est certainement grâce à mes vertus éminentes.

D'abord, l'éducation que j'ai reçue me met au-dessus de la plupart de mes collègues et de quelques-uns de mes locataires.

J'écris aussi bien... (j'allais dire que le premier académicien venu; mais je n'aime pas les exagérations) et, si je pouvais me consacrer entièrement à la littérature, je erois que la "Revue des Deux-Mondes", à laquelle est abonné M. Baluchon, ne refuserait pas de publier... Mais, voilà! je suis trop tenu par "le cordon S. V. P." — "Tenu par le cordon". C'est un mot ça! Monsieur Parmentry, vous avez de l'esprit; mais l'esprit, n'est-ce pas, c'est bien le moins que l'on puisse avoir, quand on est un écrivain?

Voyez-vous si quelque jour on lisait, dans des pages répandues dans le meilleur monde, un article signé de moi?...

On dirait ici :

—Parmentry?... Est-ce notre concierge? Ce cher Parmentry qui garde nos logis?... Tiens! Tiens! Tiens! Il écrit!... Au fait, ça ne nous étonne pas, ses moindres paroles ont une tournure si littéraire!

Ainsi, dans les loisirs de ma loge, j'enfanterais de petits chefs-d'oeuvre qui feraient pâmer d'orgueil Mme Parmentry, mon épouse.

Je n'ose pas le dire tout haut, mais je suis même poète à mes heures... Un de mes vieux amis, maître d'école du pays où s'est écoulé ma jeunesse, m'a enseigné les règles de la versification et je ne m'en tire pas trop mal, je crois, au dire de Mme Parmentry qui, elle ignore totalement la signification des mots hiatus et hémistiche, mais qui a l'oreille sensible à la rime.

Voici, du reste, un échantillon de mon savoir-faire.

HYMNE A LA LOGE

O logis exquis

Qui

Vois passer tant de monde;
Réduit, propre chez moi,
Trop souvent immonde
Chez d'autres, ma foi!
Tu m'es cher. Ma couche
M'y reste bien douce,
Malgré le cordon
Que, seul, j'ai le don
De tirer dans l'ombre...

Je n'ai pas trouvé la suite, mais ça me viendra un jour où l'autre, et Mme Par-

mentry m'affirme que nous verrons cette poésie dans le journal, quelque beau matin.

Je la montrerais bien, cette poésie, à mon locataire M. Christian Bourbon; mais, pour peu qu'il sache moins bien que moi trosser un couplet, il pourrait être jaloux, et je ne me soucie pas d'encourir les moqueries de ce jeune poète et de ses amis. Ce n'est pas que j'aie peur d'eux. De quoi s'effrayerait, d'ailleurs, un homme comme moi qui a été soldat?

Parfaitement, j'ai été soldat, et même j'ai payé ma dette à la patrie en 70.

J'ai été blessé un tantinet à la jambe à Bazeilles, et un peu plus haut, à... l'opposé dans Paris, par les Versailles; sans compter aussi, mais plus tard, à la main, par Mme Parmentry, dans l'unique crise nerveuse qu'elle ait eue en sa vie, à la suite d'un événement douloureux; crise pendant laquelle elle me mordit.

J'ai souffert cela sans mot dire. Doux par caractère, philosophie par tempérament discret comme la tombe... je... Ma foi! oui, discret; dans cette demeure plus de neuf fois habitée, dans cette loge hospitalière, j'ai souvent joué le rôle de confident. Eh bien! je n'ai jamais trahi un secret, sauf quand le bien de tous l'exigeait; pas plus celui que l'on me confiait dans le tuyau de l'oreille, que celui que j'ai pu recueillir sans positivement le chercher, au hasard des circonstances.

Car, dans cette maison, sonore comme une noix creuse—on bâtit ainsi, maintenant—tout s'entend, Mme Parmentry, qui a l'oreille fine et le coeur assez bon pour s'intéresser à chacun des habitants de notre immeuble, est un peu bavarde pour répéter ce qu'elle apprend; mais elle aussi n'agit que dans une louable intention.

Et puis, quelle femme peut se vanter d'être parfaite?

La chère amie, un bijou qui pèse quatre-vingt-douze kilos et qui est aussi fourni en couleurs, me doit le peu d'instruction qu'elle a acquise.

Malheureusement, elle a plus de mémoire pour retenir les petits événements survenant chez nos locataires, que les récits dont je cherche à lui inculquer le souvenir sur l'histoire ou la géographie.

L'aimable femme n'est pas à ma hauteur sous le rapport intelligence; et c'est une chose bien fâcheuse, car, à nous deux, sans cela, nous aurions formé une paire de concierges exceptionnels.

Constance doit aussi avoir son panégyrique.

La chère petite peut être mal habillée—exclusivement de noir et de blanc, mais gentille quand même dans son poil court demi-deuil.—elle n'en possède pas moins de remarquables qualités, telles que l'obéissance, la discrétion, la propreté, la fidélité, la sobriété, la probité, la patience, la résignation, etc., etc.

Elle professe, par exemple, une sainte frayeur des jeunes fous de là-haut, et je les soupçonne de lui avoir joué des tours dont ni elle ni eux ne se sont vantés. Ce qui n'empêche pas que, d'autres fois, elle recherchera leurs caresses, cette inconstante... Entre ces deux êtres éminemment soumis et dévoués, Constance et ma légitime épouse, je coule une vie douce, exempte de soucis et de secousses, sauf lorsque, comme aujourd'hui, un propriétaire avaricieux m'oblige à augmenter les baux des locataires.

III

Juillet-Août.

Il fait, en ce moment, une chaleur de

trente degrés à l'ombre. C'est un peu fatigant.

Aussi, qu'on ne se figure pas que je monte les étages de mon immeuble. D'abord, je ne me dérange pas pour les petites gens: le trio d'artistes, les Caraya, même le Chamberlan, mon ami, n'ont plus jamais ma visite; d'ailleurs, ils ne reçoivent guère de lettres et, quand il y en a, ils les prennent eux-mêmes dans ma loge.

Les autres locataires, Mmes des Hespérides, Boiscopieux, même de Brimenton, sont aux eaux; M. Baluchon est en villégiature quelque part.

Je suis donc plus que tranquille, et le balai n'use pas souvent le tapis des premiers étages.

M. Chamberlan travaille en dépit de tout, le pauvre homme!

J'ai beau lui dire:

—Reposez-vous donc, mon digne Monsieur; chacun doit prendre un peu de vacances, que diable!

Il hoche mélancoliquement la tête et répond.

—Mais non, mais non, il y en a plus que vous ne croyez, Monsieur Parmentry, qui bûchent sans relâche et n'en sont pas plus malheureux pour cela.

J'ai tâché, mais en vain, de savoir ce qu'il gane bon an mal an, et si son métier est un bon métier. Cet homme reste absolument muet là-dessus. Je le soupçonne de vouloir amasser une petite fortune pour se marier ensuite.

Mme Parmentry a essayé de le faire causer sur ce sujet, mais il n'a répondu qu'évasivement. Il est certain qu'il fait bon avoir de l'argent. Moi, je sais qu'en ce moment il me serait doux d'offrir à Mme Parmentry un petit voyage au bord de la mer. Dieu! quelles délices de respirer autrement que, le soir, assis sur nos

chaises devant notre immeuble, en regardant passer les gens sur le trottoir et en fumant la pipe... je parle pour moi, car Mme Parmentry et Constance se contentent de prendre le frais... quand il y en a!...

Mais, après tout, nous pouvons devenir sinon millionnaire, du moins assez riches un jour pour de concierges, nous voir monter au rang de locataires, au numéro 192 de la rue de Rennes.

En ce cas, j'habiterais l'appartement de Mme des Hespérides; d'abord parce qu'il serait sans doute la plus facile à obtenir, cette charmante dame ne l'occupant presque jamais; ensuite, parce que ma femme, Constance et moi n'avons guère l'habitude des ascensions pénibles. Devenir riches, cela pourrait nous arriver plus tôt qu'on ne pense!

Depuis certain matin où elle a taillé une petite bavette avec les jeunes gens du cinquième, Mme Parmentry ne rêve en effet plus que gros lot.

J'ai confié à ces messieurs que j'avais pris un billet à la loterie des Estropiés, une bien belle oeuvre dont je ferais partie si je gagne.

Est-ce pour s'amuser à nos dépens,— pourtant je ne puis croire cela d'eux,— ou est-ce que réellement ils y connaissent quelque chose? mais tous trois, M. Gontran en tête, affirmant posséder à fond l'art de la chiromancie, ont examiné la main d'Eudoxie.

Eudoxie est le petit nom de mon épouse.

Eh bien! ils y ont vu des choses extraordinaires, paraît-il. Eudoxie aurait la ligne de chance prononcée, et deviendrait riche dans la deuxième partie de sa vie.

Faut-il croire à ces prophéties? En tout cas, la chance de mon épouse m'étonnerait

peu, attendu que Mme Parmentry a déjà eu celle de me rencontrer!

Donc, la fortune, hé! hé!... pourrait bien lui échoir aussi; c'est pourquoi j'ai pris en son nom un billet de loterie.

Après tout, pourquoi ne gânerions-nous pas tout aussi bien que d'autres?

Je connais quelqu'un qui, en ce cas, prendrait sans tarder la poudre d'escampette et filerait droit sur Saint-Malo ou Dinard, en famille, bien entendu!

Voyez pourtant comme le monde est mauvais, comme les gens qui vous paraissent les plus charitables ont la langue mal pendue!...

Mme Boiscopieux est de retour d'Aix-Bains. Comme je m'enquérerais de ses nouvelles avec la galanterie qui me caractérise, mon bonnet de velours à la main, l'aimable dame me confia, d'un air pincé, qu'elle avait vu, à Aix, ma locataire du premier, Mme des Hespérides, jouant avec acharnement au Casino, en une compagnie et avec des allures qui devraient lui fermer désormais l'immeuble Legâ-teux.

C'est facile à dire.

D'abord, qui m'affirme qu'elle ne se trompe pas? Ensuite, interdire ma maison à une locataire aussi accommodante, qui ne réclame jamais rien, n'habite pour ainsi dire pas là et m'allonge quand même deux louis d'étrennes au bout de l'année, ça n'est vraiment pas à faire.

Le plus poliment possible, j'ai laissé entendre à Mme Boiscopieux que les faits et gestes de mes locataires m'importaient peu; que je n'aimais pas les... potins,— j'ai employé un autre mot, naturellement — et qu'il fallait être bien sûr de ce qu'on avançait sur le compte d'autrui.

Elle a semblé le prendre de haut, m'insinuant que, si l'on voulait conserver la bonne réputation d'une maison, la première chose était d'avoir des locataires convenables. Que "cette" Mme des Hespérides,—oui, elle l'a nommée, elle a osé!...—après ce qu'elle avait vu, ne pouvait être qu'une personne très peu recommandable.

Et il n'y a pas que cette dame, a-t-elle ajouté... Un autre de la maison, M. Chamberlan, n'a pas une réputation fameuse non plus!

Et, pendant ce temps, cette mijaurée de Mlle Douvrelis me regardait de ses yeux... insolents, ma foi oui, insolents; il me l'a semblé, du moins.

Elle non plus n'aime pas le Chamberlan, je l'ai bien remarqué; sans doute, parce qu'il ne lui fait pas la cour comme les petites jeunes gens du cinquième, et ça la vexe.

Ah! mais, ah! mais, je n'entends pas qu'on touche à mes protégés, moi! Et mes protégés ont nom: Mme des Hespérides et M. Chamberlan; une charmante rentière qui rétribue bien mes services à peu près nuls pour elle... Un savant qui arrivera à avoir une statue sur une place quelconque, une statue dorée peut-être, et qui me serre particulièrement la main.

Et puis, j'ai horreur des querelles dans mon immeuble, et les observations de Mme Boiscopieux ne s'arrêteront sans doute pas là.

Vrai, c'est bien de l'ennui pour un malheureux concierge qui fond de chaleur dans la loge, avec son épouse légitime et sa chatte adoptive.

IV

Octobre.

Autre malheur! Ce jour d'octobre, j'ai

fait une nouvelle tournée de locataires, comme tous les trois mois; et cette fois par un tempsclair et frais avec, en moins, la contrariété d'avoir à réclamer une somme plus élevée, puisque l'on s'habitue maintenant à payer davantage.

Mais voilà bien la tuile! Quand j'ai remis à mon patron, M. Legâteux, le résultat de mes ascensions trimestrielles, voilà que le cher homme après avoir examiné ce que je lui donnais, me désigne un **billet en me disant**, en colère, "qu'il a l'air faux".

Un billet faux! Je proteste, je m'indigne. Avec calme, M. Legâteux me propose de soumettre le cas au premier banquier venu.

Nous courons à la Société Générale qui a une agence près de chez mon patron.

Un commis examine le chiffon, le tourne, le retourne, le flaire, le regarde en transparent, essaie la force de la pâte, hoche la tête et, à son tour, va soumettre le cas au directeur.

Celui-ci éprouve le billet de banque—de cent francs seulement, par le bonheur—murmure qu'il le croit bon. Je commence à jubiler, mais on doute, et nous prenons une voiture, mon patron, du moins, en arrête une, m'y fait monter avec lui, et nous voilà prestement à la Banque de France où un expert examine plus minutieusement encore ledit précieux papier et le déclare carrément faux, archifaux, mais imité dans une rare perfection.

Je tombe de mon haut, M. Legâteux qui connaît ma probité incontestable, me tape sur l'épaule et me dit en riant:

—Mon pauvre vieux Parmentry, vous avez été roulé, et moi aussi par la même occasion. Mais ne vous effrayez pas, nous nous en tirerons bien. Rappelez-vous ceux de mes locataires qui vous ont payé en

billets de banque...

J'ai fait mon possible; mais on conçoit que, sur six personnes qui m'ont remis de l'argent, les unes en métal, les autres, et les plus nombreuses, en papier, je ne peux pas attribuer le billet faux à l'une plus qu'à l'autre.

D'abord, il faut rayer de la liste les petits payeurs, les locataires du haut, dont les loyers sont sans importance: en premier lieu, ce trio de fous qui est toujours sans le sou, Bourbon, Valois et Capet... Ils n'ont pas acquitté leur dette encore ce trimestre, et M. Legâteux affirme que si, en janvier, ils ne s'exécutent pas, c'est lui qui les exécutera.

Il a de l'esprit par moments, le patron!

Ne comptons pas, non plus, les Carra-ya qui n'ont à donner que quatre-vingt-dix-sept francs et quelques centimes quatre fois l'an.

Mettons aussi hors de cause l'ami Chamberlan, duquel j'ai répondu. Parbleu! un graveur s'y connaît trop en paperaesses de ce genre, pour ne pas s'apercevoir d'une fraude.

Restent donc les habitants des trois étages inférieurs. Malheureusement, M. Baluchon a sorti d'un chic étui vingt-huit pièces d'or; ça, je m'en souviens absolument, je ne peux pas dire le contraire.

J'écris: "malheureusement", oh! oui, parce que, si cet embêtement tombait sur lui, ça ne me causerait pas une peine affreuse...

Mmes Boiscopieux, des Hespérides, de passage à Paris pour quelques jours, et de Brimenton, m'ont payé en billets de banque et en or...

Laquelle des trois accuser?

Accuser est certainement un bien gros mot pour des bonnes dames qui n'y ont vu que du bleu, à coup sûr, et ne se dou-

taient aucunement de la fraude; un directeur de banque a falli s'y tromper lui-même...

Bref, j'ai recommencé mes montées pour interroger chacun dans son particulier, en commençant par Mme des Hespérides et M. Chamberlan.

La première m'a affirmé que les billets qu'elle m'a remis se rattachaient les uns aux autres par une épingle. Je ne me rappelle aucunement ce détail, mais je la crois les yeux fermés.

Or, le billet reconnu faux ne porte pas de trace d'épingle.

Chamberlan a souri d'un air de pitié en me répondant que, si un semblable papier lui eut passé par les mains, il aurait forcément reconnu la tare.

Parbleu! c'est ce que je me disais.

Mme Boiscopieux, ou plutôt son "alter ego", Mlle Douvrelis, m'a affirmé que les billets sortis de leur demeure leur avaient été comptés le matin même à la Banque de France; qu'on n'avait qu'à y aller pour voir confirmer la chose.

Quant à Mlle de Brimenton, elle m'a payé avec huit billets de cinquante francs et de l'or; elle me l'a remémoré dès le premier moment, et je m'en suis souvenu, en effet.

Il faut donc me résigner à ne pas découvrir le locataire qui m'a remis le billet.

Un petit malheur, après tout! Et, comme c'est la première fois que cela m'arrive, M. Legâteux qui a, paraît-il, fait récemment quelques bonnes spéculations, ne m'en a pas rendu responsable.

Je lui en suis reconnaissant.

N'importe, c'est un ennui qui nous a quelque peu troublés, Mme Parmentry et moi.

V

Novembre-décembre.

Depuis quelque temps, le comte Isolano vient fréquemment chez notre ami Chamberlan; il y passe de longues soirées. C'est singulier... Mais non... Sans doute, jouent-ils au bésigue, comme Mme Parmentry et moi chaque soir; comme tous les gens rangés enfin.

A propos d'Eudoxie, elle a fait causer la femme de ménage—qui est une véritable oie—mais sans succès, la pauvre! Elle a essayé aussi de pénétrer dans ce logis si... impénétrable, sous prétexte de rendre quelques petits services; là encore, elle s'est heurtée à un échec complet, et ça le désole. Moi aussi, bien que je ne sois pas curieux.

Décidément, la petite Douvrelis a du galbe. Je dois le confesser quoique je ne l'aime pas.

Elle a su enjôler l'ours Baluchon, qui trouve toujours moyen de sortir de chez lui à l'heure où elle vient faire la lecture à Mme Boiscopieux.

Pour être juste, je dois dire aussi qu'elle cherche tant que possible à l'éviter, et que le pauvre homme a bien de la peine à ne pas manquer son passage.

Eh! mon Dieu! si elle consentait à l'épouser, elle ne ferait pas une trop mauvaise affaire, car il est riche. Avec un peu de savoir-faire, elle lui bonifierait le caractère.

Mais voilà, elle ne semble pas s'y prêter. Ces péronelles, ça rêve souvent des unions beaucoup plus relevées, ça fait les difficiles, ça attend le merle blanc... qui ne paraît pas toujours, et ça finit par res-

ter filles pour avoir espéré du trop beau! Si j'éprouvais quelque sympathie pour Mlle Douvrelis et pour M. Anatole Baluchon, je m'intéresserais à ce mariage, j'y pousserais la récalcitrante, je ferais deux heureux, peut-être, et j'en tirerais sans doute un joli cadeau.

Mais m'occuper de gens qui ne me demandent jamais conseil, qui me traitent comme un simple concierge ordinaire et se contentent de saluer Mme Parmentry sans jamais l'entretenir de leurs petites affaires, ah! non, cent fois non!

Et puis, j'y pense: il y a encore ce jeune étudiant du cinquième, M. Christian Bourbon, qui serait bien marié si... s'il n'était, pas un jour, le mari, lui!

Eh! eh! si Mme Parmentry lisait ces lignes, elle dirait encore que j'excelle dans le calembour.

Dame! on n'a pas qu'un seul talent!

Et, ma foi! pourquoi vais-je m'inquiéter des peines de coeur de mes locataires?... Je suis trop bon. Je devrais me contenter de faire ma littérature, d'écrire ma prose et mes vers, et laisser les amoureux se débrouiller.

J'ai assez, outre cela, à m'occuper des charbonniers qui salissent mon escalier et des petites bonnes étourdies, comme d'Arveline de Mme Boiscopieux, qui répandent du pétrole sur le tapis...

Ah! si j'avais un escalier de service!... Mais, après tout, ce serait pour moi un surcroît de travail et de surveillance: ne regrettons donc rien.

Ouf! J'en suis encore malade d'émotion...

Quant à Mme Parmentry, elle n'a pas touché à son déjeuner, signe certain de bouleversement chez une femme d'un si

bon appétit habituellement...

Enfin, Constance a le nez tout blanc et n'a pas ronronné depuis vingt-quatre heures.

Décidément, l'année finit mal pour le concierge du 192. Après l'histoire du billet de banque faux, le feu dans mon immeuble!...

C'en est trop, et comme deux malheurs ne vont jamais sans un troisième, à quoi m'attends-je, Seigneur! à quoi m'attends-je encore?

À quelle nouvelle catastrophe cours-je? Mais narrons l'accident d'avant-hier.

En concierge intéressé au bien de sa maison, je répète à la fin de chaque automne à chacun de mes locataires:

—Monsieur, ou Madame, selon le sexe, veuillez à faire ramoner vos cheminées; vous savez que c'est un devoir sacré que vous avez à remplir, si vous ne voulez pas avoir d'ennui avec la Société d'assurances.

Il n'y a que ce diable de Chamberlan qui n'ait pas appelé les ramoneurs; toujours sa manie de ne laisser pénétrer personne chez lui.

Il me répond invariablement à chaque automne:

—Vous savez bien, mon brave Parmentry, que je n'ai pour tout moyen de chauffage que la salamandre, dont la fumée n'encrasse pas les cheminées.

Le fait est qu'il a raison. Le peu de cuisine qui se fait chez lui a lieu sur un appareil à gaz. Alors!...

N'empêche qu'avant-hier, entre huit et neuf heures du soir, sur le point de me coucher ainsi qu'Eudoxie, je tirai le cordon pour ces chenapans d'artistes de là-haut qui, par hasard, ce jour-là, rentraient de bonne heure au gîte. Ils envahirent bruyamment ma loge, parlant tous

à la fois.

—Monsieur Parmentry, il y a le feu chez un de vos locataires!

—Monsieur Parmentry, secouez-vous! Ce diable de Chamberlan va nous faire griller tous!

—Madame Parmentry, veillez sur Constance qui pourrait bien, dans peu de temps, être à l'état de lapin rôti!

Je crus d'abord à une plaisanterie de ces trois fous et je m'apprêtais à vertement les tancer lorsque Mlle de Brimenton et sa bonne surgirent à leur tour à la porte de la loge, l'une en cotillon court et en cornette de nuit; l'autre... un peu mieux habillée.

—Monsieur Parmentry, sauvez-vous! cria la demoiselle. Je ne sais ce qui se passe en face de chez nous. on piétine, on va, on vient...

—Qui cela? "On?" fis-je avec dignité, afin de bien montrer que je ne me dérangeais pas pour rien et que je conservais mon sang-froid.

—Pardi! M'sieu Chamberlan! fit la petite bonne très excitée. Y a certainement le feu car ça fume aussi sur notre palier.

—Qui "ça", fume? dis-en encore, sévère.

—Eh! allez-y voir vous-même, c'est votre devoir, après tout! cria cette fille sans éducation.

Or, je veux bien faire mon devoir, oui, je le veux bien, mais je n'admets pas qu'on m'y invite.

—A-t-on appelé au secours? demandai-je.

—Non, et je m'en étonne, murmura Mlle de Brimenton.

Mais, au même instant et comme pour donner un démenti à ces paroles, ce cri raisonna à tous les étages:

—Le feu! il y a le feu! sauve qui peut!

Je ne fis qu'une escalade jusqu'au quatrième, car il n'y avait pas à barguiner, tandis que les trois loustics criaient à tue-tête.

- En avant, les pompiers!
- Sus au logis du Chamberlan!
- Sauvons d'abord les dames!

Pendant ce temps aussi, je le sus plus tard, Mme Parmentry, qui perd la tête aisément, prit Constance et notre argent, courut confier l'une au boudanger d'en face qui est notre fournisseur après avoir placé l'autre dans son corsage.

MM. Vallois et Capet s'envolèrent dans la direction de la rue du Vieux-Colombier, et M. Christian Bourbon, l'amoureux, se précipita chez Mme Boiscopieux dont il brisa la sonnette, cela dans le but de sauver sa chère Mlle Douvrelis.

Pour moi, j'avais bien d'autres chats à fouetter. Je frappai à coups redoublés sur la porte de l'ami Chamberlan que j'entendais... travailler à éteindre le feu et qui ne m'ouvrait pas.

Je criai à tue-tête:

—Monsieur Chamberlan, ouvrez donc! Vous devenez donc fou?... Nous vous apportons du secours... Monsieur Chamberlan!

La fumée me picotait les yeux et la gorge et je ne criais qu'avec peine, pleurant, me mouchant, étouffant.

Ce diable d'homme ne répondait pas. Je savais qu'il n'était pas mort, puisque je l'entendais aller et venir.

—Monsieur Chamberlan! Il y va de votre vie, voyons! et de celle de tous mes locataires ou plutôt de leur mobilier...

Par bonheur, les pompiers arrivaient tout courant. Les braves gens!

Et allez donc! un coup d'épaule dans la porte; elle résiste... Le sergent des pompiers s'appête à en donner un second,

quand l'huis s'ouvre tout à coup et mon Chamberlan apparaît, pâle comme un mort et noir de suie sous sa pâleur...

La fumée était moins intense chez lui que dans l'escalier, parce qu'il vena d'établir un courant d'air après avoir conjuré le danger.

—Messieurs, dit-il très poliment à moi et aux pompiers, je regrette qu'on vous ait dérangés pour rien...

—Comment, pour rien? nous écriions-nous tous en choeur et stupéfaits.

—Dame! oui, j'ai eu un petit feu de cheminée, et je m'en suis très bien tiré tout seul.

—Ça ne fait rien, dit le chef des pompiers, nous allons vous donner un coup de main...

Et il fait mine de franchir le seuil. Mais le Chamberlan s'y oppose énergiquement.

—Je vous répète, Monsieur, que c'est inutile.

—Mais mon devoir m'oblige, riposte l'autre, à m'assurer que le feu ne couve pas, que vous n'avez plus rien à craindre!

—Je n'ai plus rien à craindre et le feu ne couve plus.

Le pompier se tourne vers moi et touche son front en me désignant le Chamberlan de l'air qu'on prend pour dire de quelqu'un:

—Il est maboul?

Je lui fais signe que non et lui glisse à l'oreille:

—Ce locataire, un ami à moi, est un très digne homme, un savant même...

—Oh! alors, murmure le sergent, je connais ça: des gens qui ont une frousse affreuse qu'on n'abîme leurs vieilleries! Des originaux, quoi! Mais ma consigne avant tout.

Comme le pompier insiste pour pénétrer

dans le sanctuaire, Chamberlan, qui semble avoir réfléchi, se retira un peu, et nous laisse entrer dans son vestibule, grand comme la main et où la fumée se dissipait de plus en plus.

—Attendez-moi là, messieurs, dit-il aux pompiers, je ne veux pas que vous vous soyez dérangés pour des prunes.

Il disparaît une minute et revient presque aussitôt, un billet de cent francs à la main.

—Voici pour vous indemniser de votre peine, dit-il au chef en lui tendant le papier. Je suis sans monnaie et le billet a subi l'épreuve de la fumée et du feu; il est un peu roussi, mais bon quand même, mon bureau-secrétaire étant près de la cheminée.

Allez, Messieurs, ne perdez pas davantage un temps qui doit être précieux, et partagez-vous ce petit souvenir. Tous mes remerciements.

Et il referme son huis sur notre nez.

Sans doute, grâce aux cent balles, le sergent fit fléchir sa consigne. Il redescendit en riant, rassembla ses hommes et leur apprit l'aubaine des cent francs. Puis il rassura les locataires en dérouté dans l'escalier, et me fit cette recommandation :

—Monsieur le concierge, ma condescendance en cette affaire n'est pas très régulière; j'aurais dû forcer la porte de cet excentrique; mais, du moment que vous me répondez de votre homme, j'admets qu'il n'ait plus besoin de mes services. Je vous conseille seulement de remonter chez lui et d'examiner les lieux par vous-même afin que le feu soit bien éteint et que vous vous assuriez que la cheminée seule a souffert.

Je lui promis tout ce qu'il voulut, le accompagnai jusque dans la rue et con-

jurai mes locataires de rentrer chez eux sans trembler.

Cela fait, en bon époux, j'allai embrasser Mme Parmentry revenue dans la loge avec Constance, maintenant que les pompiers étaient partis.

Je la rassurai de mon mieux et lui offris un petit verre de ratafia pour se remettre.

Elle accepta, quoiqu'elle en eût déjà bu plusieurs chez le boulanger, je m'en aperçus bientôt; elle était si émue, la pauvre femme!

Après quoi, obéissant au chef des pompiers, je gravis de nouveau quatre étages et sonnai chez mon ami le graveur.

Il ouvrit derechef en fronçant le sourcil; mais, à mon aspect, son visage s'éclaira.

Evidemment, il ne craignait pas que moi, un homme d'ordre qui a le respect de ses locataires, je bousculasse ses petites affaires.

Il était encore noir de fumée, et, de plus, essouffé comme quelqu'un qui vient de faire une rude besogne.

Il hésita une minute, puis finalement me fit entrer dans la pièce principale de son appartement, ce dont je me réjouis fort; ainsi que je l'ai dit plus haut, je mourais d'envie de voir cet intérieur de garçon méthodique et rangé.

—Monsieur Parmentry, vous avez eu peur, n'est-ce pas? me demanda-t-il.

On n'est jamais aise d'avouer une faiblesse, pas vrai?

—Oh! peur, répondit-je, pour ma maison et ceux qui l'habitent, car pour moi personnellement...

—Bien entendu, fit-il en riant. Vous logez à l'entresol; le feu était au quatrième; vous aviez, plus que tous les autres, le temps de vous sauver.

—J'étais cependant là, Monsieur Chamberlan avec les pompiers... que vous n'avez pas voulu recevoir.

Il eût l'air un peu gêné.

—Entre nous, répliqua-t-il, ces braves gens, que j'estime énormément, commettent souvent plus de dégâts qu'ils ne rendent de services, dans un appartement.

Et comme je protestais, n'étant pas de son avis :

—Entendons-nous, reprit-il; je les aurais considérés comme des anges sauveurs, si j'avais couru le moindre danger; mais, ayant fait la besogne moi-même, sans rien gâcher autour de moi, j'avais le droit de refuser leur aide.

—Vous êtes très habile et très courageux.

—Je m'en flatte.

— A propos, Monsieur Chamberlan, comment donc vous est arrivé cet accident?

Il parut une fois encore embarrassé et répondit un peu brusquement :

—Je l'ai déjà dit. la cheminée...

—Que vous avez eu tort de ne pas faire ramoner, Monsieur Chamberlan!

—A qui le dites-vous, père Parmentry!

—Mais je croyais que vous n'usiez que de la salamandre?

Nouvel embarras de mon homme.

—Oui; seulement pour une fois... j'essayais un petit réchaud...

Je n'y comprenais plus rien. Alors comment se pouvait-il être un feu de cheminée?...

Bref, je voyais le malheureux si ennuyé de mes questions, que je les cessai, malgré mon désir de savoir.

Après tout, il était bien libre de s'arranger tout seul, et je le connais trop pour savoir que le cher homme n'a rien à cacher dans sa vie, et que uniquement une

manie de savant le pousse à dissimuler ses petites affaires.

Comme sans doute, il lisait sur ma courte hésitation, il me fit entrer.

—Pour vous bien rassurer, père Parmentry, dit-il, je vous invite à visiter mon "vaste" appartement.

Or, il faut vous dire que ce "vaste appartement" se compose de fort peu de chose: une chambre ayant pour tous meubles un lit, une table, une autre de toilette, une commode, deux chaises.

A côté, une pièce, la moins grande, servant de salle à manger et d'atelier comprenant un bahut large et bas comme on en a dans les cuisines de ferme et qui doit contenir la vaisselle avec les provisions; puis une armoire fermée à clé; enfin, une table en bois blanc, bien noirci, ma foi! par les acides et les ingrédients dont se sert le graveur et qui lui tient lieu de table de travail.

Après ça, la cuisine, minuscule, contient fort peu de cuivres; je me demande comment Mme Espargeon, la grosse femme de ménage de mon locataire, peut s'y retourner; mais au fait, le Chamberlan mange dehors la plupart du temps.

Un cabinet tout aussi exigü renferme des vêtements et des effets, en même temps que des outils dont j'ignore l'usage.

Le feu a pris dans la salle à manger, je ne vois pas trop comment; enfin l'essentiel, c'est qu'il a été éteint assez rapidement et sans le secours de personne.

Mais je trouve que voilà bien du tintouin dans mon immeuble depuis quelque temps: l'augmentation du loyer, le billet de banque faux, et enfin ce petit incendie, c'est beaucoup pour un concierge qui a coulé des jours si doux jusqu'ici et dont

la vie paisible ne se voyait, d'ordinaire, jamais troublée.

Mme Parmentry en est toute chavirée et Constance ne semble plus dans son assiette.

Moi-même, il paraît que j'ai maigri depuis quelques semaines: la cause n'en peut être que le souci, car j'ai toujours bon appétit et bon sommeil. Alors?

VI

Quand je vous disais que la veine me quitte!

Figurez-vous que j'ai trouvé, hier soir, aux environs de huit heures, ma chatte, notre bien-aimée Constance, pendue par la queue... oui, par la queue au cordon de la sonnette de M. Baluchon.

De ma loge, je n'entendais pas ses appels désespérés; c'est Jeanne, la petite bonne de Mlle de Brimenton, qui m'a averti du sinistre.

Mme Parmentry, qui ne monte jamais, et pour cause, a hissé jusqu'au troisième étage ses quatre-vingt-dix kilos, et j'ai délivré sous ses yeux éplorés, la pauvre Constance.

La chère belle,—je parlai de la chatte,—était à moitié folle et, sans nous reconnaître pour ainsi dire, elle a filé en miaulant, entre nos jambes.

Nous l'avons retrouvée, blottie et encore effarée au fond de la loge et elle a longtemps résisté à nos appels avant de se laisser caresser.

Maintenant, je fais une enquête, car je n'admets pas, moi, Hippolyte Parmentry, concierge-gérant de l'immeuble 192 de la rue de Rennes, que des polissons me manquent de respect en la personne de Constance, notre enfant adoptive.

M. Baluchon est hors de cause, lui, puis-

qu'il se trouvait absent lors du délit. Sa sonnette en a souffert, toujours; néanmoins, je lui en veux, car pourquoi s'obstiner à conserver chez lui l'ancien système et à refuser le timbre électrique qu'ont tous mes locataires?

Sans son entêtement, aurait-on pu pendre Constance à sa porte?

Qui je soupçonne?

Ma foi! j'ai pensé malgré moi à mon trio de gamins, là-haut: Valois, Capet, Orléans... non, Bourbon; et je me suis demandé si, pour le simple plaisir de se divertir aux dépens du Baluchon...

Je déteste le Baluchon, il est vrai, mais je chéris Constance et je ne permettrai jamais qu'on se serve d'elle comme d'un vulgaire jouet.

Cependant, il me semble me rappeler qu'un jour, même récemment, cette capricieuse a griffé le nez de M. Gontran, qui lui aurait dit d'un ton menaçant:

—Ma vieille, je te revaudrai ça!

Il le lui a revau... revaudu... (si je sais comment on écrit ce participe, je veux bien être pendu!), en effet.

Je poursuivrai mon enquête.

Mme Parmentry n'a pas diné, la pauvre âme, et Constance n'accepte plus que du lait qu'elle boit avec frénésie; la pauvre chatte a tellement miaulé que la gorge doit lui faire mal.

J'ai donné cinquante centimes à la petite bonne qui m'a dénoncé le fait plus une belle pomme que la cuisinière de Mme Boiscopieux avait offerte à ma femme.

Nous n'aimons pas ce fruit.

Ah! mon Dieu! Voilà qu'il y a la guerre dans mon immeuble!...

Il ne manquait plus que cela!

Il est vrai que ça ne me donne pas plus de travail et que ça me procure quelque distraction, ainsi qu'à Eudoxie; mais j'ai peur que ce jeu ne tourne mal, un jour.

Après tout, ça me regarde de si lo'n... Qu'ils se débrouillent!

J'obtiens... du moins Mme Parmentry, obtient de quotidiens détails des servantes des principaux intéressés, car, pour ce qui me concerne, je l'ai déjà dit, je trouve inférieur à moi de prêter l'oreille aux potins.

J'en prête une, indulgente et condescendante, à ceux de ma femme, parce qu'il est de mon devoir d'être informé des guerres intestines de mon immeuble, et aussi parce que je peux redresser le jugement de cette chère amie quand elle erre.

Voilà ce dont il s'agit :

Ah! cette misérable petite Douvrelis peut se vanter de me faire faire des cheveux... Et je bénis le ciel de ne m'avoir pas accordé de fille, parce que la jeunesse! Ah! mon Dieu! la jeunesse d'aujourd'hui!...

Je suis plus heureux de n'avoir que Constance, facile à surveiller.

Mais revenons à la mijaurée du deuxième étage.

Est-ce que M. Baluchon, ce vieux grigou ne s'est pas remis en tête de l'épouser?...

À son âge!... Et avec les... qualités qu'il possède? Si ce n'est pas honteux de se montrer si tenace!...

Il paraîtrait qu'il est allé la demander en mariage à Mme Boiscopieux, puisque la petite n'a plus de famille...

Que Mme Boiscopieux, très gênée de cette ouverture dont elle prévoyait le résultat, aurait promis de consulter la demoiselle.

Que celle-ci, consultée en effet, aurait

répondu par un non formel et catégorique.

Et, entre nous, ceci m'étonne peu, attendu que je la crois décidément fiancée, ou à peu près, au jeune M. Christian Bourbon, de là-haut.

Ils attendent, pour s'unir, d'avoir un peu plus d'argent tous les deux.

Entre nous encore, je ne les approuve guère de songer à se marier ensemble, car ils n'ont le sou ni l'un ni l'autre.

Pour Mlle Douvrelis, ce n'est pas l'intérêt que je lui porte qui me fait parler, puisque je ne peux pas la sentir. Quant à l'autre, naguère encore, je me serais mêlé de son avenir, paternellement par bonté; mais depuis l'histoire de Constance pendue par la queue...

N'y pensons plus, cela me rend malade.

Enfin, il paraîtrait aussi que le comte Isolano, qui aurait rencontré maintes fois cette demoiselle dans l'escalier, se serait également mis en tête de l'épouser.

Mais voilà qu'il n'a jamais pu se faire présenter à Mme Boiscopieux, par conséquent jamais à sa demoiselle de compagnie, et qu'il regarde de travers les jeunes gens de là-haut.

Enfin, l'ennuyeux pour moi là-dedans, c'est que le vieux ladre Baluchon a juré, s'il ne réussit pas à une seconde tentative, de quitter cet immeuble. Quoiqu'il soit chiche envers un homme de ma valeur, un concierge comme moi qui soigne si bien sa maison et ses locataires, il m'est pénible, je l'avoue, d'avoir à mettre aux fenêtres du troisième étage l'affiche d'usage: "A louer".

Sans compter qu'il me faudra recevoir, aux heures indiquées, un tas de gens plus ou moins polis qui voudront visiter le logement à céder et interrompront ma sieste quotidienne.

Sans compter aussi que nous approchons du jour de l'an et que mes étrennes courent grand risque...

Le cœur me saigne à l'idée que mon immeuble, toujours si bien achalandé, toujours occupé du haut en bas, va voir flotter sur un de ses balcons l'enseigne indicatrice...

Un étage libre, cela déprécie tout de suite une maison.

Et je dois cet ennui moins encore à M. Baluchon,—le pauvre blackboulé, je devrais plutôt le plaindre,—qu'à Mlle Douvrelis, cette pimbêche qui s'avise de se faire courir après mes locataires.

Ça n'a pas l'air d'y toucher seulement, ces petites comédiennes, et ça sait s'arranger pour que tout le monde fasse attention à elles.

Ce petit bout de roman passionne Mme Parmentry; les femmes, au fond, sont toutes les mêmes; tandis que moi, il me fait sourire de pitié.

Je ne sais pas si le beau Christian, trop perspicace, n'a pas deviné l'inimitié que je nourris pour sa future; il me semble que les regards qu'il jette à présent sur moi sont dépourvus d'aménité.

Allons, je suis bien bon de m'inquiéter des autres, quand je devrais m'en moquer, la faute en est aussi à ma trop curieuse épouse, et je suis bien bête de l'écouter au lieu de l'envoyer promener, quand elle m'arrive la bouche pleine de nouvelles et de suppositions.

VII

Avril.

Oh! je me moque bien des peines de cœur des uns et des autres! Je me moque bien des locataires qui s'en vont et des

nouveaux qui peuvent arriver! Je démissionne! Je ne suis plus concierge mais... riche. Non pas millionnaire, non; mes ambitions ne vont pas si loin, mais...

Ouf! Je ne suis pas encore certain de ne pas rêver. Je ne puis en croire mes yeux, ou plutôt les yeux de mes jeunes amis du cinquième... Et cependant, c'est bien vrai.

Mais procédons par ordre.

Vainement, je ne sais trop ce que j'écris, car la joie, l'orgueil m'étouffent...

De concierges, nous allons devenir, mon épouse et moi... quoi au fait?...

Achèterons-nous une petite villa sur les bords de l'eau, à Bougival ou à Asnières?

Remplacerons-nous M. Baluchon au troisième étage de la maison qu'il veut abandonner?

Pour le moment, nous n'en savons rien. Nous nous tâtons simplement et nous nous regardons vingt fois l'heure. Mme Parmentry et moi, avec cette simple exclamation à la bouche:

—Hein! mon Hippolyte!...

—En reviens-tu, Eudoxie?

C'était avant-hier soir. Couchés dans l'arrière-loge en la tiède atmosphère que nous devons au four du pâtissier notre voisin, mais qui nous incommode bien par les temps chauds, nous commençons à dormir...

Il pouvait être entre onze heures et minuit. On sonna bruyamment.

En maugréant, je tirai le cordon.

C'était bien ce que je pensais: les trois mauvais sujets du 5ème qui rentrent, un peu trop gais, selon leur louable habitude.

Au lieu de passer devant notre porte simplement en donnant leurs noms, ainsi que doit le faire tout locataire après dix heures et demie, tous trois battirent une

marche sur ma vitre en criant :

—M'sieu Parmentry ! Hé ! M'sieu Parmentry, nous venons vous féliciter. Peut-on vous serrer les phalanges ? Vous n'êtes pas encore couchés, hein ?

J'allais me fâcher, les envoyer au diable, croyant à une plaisanterie, quand la voix de M. Valois poursuivit :

—Par bonheur nous avons retenu votre numéro, et ayant acheté la liste que criait un camelot...

A ce moment, dans l'ombre de l'alcôve, Mme Parmentry m'envoya sur le nez un coup de poing qui me fit voir trente-six chandelles, quoiqu'il n'y eût pas de lumière chez nous, et sans le faire exprès, croyez-le bien.

—Hippolyte ! me dit-elle d'un accent étranglé, je parie qu'il s'agit de la loterie des Enfants estropiés. Vas-y donc voir. O mon Dieu ! si c'était... si c'était nous...

C'était, en effet, nous qui...

Mais reproçédons par ordre.

Je me levai ; puis en chemise et en bonnet de coton, j'allai au vasistas et y passai la tête.

—Qu'y a-t-il, mes enfants ?

Vous concevez, devant la perspective que j'entrevois, ma voix s'adoucissait malgré moi.

—Vous n'avez donc pas consulté le journal "La Dernière Heure", Monsieur Parmentry ?

—Ma foi ! non ; le soir, j'aime à dormir tranquille.

—Vous avez donc oublié le jour du tirage ?

—Le jour ?... O mon Dieu ! est-cé que, par hasard ?...

—Oui, justement, Monsieur Parmentry.

Je me sentis défaillir et je retirai ma tête du vasistas.

—Eudoxie, dis-je en me retournant, ha-

bille-toi, ma bonne, et fais diligence ; il y a du bonheur à t'apprendre.

Ah ! ce n'était pas la peine de l'engager à la hâte ; la curieuse, tâtonnant dans l'ombre, avait déjà passé un jupon et un caraco.

On put rallumer le gaz.

Réveillée en sursaut et blessée aux yeux par la vive lueur, Constance protesta en miaulant.

Elle n'est pas toujours à la hauteur des circonstances, la pauvre Constance... pour rimer.

Bref, nous pûmes ouvrir la loge toute grande aux trois amis. Et, sans que nous ayons le temps de nous reprendre, les voilà qui nous secouent les mains, nous refélicitent, nous complimentent, rient avec nous.

Par exemple, Mme Parmentry pleurait d'émotion, sans trop comprendre encore.

Moi, je devinais.

M. Capet tira de sa poche un papier et, pour comparer, me demanda mon billet des Enfants estropiés.

Dès qu'il l'eut sous les yeux :

—Voyez, s'écria-t-il, je ne faisais pas erreur il y a bien 3,907. Regardez vous-même, père Parmentry ; le lot de cent mille balles est à vous.

J'avais la vue troublée par l'émotion ; les chandelles continuaient de danser devant mes yeux ; mais je pus lire quand même le chiffre fatidique.

—C'est bien ça, 3,907, dis-je. Et cent mille francs, vous croyez ? Eudoxie, ma bonne, vois donc toi-même.

Mais la chère âme était en train de se pâmer dans un fauteuil et nous dûmes lui jeter de l'eau à la figure, ce qui la fit éternuer.

—Mme Parmentry n'aime pas l'eau, nous dit cette bonne pièce de M. René, qui

est très entendu en médecine. N'avez-vous pas, M. Parmentry, un réconfortant dans votre placard ?

Je proposai de l'eau des Carmes ; mais Eudoxie, qui revenait à elle, repoussa l'offre avec énergie et recouvra ses forces pour aller chercher elle-même une bouteille de saumur que nous réservions pour les circonstances marquantes.

Et n'en était-ce pas une, bien imprévue, certes ?

La chère amie dressa un petit couvert, plaça cinq sièges autour de la table débarrassée auparavant de ses épingles à cheveux et des petits accessoires de toilette qu'elle y pose chaque soir, et invita ces messieurs à s'asseoir.

Ils ne se firent pas prier, je vous assure : d'autant que mon épouse ajouta au saumur une vieille bouteille de chartreuse verte, comme on n'en trouve plus aujourd'hui, hélas ! Et, comme il n'est pas bon de boire sans manger, surtout en pleine nuit elle y joignit une assiette d'excellents gâteaux que nous avait envoyés de Tours un vieil ami, marchand de pruneaux de cette ville.

Tout ça ne fit pas long feu. Mais nous n'y regardions pas, Eudoxie et moi, tout à la joie de nous savoir riches.

Oh ! les gaillards ! s'en donnèrent-ils à siffler mon saumur et ma chartreuse !

Moi aussi, d'ailleurs.

Quant à Eudoxie, elle était si attendrie que le vin lui a très vite monté à la tête. D'ailleurs, nous étions si contents, tous les deux ! Et ces braves enfants qui se réjouissaient avec nous !... Voilà bien les vrais amis !...

En sorte qu'elle a organisé pour le lendemain un lonche ou lunche, comme dans le grand monde.

On ira à Versailles et, puisque c'est

nous les richards à présent, on paiera un déjeuner soigné à cette jeunesse.

Le soir, on dînera dans un bouillon chic pour aller ensuite au théâtre. M. Gontran nous y choisira des places dignes de nous, et, au retour, on soupera quelque part.

Ne voilà-t-il pas un charmant programme ?

Il n'y a que cette pauvre Constance qui ne pourra être de la fête ; mais la femme qui gardera la loge, en notre absence, est chargée de lui confectionner un repas comme elle les aime. mou et foie de veau, côtelette pannée, crème de Mâcon, brioche.

Pourvu qu'au retour nous ne la trouvions pas crevée d'indigestion !

Je n'en peux plus ; j'ai déjà reçu les compliments de toute la maisonnée, jusqu'aux domestiques qui ont offert à Eudoxie un bouquet de fleurs rouges dans un cornet de papier blanc, et je dois dire que je m'en suis tiré avec honneur.

Le Chamberlan serait bien de la partie, demain ; mais il est introuvable, ces jours-ci, et il ne sait rien encore de notre bonheur.

Mme Boiscopieux m'a félicité en passant devant la loge ; j'ai fait l'homme que ces événements ne troublent pas.

Mlle Douvrelis a cru devoir faire comme sa... comment dire?... sa patronne ; mais, drapé dans ma dignité, je me suis contenté de m'incliner en guise de réponse. Eh ! ne la vaux-je pas dorénavant ?...

Si elle ne sait pas que je ne l'aime pas, celle-là !

Avant d'envoyer ma démission de concierge à M. Legâteux, j'attends de me découvrir un logis.

Et pourquoi ne prendrions-nous pas celui de M. Baluchon, quand il s'en ira ?

Hein ! une riche idée ! Non, ce que ce se-

rait cocasse. C'est moi qui donnerais le denier à Dieu et les étrennes à mon succeuseur!...

J'en recauserai avec Eudoxie.

Et maintenant que je m'occupe un peu de la collation. Ma femme a acheté les volailles, le pâté truffé, la salade russe, le filet de boeuf, les gâteaux, les fruits, les petits-fours; moi je me charge des vins et des liqueurs.

Et vive la joie! Je défie le monde de trouver, sous la calotte céleste, un homme plus heureux que moi!

La fête a eu lieu. Nous avons un peu mal aux cheveux; Constance aussi; et ça nous a coûté dans les cent vingt et quelques; mais ça vaut bien les bons rires qui ont égayé le repas.

Au théâtre, un drame de l'Ambigu, Mme Parmentry, qui a le coeur sensible, a pleuré de vraies larmes sur les malheurs des "Deux Gosses"; elle croyait que c'était arrivé, la pauvre âme!...

Moi-même, qui suis un homme de sang-froid, je me sentais l'oeil humide et la gorge chatouillée.

Nos jeunes gens se sont amusés à pierre fendre. Même, des moments, je me demandais s'ils ne se divertissaient pas un brin à nos dépens.

Mais non, ce serait trop vilain.

Le jeune M. Christian Bourbon s'est récusé au matin du festival, pour parler comme les Anglais. Est-ce un faux-fuyant? Est-ce que ce jeune homme ne trouve pas des concierges une société digne de lui?... N'est-ce pas plutôt qu'il a pénétré mes sentiments et ceux de mon épouse pour Mlle Douvrelis?...

Qui peut le dire?

Il a prétexté un travail pressé à terminer.

J'opinerais plutôt pour une raison de vanité, mettons de fierté; car, comme remerciement pour l'invitation, il a tenu à nous payer une terrine de lièvre que j'aurais bien voulu refuser; mais Eudoxie louchait dessus avec tant d'insistance!...

Ça fait que nous n'étions plus que quatre à fêter notre bonheur; Mme Parmentry qui avait sa robe de soie verte et qui était seule représentante du beau sexe pendant le voyage et le repas, minaudent tant qu'elle pouvait en se faisant servir tout ce qu'il y avait de meilleur. N'empêche qu'on s'est bien amusé. Je ne donnerais pas ma journée pour mille francs! Demain, je me présenterai au bureau de l'oeuvre, mon billet à la main et Eudoxie à mon bras...

Il faut vous dire que, sur le conseil de mes jeunes amis, je ne me suis pas hâté d'aller "encaisser" pour ne pas avoir l'air pressé. C'est beaucoup plus distingué. Pour ces occasions, j'ai une redingote noire qui ne date que de treize ans et dans laquelle, d'après Mme Parmentry, je ressemble à un ministre ou à un député.

Je suis allé à la Chambre entendre nos dirigeants crier. Eh! bien, vrai de vrai, je me suis reconnu plus de tenue et de distinction que la plupart de ces messieurs.

Ce soir encore, Eudoxie et moi, nous avons fait nos projets. D'abord, lundi après-midi, nous irons nous faire photographier chez un bon faiseur, tous deux ensemble, ma femme assise, dans sa robe de soie verte, moi debout derrière elle, une main sur son épaule, dans une attitude à la fois débonnaire et distinguée.

Il y a tant d'autres choses aussi que nous rêvons de réaliser! Eh! mon Dieu! quand on a de quoi, on peut se passer bien

des fantaisies! Ainsi j'ai promis à Constance de la faire empailler quand elle sera morte. Elle le mérite bien, la pauvre, si aimable et si fidèle! J'ai pensé aussi que nous allons faire de belles connaissances, Eudoxie et moi surtout; car l'argent vous amène des amis et nous aimons à fréquenter, par goût et par un instinct naturel, moi surtout, plutôt au-dessus de nous qu'au-dessous.

Ma profession m'oblige à causer souvent avec de mes pareils assez vulgaires, et j'en souffre; mais, si j'agissais autrement, je les peinerai et je passerai pour hautain et fier.

Ma profession!... Elle va changer enfin. Je serai ou rentier, ou... quelque chose de relevé, tant pour m'occuper que pour augmenter nos ressources, si nous trouvons trop maigre une rente de trois mille francs. Ainsi, je pourrais obtenir un petit emploi dans un ministère; je passerais mon temps à fumer, lire mon journal, écrire des sonnets à Eudoxie et à Constance, mes deux tendresses, et je gagnerais à cela dix-huit cents à deux mille francs qui paieraient la plus grosse partie de notre loyer.

Ceci est à creuser.

VIII

Avril.

O rage! ô désespoir!...

Et dire que je suis impuissant à me venger!... Dieu que je voudrais réduire en cendres le logis où vivent mes trois ennemis, et les savoir grillés avec tout ce qu'ils possèdent!

Je voudrais... un tas de choses épouvantables, quoi!

Et je ne peux rien! rien! Je dois ron-

ger mon frein et tirer mon cordon avec résignation, quand ces gredins jugent à propos de rentrer à toute heure de la nuit.

Je me suis traîné aux genoux de M. Legâteux, moi, un homme de ma valeur, pour qu'il renvoyât ces trois larrons.— Avec quelle ivresse je les aurais vus démenager leurs maigres nippes!—Mais en pure perte; il ne l'a pas voulu. Il se trouve justement que le trio haï a réglé rubis sur l'ongle les trimestres en retard, comme d'honnêtes locataires qu'ils ne sont pas, et M. Legâteux ne voit aucune raison de les expulser de son immeuble.

Il va jusqu'à prétendre que, pour une "petite" plaisanterie que se sont permises ces jeunes fous à mes dépens, il est malaisé de faire tant de bruit.

Ah! j'aurais voulu le voir à ma place!

Je suis allé me plaindre également à la police.

Il m'a été répondu, entre deux sourires que je sentais très goguenards, qu'il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat.

Alors j'étais résolu à donner ma démission de concierge du 192; mais Eudoxie a tellement pleuré, affirmant que nous n'étions pas assez riches pour vivre en rentiers; que nous n'étions plus d'âge à nous mettre à travailler, et enfin que nous pourrions attendre des années une autre place, vu que nous n'accepterions pas une loge dans une maison mal habitée ou pas assez cossue!...

J'ai cédé.

Hélas! Les cent mille francs n'étaient qu'un rêve, une méchante invention des trois amis, Gontran, René, Christian.

Quand je me présentai au bureau de l'oeuvre, muni de mon papier et de ma femme, elle me répondit que le gros lot était touché déjà depuis quarante-huit

heures par le véritable gagnant... Et comme livide et furieux, je montrais mon billet en balbutiant :

—Cependant, on m'a dit... regardez la liste... On me mit froidement sous les yeux le fatal papier en me disant, d'un ton de commisération narquoise :

—Regardez plutôt vous-même, me bon Monsieur. Le numéro sorti est 3.901 et non 3,907 qui est le vôtre.

J'écumais.

Eudoxie commençait une crise de nerfs, je me hâtai de sortir, de la faire hisser dans un fiacre et de nous faire reconduire à domicile. Encore une dépense due à ces malotrus de là-haut !

Que faire après cela ? Nous renvoyâmes la femme qui nous remplace à la loge pendant nos rares absences ; nous nous enfermâmes chez nous, autant du moins que des malheureux concierges, qui sont la chose de tout le monde, peuvent se barricader, et nous pleurâmes de concert.

L'heure du déjeuner était arrivée, Constance réclamait à grands miaulements sa pitance ; mais nous restions à demi évanouis devant la casserole où cuisait cependant une bien appétissante gibelotte.

Mme Parmentry ne voulut toucher à rien.

A l'heure où j'écris ces lignes, elle n'a encore pris qu'une tasse de café et un peu de ratafia.

Elle ne pèse plus que quatre-vingt-neuf kilos et ses belles couleurs ont, en partie, disparu.

Moi-même, j'ai vu blanchir mes cheveux en cette horrible journée ; mais une chose me soutient autant que la gibelotte à qui j'ai fini par faire un sort : le désir de la vengeance.

Et ce désir je l'assouvirai !

O Némésis, inspire-moi !

Mme Parmentry ne sait pas du tout ce que c'est que cette personne-là ; aussi ai-je dû employer pour elle d'autres expressions, car elle ne connaît pas comme moi nos classiques.

Alors, elle s'est figuré que j'allais avoir une affaire d'honneur,, bref, me battre avec ceux qui se sont... payé ma tête, et elle s'est pendue à ma veste et à mon cou successivement, en pleurant et suppliant :

—Non, mon Hippolyte, ne te bats pas ! S'ils te tuaient, qu'est-ce que je deviendrais. moi?...

—Veuve, parbleu ! ai-je répondu avec beaucoup d'esprit.

Et, comme je ne puis supporter de voir pleurer des femmes, je l'ai rassurée. Non, je ne me battrai pas. Outre que je ne saurais comment m'y prendre, je risquerais d'attraper un mauvais coup ; et enfin il n'est pas de ma dignité de me mesurer, moi un homme respectable et respecté, avec d'insignes blancs-becs que je tiens en piètre estime et qui ne sont guère considérés par les autres locataires.

.
.

J'ai enfin vu les coupables.

Tel un juge sévère, je les ai arrêtés au moment où ils se glissaient, honteux, devant ma loge.

Un homme de ma trempe et de ma dignité sait contenir les mouvements tumultueux des passions.

Sans colère, donc je leur reprochai froidement leur infâme conduite.

M. Valois, le peintre, prit alors la parole et, d'un ton encore trop dégagé pour l'auteur d'une si énorme faute, il me répondit ce qui suit :

—Voilà, Monsieur Parmentry ; nous

sommes bien fâchés, je vous le jure, de vous avoir induit en erreur; mais ce que je vous affirme aussi, c'est que nous étions de bonne foi quand nous sommes venus vous réveiller pour vous apprendre la bonne nouvelle. D'ailleurs, je vous remettrai le journal sous les yeux... vous l'avez lu comme nous...

—Jeune homme, vous vous trompez, rétorquai-je noblement; rappelez-vous que l'émotion brouillait ma vue.

—Avouez que ce n'était pas notre faute, Monsieur Parmentry. Il fa'sait sombre, l'encre d'impression avait cloué, formant du 1 un 7. Il nous était facile de nous y tromper nous-mêmes.

Le lendemain seulement, M. Bourbon qui, vous l'é savez, n'avait pas pris part à la petite fête, lui, nous dit d'un air tout ému: "Mes amis, voilà une belle affaire! Ce pauvre M. Parmentry se réjouit à tort. C'est le numéro 3,901 et non le 3,907 qui gagne les cent mille balles."

Nous ét'ions tous très ennuyés, je vous le répète, et aucun de nous n'a eu le coeur de venir vous détromper; c'était une mission trop pénible.

Que répondre à cela?...

Je me suis contenté de les renvoyer en leur lançant quelques aménités, et en les priant de ne plus jamais m'adresser la parole ni se mêler de mes affaires.

Depuis, je ne les ai pas revus et je m'en félicite. Ils ont dû rentrer pourtant fort tard, comme de coutume; mais je tire le cordon d'une manière si désespérée à présent, que le diable lui-même pourrait monter jusqu'au sixième ou venir piller toutes les caves de la maison sans que je m'en aperçoive.

Je ne tiens même plus mon journal en règle que pour m'occuper un brin dans la journée: autrement, je ferais comme Mme

Parmentry qui passe son temps à pleurer sur la fortune qu'elle a cru posséder un jour.

J'ai revu Chamberlan et lui narrai l'aventure, quoi qu'il m'en coûtât de m'humilier devant lui. Cet homme austère et intègre s'est montré révolté de la conduite de... ceux de là-haut... ses voisins, en définitive... Oui, révolté, et cependant il m'a semblé saisir comme un sourire moqueur contenu par politesse, sans doute; mais je ne peux pas croire que mon ami s'égayât à mes dépens.

Mon aventure a, bien entendu, fait le tour de la maison. Seule, Mme des Hespérides n'en a rien su, par la raison qu'elle est absente selon son habitude.

Mme Boiscopieux m'a exprimé ses condoléances bien convenablement, en vérité. C'est une dame qui sait parler et qui sait aussi ce qu'elle doit aux gens qui veillent sur elle.

Mlle Douvrelis m'a bafouillé quelque chose à son tour, mais on devinait que l'aventure l'amusait énormément, au fond; je l'ai entendue rire quand j'ai eu tourné les talons, et j'avoue que j'en ai été mortifié.

Je sais bien que je devrais être au-dessus de ces misères-là; mais ça m'a touché justement, parce que ça venait d'une personne que je ne puis sentir.

Je racontai la chose à Mme Parmentry qui, plus indulgente, elle, me dit.

—Il faut que la jeunesse rie de peu, vois-tu, Monsieur Parmentry. A l'âge de cette petite, j'étais comme cela, et tu ne m'en as pas moins aimée pour ça, pas vrai?...

C'est égal, moi je garde mieux mon quant à moi et je ne peux souffrir qu'on me manque. Aussi, je mets dans le même sac les trois fous du cinquième et la pe-

tite lectrice du second.

M. Baluchon ne m'a rien dit du tout, lui.

Peut-être cet ours mal léché ignore-t-il mon amère déconvenue; peut-être a-t-il oublié déjà que mon numéro a, soi-disant, gagné à la loterie.

Le bonheur ou le malheur des autres importe si peu à cet égoïste!

Mlle de Brimonton a trouvé moyen de me glisser, d'un air pénétré, que la vie a de ces revers et que nous devons nous soumettre à la volonté d'en haut.

Hé! je le veux bien! Mais le moyen de ne pas enrager, quand il vous arrive de telles déceptions?

Enfin les Carraya, braves gens! et les domestiques de mes divers locataires sont tous venus me serrer la main en m'affirmant qu'ils prenaient part à mon malheur.

Tout cela est consolant peut-être, mais aussi très humiliant. J'eusse préféré ne pas recevoir d'abord les félicitations et ensuite les condoléances.

Ah! scélérats de Bourbon, Valois et Capet!... Vous me le paierez cher!

IX

Juin.

Ma vie se traîne morne et sombre, à présent. Le purgatoire est plus dur, dit-on, à ceux qui ont une minute entrevu le paradis.

Je l'ai entrevu, moi qui ai mis le pied au seuil de la richesse, et je sens plus amèrement ma demi-pauvreté.

Il m'est plus pénible, aujourd'hui, de prendre le balai et le plumeau et de garder la loge au lieu d'aller me promener, depuis que j'ai senti vingt-quatre heures

à mes lèvres le goût de la liberté, de l'indépendance!

Mme Parmentry, elle, pleure le costume de soie et la photographie... et bien d'autres choses avec!...

Nous essayons de nous consoler mutuellement, mais nous n'y parvenons guère, et maintes fois par heure ce soupir sort de nos lèvres:

—Ah! mon Hippolyte! qu'avons-nous manqué là!...

—Eudoxie! si ç'avait été vrai, nous ne serions pas ici en ce moment.

Ainsi nous retournons le fer dans nos plaies respectives! Ainsi le regret empoisonne notre existence journalière et nos moindres actes!

Y a pourtant un peu de nouveau : la dame du premier, Mme des Hespérides,— un beau nom que Mme Parmentry a toujours envié pour orner sa personne, quoique celui de Parmentry le vaille,— Mme des Hespérides donc est ici depuis peu, toujours belle, élégante surtout, et polie.

Malgré moi, je repense aux insinuations de sa voisine, Mme Boiscopieux, retour d'Aix, et je prends en pitié le genre humain dont les membres se montrent si sévères les uns envers les autres... sans compter que, cette fois, ça pourrait bien être une calomnie.

Ce matin, je revenais d'une course chez le plombier pour une gouttière en défaut, —ces diables de maisons, il faut toujours y avoir l'œil!— quand j'ai eu une sorte d'hallucination: j'ai cru voir sortir d'un même coup fermé, à l'angle de la rue de Lille et du boulevard, M. Chamberlan, M. Isolano et la riche cliente du premier.

Comme c'est impossible, puisqu'ils ne se connaissent pour ainsi dire pas, je me

m'y arrête point; mais, justement, comme je m'informais d'eux, en rentrant, Mme Parmentry me dit que le comte était venu prendre son ami et que, peu après, par extraordinaire,—on ne la voit guère hors de chez elle qu'après-midi,— Mme des Hespérides était sortie.

Je suis sûr que j'ai mal vu; il y a des ressemblances...

Les affaires de coeur de "mes ennemis" vont toujours leur train, mais la guerre est dans la maison à cause de la demoiselle Douvrelis; il y a compétition toujours entre le petit monsieur du quatrième, le M. Baluchon que je ne peux sentir, et même un peu le signor Isolano, ami de mon ami Chamberlan.

Cet ange ténébreux, je parle de Mlle Douvrelis, ne m'inspire pas plus confiance que précédemment. Une personne qui passe quotidiennement devant la loge d'un concierge tel que moi et d'une femme comme Mme Parmentry sans daigner regarder les gens,—à peine salue-t-elle d'un léger mouvement de la tête—n'est certainement pas une personne recommandable...

Elle finira, sans doute, par une aventure banale comme beaucoup d'autres, car;

1o Elle refuse M. Baluchon;

2o Elle feint de ne pas voir M. Isolano quand elle le rencontre;

3o Enfin, elle sourit à M. Bourbon et, dit-on, consent à l'épouser. Mais que deviendra ce ménage sans le sou, au bout de quelque temps?...

Je vous le demande.

Ce matin encore, je la voyais grimper, lesté, souple et bien faite dans sa petite robe bien faite aussi, jusque chez Mme Boiscopieux.

Au milieu du palier, son romancier s'était mis presque à genoux pour lui déclarer une fois de plus sa flamme.

Moi, homme respectable, qui entends qu'on respecte sa maison, j'ai envie d'aller porter plainte au propriétaire...

Mais il me répondra, comme il l'a déjà fait, que s'il proscrit les chiens et les enfants de son immeuble, il ne peut pas empêcher les gens de se marier.

Et cette péronnelle, que j'ai entendue un jour dire en riant que j'avais l'air d'un marguillier, a donc raison contre moi; car je suis obligé de subir ses airs de princesse et ses dédains.

Elle a conquis ces trois hommes, oh ! très honnêtement; mais, quand elle sent qu'on la regarde, elle sait prendre l'attitude qu'il faut; les ingénues ont de ces ruses. Sous un petit air candide on reluque très bien... sans voir, et c'est déjà une petite âme perverse sous une physiologie angélique.

Moi cette comédie ne m'amuse jamais longtemps; ça dégoûte plutôt ma noble âme; mais, quand on n'a pas grand'chose à faire en ce monde, quand on est un brin philosophe comme moi et fort intelligent, on regarde vivre les autres en fumant sa pipe... et l'on hausse les épaules.

Moi qui possède une oreille à entendre pousser une plante et marcher une fourmi, je peux me tenir au courant des faits et gestes de tous; ayant le sentiment de ma supériorité, je peux juger de tout et conseiller ceux qui sont assez sages pour me demander mon avis.

Qu'on ne me croie pas cependant calomniateur ou médisant parce que je blâme quelques-uns et n'augure pas bien de l'intimité du jeune Bourbon et de la petite Douvrelis, non, je ne suis ni méchant, ni menteur; mais je me sens encore meurtri de ma récente déception et je ne suis plus aussi indulgent qu'autrefois...

Quand je vous dis que je suis dans une veine de guigne et de malheur!

J'ai été interrompu net par un gamin qui, entrant chez moi tout effaré, m'a crié: "M'sieu le concierge, y a une bombe en bas de votre escalier. Courez-y voir!"

Pâle comme un moribond, mais en possession de tout mon sang-froid, j'ai commencé par faire sortir Mme Parmentry déjà plus morte que vive, avec Constance furieuse de se voir dérangée dans sa sieste; puis je me suis dirigé avec le voyou et M. Valois, qui rentrait par hasard, vers le corps du délit.

Cependant que ma femme, au dehors, ameutait le quartier par ses cris.

Je me suis montré d'une hardiesse qui me vaudrait le prix Montyon, certainement, si nous n'étions à une époque d'injustice et de corruption.

Un frisson d'horreur soulevait mes cheveux, mais je demeurais calme et en possession de moi-même, comme les forts.

Nous considérâmes en silence la boîte en fer qui devait réceler la mort pour moi et pour toute la maison.

J'hésitais à la prendre, quelques précautions que j'y eusse mises, car... on tient à sa peau, pas vrai?

Et comme je suis un homme croyant et craignant Dieu, je l'invoquai tout bas.

Soudain, il me sembla voir courir comme un sourire narquois sous le nez un peu longuet de mon locataire.

Cela me rendit le courage.

"Ce pourrait bien être une fumisterie!" pensai-je.

Et, bravement, quoique le coeur me battit bien fort, je me baissai et saisis dans mes mains l'horrible engin que je portai ainsi jusqu'au commissariat de police à deux pas de chez nous, au milieu des vibrantes acclamations de la foule

amassée devant notre porte.

J'avoue que mes jambes tremblaient sous moi et je m'écriais dans mon fort intérieur:

"O Eudoxie! ô Constance! ô ma chère loge! vous reverrai-je!"

Vivement, en entrant au commissariat, je déposai l'engin pour m'en éloigner précipitamment, ce que tout le monde aurait fait à ma place.

On commença par me féliciter, ce qui était bien mérité:

—Monsieur Parmentry, vous êtes un homme courageux et noble, recevez tous nos remerciements. Vous avez peut-être sauvé non seulement l'immeuble de votre patron, mais encore un morceau de la rue!

Je reçus modestement ces éloges bien dus au vrai mérite. Pendant ce temps, au laboratoire municipal, on ouvrait la boîte de fer pour n'y trouver que de vulgaires imbécilités: poudre de savon, boutons de bottines, débris plus pesante; de matière explosible, pas plus que dans mon oeil.

Maintenant que ma belle action avait eu lieu, je confesse qu'il me fut très désagréable d'avoir eu risquer mes jours pour une pareille insanité, et je rentra, la tête un peu basse, pour recevoir dans mes bras Mme Parmentry affolée et me criant.

—Hippolyte, es-tu encore en vie?

Autour de nous, l'hilarité délirante avait remplacé l'enthousiasme et j'ai eu le sentiment amer d'être parfaitement ridicule.

Mon ressentiment contre ceux de là-haut ne fait que croître et embellir.

Voilà qu'ils s'en prennent à Constance, à présent, ces misérables! — Et que leur

a fait la pauvre innocente, voyons?

Hier, n'est-elle pas rentré dans la loge après une petite promenade au dehors, le cou orné d'un ignoble collier en peau de saucisson, au lieu du poétique ruban bleu ou rose qu'elle porte habituellement?

Je le lui ai arraché avec indignation; la pauvre bête en semblait toute honteuse. Que n'a-t-elle pu nous dire le nom du malheureux? Mais ce nom, ces noms, plutôt, je les devine!

Il m'est venu à l'idée que la main qui a ainsi ridiculisé notre compagne pourrait bien être la même que celle qui a déposé, sous la porte d'entrée, un soi-disant engin destructeur!...

Ah! mais, ah! mais, ça ne durera pas longtemps ces plaisanteries-là!

L'affaire du collier a procuré à Mme Parmentry presque une attaque de nerfs; avec ces aventures successives et désagréables, si la pauvre femme ne tombe pas malade!

L'ennuyeux, c'est que "les trois", comme nous les appelons, Valois, Capet, Bourbon, contre leur habitude, ont fait un bail, ils gardent encore dix-huit mois le droit de rester dans mon immeuble; M. Legâteux ne consentira pas à leur signifier leur congé tant qu'ils n'auront pas commis des choses tout à fait graves.

Or, pour un propriétaire bien à l'abri de ces irrévérences, qu'y a-t-il de répréhensible dans les petites misères que font subir à un malheureux concierge de jeunes insensés comme ceux de là-haut?

Ah! si je connaissais chez eux le défaut de la cuirasse, c'est moi qui en profiterais pour me venger! Mais je ne puis aller me plaindre à l'École de Médecine du sieur Capet; ni à celle des Beaux-Arts où travaille le sieur Valois!

Il n'y a que contre le petit Bourbon

que je pourrais agir. Et encore, comment?

Puis-je l'empêcher d'aimer la petite Douvrelis que le ciel confonde? D'ailleurs, ils ne s'écrivent jamais et je n'ai pas même la ressource d'intercepter leur correspondance pour les faire enrager.

Tout cela forme bien du souci pour un seul homme, et il y a des moments où je trouve amère l'existence et dur mon métier de concierge!

X

Juin.

Je ne sais si j'aurai la force, le courage et le loisir de narrer les choses affreuses qui se sont passées dans mon immeuble, il y a...

Voyons, combien y a-t-il? Je n'en sais rien, tout est brouillé dans ma mémoire, du moins comme dates, car, pour le reste, vive Dieu!... c'est là, gravé derrière mon front, et le ciel fasse que j'oublie un jour ces tableaux funestes!

Depuis quelque temps, ça allait mieux chez nous.

L'accalmie se faisait autour de moi.

Constance engraissait, Eudoxie reflorissait à vue d'oeil; moi-même, je me laissais dire par les dames que jamais je n'avais été plus frais.

Je prenais en patience mes petites misères de concierge; je ne me rappelais plus guère qu'à travers un voile les ennuis qui avaient troublé ma vie depuis un an; le billet de banque faux, le demi-incendie, Constance pendue par la queue, ma fausse joie à propos de la loterie des Enfants Estropiés, et enfin la petite guerre régnant entre les représentants du sexe fort

au 192 à propos de la demoiselle Douvrelis.

C'était dans la nuit de mercredi à jeudi du 21 au 22, par conséquent.

Je jure sur la tête de Constance que tous les locataires de mon immeuble étaient chez eux; oui, même Mme des Hespérides qui se prépare à partir pour les eaux; même les trois olibrins du cinquième... et mal leur en a pris de se montrer si... sages cette nuit-là.

Mme Boiscopieux, un peu souffrante depuis une huitaine, avait désiré garder, ce soir-là, auprès d'elle, sa demoiselle de compagnie, Mlle Douvrelis; nom doux, harmonieux, que je ne prononce qu'avec une extrême répugnance...

Au troisième, M. Baluchon... Ah! pauvre M. Baluchon!... Je ne l'aimais pas, naguère; aujourd'hui, je pleure sur lui et sur son infortune, quoique... au fond, je ne lui pardonne pas aisément d'être la cause d'un tel bouleversement dans ma maison et dans ma vie... Donc, M. Anatole Baluchon reposait chez lui, enfermé à triple tour par sa femme de ménage qui le quitte; non... le quittait, pauvre âme! chaque soir à neuf heures pour le retrouver douze heures après.

Je donne tous ces détails pour la clarté de ce qui va suivre.

Au quatrième, Mlle de Brimenton devait, jusqu'à dix heures environ, faire des patiences avec les cartes, comme d'habitude.

Au cinquième, l'ami Chamberlan travaillait, selon sa coutume; son ami, le comte Isolano, lui tenait compagnie ainsi qu'il lui arrive souvent en buvant des bocks et en fumant des cigarettes.

Il est parti... Je ne saurais dire à quelle heure, car je ne m'en suis pas informé, certes; mais il affirme être parti vers onze

heures, et je me rappelle avoir tiré le cordon pour lui dont j'avais à travers mon premier sommeil, reconnu la voix et l'accent étranger:

—Cordon, s'il vous plaît!

Au-dessus, les trois larrons; comme je l'ai dit, ce mercredi ils ne s'absentèrent pas...

Je reviendrai plus tard sur leur compte.

Le ménage Caraya se couche de bonne heure, peinant dur tout le jour. On les entendait ronfler, de l'étage supérieur, et ce fut un fort témoignage en leur faveur.

Quant au menu fretin des domestiques, au sixième, ce sont tous des gens paisibles, amateurs de longues nuits et, depuis longtemps, chez eux, on ne me dérange plus de mon repos avant sept heures du matin. Leur ouvrage terminé, ils se couchent sans même bavarder entre eux.

Il a été prouvé également que, cette nuit-là, ils n'ont remué pied ni patte.

Eh bien donc, ce jeudi vers huit heures, peu après mon petit lever, me Parmentry préparait notre café au lait quotidien, et moi mon balai pour remettre l'ordre dans la maison et alentour.

Le facteur parut, me remit un paquet de lettres et de journaux après m'avoir souhaité le bonjour.

—Ça va bien, facteur?

—Pas trop chaudement encore à ce matin; et vous, Monsieur Parmentry? Et votre digne dame?

—Pas mal comme vous voyez, facteur.

—Allons, tant mieux! A la revoyance.

Je trie les lettres, le bonhomme parti, je retourne les enveloppes, examine les timbres, les adresses, les écritures, flaire le papier, lis les cartes postales; il faut bien, autant que possible, se rendre compte des choses, pas vrai?

Puis j'achève mon café et doucement, sans me presser,—à quoi bon se troubler la digestion?—je monte distribuer les lettres et journaux, non sans avoir pris connaissance aussi de "l'Echo de Paris" avant Mme Boiscopieux.

Cela me fait une économie. Tous les jours, je lis quelques feuilles publiques de cette façon.

Chamberlan, les étudiants, les Caraya et, bien entendu, les domestiques n'avaient ni correspondances, ni gazettes, ni revues, ce qui épargna mes jambes.

Je redescendais, lorsque je croisai la femme de ménage de M. Baluchon qui échangea quelques paroles avec moi.

—Eh bien! Monsieur Parmentry, découvrez-vous des locataires pour remplacer mon maître?

—Pas encore, Madame Effémer, on trouve, en général, l'appartement trop cher... Et, de fait, tenez, je m'étonne que M. Baluchon l'ait pris sans barguiner.

—Bah! il est riche! Hier encore, il a touché ses coupons. Ah! y en avait, y en avait!... Y ne se cache pas de moi, n'est-ce pas? et je lui disais: "Ah! M'sieu, qu'un seul de vos trimestres me feraît seulement une jolie année!"

—Ben oui, Madame Effémer; mais jouit-il seulement de son argent, cet homme-là?

—Dame! y voudrait bien, en tout cas, en jouir à deux.

—Oui, hein? avec la petite demoiselle du second?

—Qui n'en veut point. Ecoutez donc, une jeunesse, et une fleur, un bijou, quoi! tandis que mon maître a bien dans les cinquante passés!

—Au moins!

—Ça n'est pas pour en dire du mal, il est un peu grinchu, un peu rapiat; mais, après tout, je gagne mon pain chez lui...

Allons, bien le bonjour, M'sieu Parmentry, et bonjour à votre dame; faut que j'aille à mon ouvrage.

Je trouvai Mme Parmentry en train d'épousseter la loge et, pour la laisser finir à l'aise, j'allai fumer une petite pipe sur le trottoir d'en face, à l'ombre.

Il pouvait être dans les neuf heures quand je rentrai dans le domicile conjugal. Les étudiants étaient sortis, les cuisinières filaient au marché; Mlle de Brimenton se rendait à la messe.

Je m'apprêtais à prendre ce journal, réceptacle de mes pensers intimes, pour y coucher quelques belles idées, quand Mme Effémer parut derrière le vasistas, le chignon de travers, l'air un peu chaviré.

—M'sieu Parmentry, me dit-elle, je suis un tantinet inquiète; v'là neuf heures sonnés et mon maître, lui...

—N'a pas sonné, achevai-je en plaisantant.

Quel paresseux! Si l'on était en hiver ou s'il avait été au théâtre, passe encore, mais...

—Justement.

—Il faut frapper à sa porte.

—J'ai fait mieux: je suis entrée chez lui...

—Et vous l'avez secoué?

—Ben non; avec ce diable d'homme, on a peur d'être rabrouée.

—Alors, comment le réveillerez-vous?

—Je ne sais pas... J'ai la frousse. S'il était mort? Ça s'est vu, des "anévrissés."

Elle parle si mal, cette pauvre femme!

—Il faudrait s'en assurer! dis-je.

—Voilà bien pourquoi je viens vous chercher.

Montez avec moi, M'sieu Parmentry, je vous en prie... Pensez donc, si j'allais le trouver mort en le réveillant?...

Cette idée me fit froid dans le dos, à

moi aussi, et puis, je n'ai jamais su rien refuser aux dames.

Je montai donc au troisième, laissant avec Constance mon Eudoxie déjà toute pâle d'émotion et murmurant :

—Un mort dans la maison, y ne manquerait plus que ça!... Seigneur, mais c'est le comble alors!...

Non, ce n'est pas le comble, hélas! La pauvre amie restait encore au-dessous de l'affreuse réalité.

Ma foi! je dois avouer que, tout en présentant une catastrophe, je ne me sentais pas troublé outre mesure, M. Baluchon n'étant pas, on le sait, le plus cher de mes locataires... Mais, lorsque j'entraï dans cette chambre obscure où rien ne remuait, où l'on n'entendait pas un souffle, une angoisse m'écrasa la poitrine.

Néanmoins, comme je suis un homme et que je ne voulais pas laisser paraître de faiblesse devant Mme Effémer, je secouai cette impression et en même temps le bras du dormeur.

Malheur! ce bras était raide et froid "comme celui d'un serpent!..." dirais-je, si les serpents n'étaient pas manchots.

Je reculai. Dame! on n'est pas de bois.

Mme Effémer, elle était déjà au fond de la pièce.

—Ouvrez la fenêtre! ordonnai-je.

Elle obéit et, quand on y vit clair, je poussai un grand cri; M. Baluchon, la face violette, la bouche ouverte et la langue pendante, était bien mort, mais non d'un trépas naturel et légitime.

On l'avait étranglé: une grosse ceinture enroulée plusieurs fois autour de son cou, et le serrant affreusement, l'avait étouffé.

J'en frémis encore.

Il n'y avait pas de temps à perdre; Mme Effémer ne voulant pas rester seul,

auprès du cadavre, je l'emmenai, refermai la porte derrière nous et courus avec elle (je parle de la femme de ménage) faire ma déposition au bureau de police.

Encore une corvée qui incombe aux pauvres concierges!

Ma déclaration faite, je revins avec le commissaire et son secrétaire qui allaient constater.

Les yeux écarquillés, la face inquiète, Mme Parmentry m'attendait, ne sachant rien encore, Constance sur son épaule.

En me voyant reparaitre en telle compagnie, elle ne put se retenir de s'écrier :

—Hippolyte! tu me fais mourir. Pour l'amour de Dieu, apprend-moi ce qui est arrivé!

Que les femmes sont curieuses! Moi, je passais sans répondre; les lèvres serrées, avec la gravité que comportait la situation, quand Mme Effémer s'effondra dans les bras de mon épouse et lui jeta dans un sanglot :

—Mon pauvre maître!

—Mort? demanda Eudoxie.

—Plus que ça: étranglé, assassiné!

—Par lui-même?

Cette naïveté! Loïn de faire sourire Mme Effémer, cela, du coup, la frappa.

—Au fait, murmura-t-elle, il s'est peut-être bien donné le trépas rapport à la petite qui ne voulait pas de lui!

Ma femme pleurait d'un oeil, tandis qu'elle écarquillait l'autre; ma foi! les feuilletons du "Petit Journal" ne lui offrent pas mieux.

Bref, nous montâmes, moi fort ému, suivis par Mme Parmentry et par la femme de ménage.

Impatiente de raconter la catastrophe avant même d'avoir rien vu de ses propres yeux, Eudoxie poussait des exclamations à fendre l'âme, et déjà plusieurs person-

nes étaient au courant de l'horrible affaire, qui la colportèrent aussitôt dans les logis où elles se rendaient.

Parmi elles, Mlle Douvrelis qui descendait, portant à la main un livre qu'elle allait changer au cabinet de lecture où elle est abonnée.

Je crus bon de lui donner une petite émotion, ou, du moins, de m'assurer si elle avait assez de cœur pour en éprouver.

—Mademoiselle, lui dis-je très grave, nous venons de trouver le pauvre M. Baluchon mort en son lit; il y a apparence de suicide.

Pour le coup, elle pâlit et dut s'appuyer à la rampe de l'escalier pour ne pas tomber; le livre qu'elle tenait à la main roula sur les marches.

Je vis que le commissaire de police la considérait d'un œil surpris... et charmé en même temps, il n'y a pas à dire, car enfin elle était gentille comme tout dans sa petite robe de batiste rose pâle avec un grand col de linon écru pour tout ornement. Si je parais si bien au courant des frivolités féminines, c'est que Mme Parmentry m'en avait parlé.

La demoiselle se remit pourtant, hocha sa jolie tête et son chapeau noir à plumes, puis :

—Ah! le pauvre homme! j'en suis bien peinée... dit-elle d'une voix, ma foi! sincère. Et elle continua son chemin.

Le commissaire nous interrogea.

—Qui est cette jeune fille?

Je répondis d'un ton qui ne marquait certainement pas la sympathie :

—Mlle Douvrelis, pas une de mes locataires, simplement la lectrice de Mme Boiscopieux qui habite au deuxième.

—Et que le défunt avait demandée en mariage, se hâta d'ajouter ma femme, sans voir qu'elle amenait une confusion

au lieu d'un éclaircissement.

Le commissaire se retourna :

—Ah! le défunt avait brigué la main de cette Mme Boisbrillant?

—Boiscopieux, Monsieur le magistrat.

—Mais non, mais non, rétorquai-je ; c'est Mlle Douvrelis.

Le pauvre homme n'y comprenait rien. Nous priâmes ces dames de se taire afin de ne pas embrouiller les cartes, au moins jusqu'à ce qu'on les interrogeât.

Nous entrâmes dans le logis du mort.

Il n'avait pas bougé.

On ouvrit plus grandes les fenêtres, et il apparut si laid et grimaçant, que les hommes ne purent s'empêcher de détourner la tête; quant aux dames, elles cherchèrent instinctivement des fauteuils pour s'y évanouir.

Le commissaire, cependant, se décidait à examiner M. Baluchon.

Le malheureux, je parle de ce dernier, avait lutté; cela se voyait à ses mains jetées en avant pour repousser un agresseur, ce qui, nous explique le magistrat, enlevait toute hypothèse de suicide et prouvait le crime.

Un crime!

Mme Parmentry et la femme de ménage s'en évanouirent de plus belle.

Un médecin légiste, appelé, fit sa déclaration à son tour, écarta toute idée de mort volontaire et signa le procès-verbal dressé par le commissaire et écrit par son secrétaire, un blondin qui semblait détaché de toutes choses.

L'affaire prenait des proportions énormes, du moment qu'il y avait assassinat.

Un suicide fait quelque bruit, oui ; c'est un gros ennui dans la maison que cela agite quelques jours; mais ensuite il s'éteint, tombe de lui-même et devient bientôt de l'histoire ancienne.

Un assassinat ne s'oublie pas ainsi. D'abord, l'immeuble est déprécié, très souvent le concierge bafoué quoiqu'il n'en puisse mais, et accusé de ne pas savoir garder ses locataires. Ah! pour du tintouin, je vous assure!

Bien heureux encore quand on trouve l'assassin tout de suite.

Déjà la nouvelle, la sinistre nouvelle, s'était répandue non seulement dans l'immeuble de M. Legâteux, mais encore dans le quartier.

Il me fallut faire évacuer l'escalier envahi par les curieux; un agent de police contenait la foule dans la rue.

Ah! pour un concierge pas à la noce, j'étais un concierge pas à la noce. Moi qui aime la tranquillité, la petite vie exempte de secousses, la bonne réputation de son logis, les bons rapports avec des locataires paisibles et de compagnie agréable, j'étais en vérité bien servi!

M. Baluchon bien et dûment assassiné, on fit chercher deux religieuses pour l'ensevelir et le veiller. Il ne s'agissait plus, maintenant, que de découvrir le coupable.

C'est alors que mon rôle commençait.

Il ne fut pas gai.

Il n'est pas gai, devrais-je plutôt dire, car il n'est pas fini, tant s'en faut!

Je fus copieusement interrogé sur ce qui s'était passé dans ma maison, la veille du crime. J'eus beau fouiller ma mémoire dans tous ses coins et recoins, je n'y trouvai rien que de très normal, dans cette journée si malheureusement terminée.

Nous sommes en juin; ce n'est pas l'époque des visites,

Mme des Hespérides, si rarement à Paris, n'en reçoit pas et passe son temps dehors, sans doute à courir les magasins, car elle est toujours mise, oh! mise avec un goût!... et ce qu'il arrive ici d'em-

ployés de magasins porteurs de grands cartons et de caisses soigneusement ficelées!

Mme Boiscopieux ne reçoit personne. Elle vit exclusivement entre sa lectrante; elle vit exclusivement entre sa lectrice et sa bonne, Aveline.

M. Anatole, péchère! comme dit un de mes amis de Marseille, il menait plutôt l'existence d'un ours et ce ne sont pas ceux ni celles qui venaient le voir qui usaient beaucoup le tapis de mon escalier.

En tout cas sur mon affirmation et sur celle de Mme Effémer, le jour de sa mort, il avait comme d'habitude lu ses journaux et fumé chez lui, puis déjeuné, pris un brin de sieste, fait une promenade, ensuite un bon dîner confectionné par sa ménagère, pour fumer encore, lire et se coucher de bonne heure.

Quand Mme Effémer quitta la maison, il se disposait à se mettre au lit.

Selon le médecin légiste, le décès a dû avoir lieu un peu avant minuit et la strangulation arriver très vite. L'assassin était donc chez lui entre onze heures et demie et minuit. Or, cette soirée-là, je le répète, fut exceptionnellement calme chez nous. A partir de dix heures ou environ, que je me suis couché ainsi que Mme Parmentry, je n'ai eu à tirer que pour le comte Isolano quittant la maison à peu près vers onze heures.

Ici, le commissaire m'interrogea à propos de ce personnage que je connais peu, mais dont je puis répondre comme de moi-même.

D'ailleurs, on le fera chercher pour le questionner.

Et je répondis également de M. Chamberlan, son ami et le mien, dont je fis un portrait édifiant au magistrat.

Mlle de Brimenton, la pauvre, a paru

très impressionnée de la catastrophe; elle ne se doutait de rien, n'ayant recueilli aucun bruit. Quoi d'étonnant? Elle a l'oreille un peu dure et s'était couchée, comme d'ordinaire, sur sa partie de patientes.

Du Chamberlan j'ai parlé déjà, il n'y a que du bien à en dire.

Je me suis payé le plaisir, par exemple, de taper un peu sur les trois garnements du cinquième; Gontran, Christian et René, déjà partis, à l'heure de l'instruction, pour leurs divers occupations. Je les ai représentés comme de jeunes égoïstes ne recherchant que le plaisir et menant une vie de polichinelle.

Ma foi! j'ai peut-être été un peu dur; mais ils ne sont plus de mes protégées, certes, depuis les tours qu'ils m'ont joués.

Le commissaire en a pris bonne note.

J'ai dû affirmer pourtant que, le soir du crime, aucun d'eux n'a bougé et je n'ai eu, ce jour-là, qu'à me louer de leur conduite, par le plus grand des hasards.

J'ai dû constater également que, après de longs retards, ils ont, cette année, payé régulièrement leur loyer.

Les Caraya sont réputés pour un ménage paisible et laborieux qui se couche tôt et se lève de même. Ledit soir, ils n'ont rien changé à leurs habitudes.

Le sixième est occupé par des domestiques, toujours les mêmes; Mmes des Hespérides n'amène, dans ses courtes apparitions à Paris, qu'une femme de chambre qui dort dans un cabinet à côté d'elle. Mme Boiscopieux à sa bonne, Aveline, qui loge dans une mansarde du haut et qui est bien la fille la plus rangée que l'on puisse voir, tout comme Jeanne, la servante de Mlle de Brimenton; ces deux-là sont bonnes amies.

M. Baluchon, le pauvre, n'avait qu'une

femme de ménage, Mme Effémer, laquelle le quittait, son ouvrage terminé, pour retourner chez elle où elle a mari et enfant.

Les autres n'ont pas de serviteurs attitrés. C'est M. Chamberlan lui-même qui fricote ses nourritures quand, par hasard, sa femme de ménage lui manque, et ça ne paraît pas le gêner; d'ailleurs, le plus souvent il mange dehors.

Le trio des étudiants use trois fois par semaine seulement de la même ménagère que lui. Elle consacre si peu de temps à l'un et aux autres qu'il lui reste des loisirs pour sa propre personne, et elle fait en plus des savonnages au lavoir public pour ses clients habituels.

Tout cela paraissant intéresser le commissaire, je le lui en ai dit, en homme sérieux et intelligent qui ne néglige aucun détail.

Il a, du reste, semblé très satisfait de mes explications et je crois qu'il me tient en haute estime comme tous ceux qui me connaissent.

La maison n'a pas d'escalier de service, ce qui simplifie les choses; les fournisseurs n'ont le droit de venir au 192 que le matin, et justement ces temps-ci vu la saison, comme je l'ai dit, il n'en vient pas lourd.

Le commissaire m'a remercié de mes explications claires et nettes, et m'a congédié en me disant qu'il aura sans doute encore besoin de mes lumières pour la suite de cette affaire.

N'empêche que me voilà tout malade d'émotion, malgré le masque de sang-froid que j'imprime à mon visage.

Ah! j'oubliais encore de signaler un fait surprenant: le vol n'a pas été le mobile du crime, car rien n'était dérangé chez la malheureuse victime; le secrétaire

n'était pas ouvert et on y a retrouvé, dans le double fond d'un tiroir malaisé à découvrir; l'argent des coupons touchés le jour même et qu'avait vus Mme Effémer.

Tout cela ne jette pas de clarté sur l'affaire, car alors quelque chose de mystérieux s'y mêle.

Quoi?...

On se le demande à voix basse, l'un à l'autre, apeuré, tremblant.

Eudoxie, elle, y verrait presque du maléfice. La pauvre femme, qui n'a ni mon intelligence ni mes lumières, ajoute aisément foi au surnaturel.

Or, quand un individu vient en assassiner un autre et ne fait pas main basse sur son argent, c'est qu'il en a gros, on se figure avoir gros à lui reprocher.

Je frissonne quand je pense que, si j'avais un ennemi, il pourrait m'arriver la même aventure!

Ah! dame! Dans ce temps d'irrégion et d'égoïsme, on ne regarde plus guère, pour un oui ou pour un non, à donner un mauvais coup à son prochain. Et les tribunaux vous acquittent si facilement!

J'en causais tout à l'heure avec mon ami, M. Chamberlan. Ce digne homme paraît affecté de la mort de son voisin et ne peut comprendre comment elle a pu survenir.

Il suppose que, dans la journée, sans que je l'ai vu—on ne peut pas toujours avoir l'oeil sur la porte d'entrée, pas vrai?—un individu, le malfaiteur, se sera glissé chez le pauvre M. Baluchon, caché dans un cabinet noir où personne ne fouillait jamais, et aurait fait le coup après le départ de Mme Effémer.

—Mais pour s'en aller, ensuite, Monsieur Chamberlan? lui demandai-je.

Il se gratta l'oreille.

—Ah! oui, pour s'en aller? Eh bien! il aura agi de même, seulement en sens inverse, et se sera éclipsé pendant que vous aviez le dos tourné dans votre loge et que la porte d'entrée était déjà ouverte.

Après tout, c'est possible. Après tout, aussi, nul n'était dans la confidence des secrets de M. Baluchon; il pouvait avoir des ennemis que nous ne lui connaissions pas.

La morale de tout ceci est qu'il vaut mieux se montrer expansif avec son concierge, quand ce concierge est un homme de ma valeur.

M. Chamberlan demeure tout à fait de mon avis.

Mais que toute cette affaire, encore une fois, me cause de souci!...

J'ava's déjà les cheveux gris; je les sens qui blanchissent complètement sous ma calotte.

Je n'ai plus la tête à rien d'autre qu'à cette chose affreuse: le crime.

Ainsi, tenez, c'était hier l'anniversaire de ma naissance: cinquante-cinq ans accomplis à trois heures du matin. Nous avions coutume, Eudoxie et moi, de fêter ce retour d'une façon particulière; de plus, elle m'offrait, chaque année, à cette occasion, un petit présent. Eh bien! hier, rien, rien! Nous ne songions pas à la fête, je vous assure, et cela, pour la première fois depuis trente-trois ans que nous sommes unis.

Les catastrophes produisent de ces effets-là.

Pourvu que le nôtre n'en produise pas de plus désastreux! Car je ressens par instants une extrême fatigue cérébrale, étant obligé de penser au moins dix fois plus que le juge qui instruit l'affaire. Lui, une fois hors de son cabinet, peut pen-

rappeler, car elle n'a pas d'autre idée en tête; et puis, je prends l'événement plus à coeur encore que tout le monde.

XI

Juin-juillet.

En voilà bien d'une autre!

Il paraît que l'assassin est un... ou plusieurs à autre chose. Moi, c'est impossible; d'abord, Eudoxie serait là pour me la sieurs de mes locataires.

Pour le coup, c'est affreux!

J'en maigris, Mme Parmentry en jaunît et Constance en dépérit.

On peut trouver que je rebâche, mais je ne puis m'empêcher de m'exclamer vingt fois par jour:

"Une maison si parfaite, dont le ciel n'était jamais troublé par aucun nuage! Un immeuble partout cité comme un modèle, où—mis à part les olibrius du cinquième—tout le monde paie son terme si régulièrement; où toutes les conduites sont à jour!..."

Si, c'est possible que de tels malheurs arrivent!...

Et pourtant, c'est bien ainsi, paraît-il.

Puisqu'il a été prouvé qu'aucun être étranger à la maison n'y est entré dans cette soirée du 21 au 22; puisqu'on n'a pas trouvé dévalisé l'appartement de la victime, il faut que M. Baluchon ait suscité dans sa vie une vengeance ou une jalousie

Enfin, qui vivra verra, puisque l'affaire se poursuit; mais moi, je ne puis croire encore à ce qu'on dit.

Ah! oui, elle se poursuit, et même d'une façon bien inattendue.

Tous ceux de la maison, depuis le pre-

mier, moi, jusqu'aux derniers, les domestiques, sont appelés tour à tour dans le cabinet du juge d'instruction. De plus, mon immeuble est surveillé; des agents, des policiers déguisés mais que mon flair intelligent reconnaît bien, rôdent dans nos alentours.

Nous sommes devenus la proie d'un magistrat qui veut absolument découvrir me éminemment clairvoyant que je suis, le coupable et qui, ayant compris l'homme a constamment besoin de mon aide.

Il m'arrive plusieurs fois par jour d'être appelé chez lui. Aussi croirait-on que certains de mes locataires ou quelques amis de ceux-ci sont allés se plaindre à M. Legâteux de l'inexactitude que j'apportais dans mon service! M. Legâteux m'a répété leurs paroles. Je les ai reçus avec le plus virulent mépris.

—Croyez-vous, Monsieur Legâteux, ai-je noblement répliqué au patron, croyez-vous que si je me dérange aussi souvent, c'est dans le simple et enfantin but de m'amuser à casser des noisettes?

Qui donc, selon moi, éclairera la justice sur ce qui s'est passé dans votre immeuble, en la mémorable nuit du 21 au 22 juin?

Ces mots l'ont ramené à des sentiments plus équitables à mon égard et il fermera désormais les yeux sur mes absences et la bouche à ses locataires plaignants, en leur faisant constater la force des choses.

D'ailleurs, je suis représenté à ma loge par Mme Parmentry. Mais son rôle se borne, à la chère femme, à écouter les doléances ou petits potins de chacun et à répondre aux visiteurs que M. un tel ou Mme une telle demeure à tel ou tel étage.

Quant à monter, en juin surtout, les différents courriers du jour aux locataires, elle ne s'en sent... (oh! quelle ex-

pression peu harmonieuse pour la plume d'un poète!...) Mais le temps me manque pour ciseler mieux mes phrases. Donc, elle ne s'en sent pas le courage, vu son poids raisonnable.

Le teint de cette chère Eudoxie a jauni, il est vrai, mais elle n'en continue pas moins à engraisser, sans doute parce que prêter l'oreille aux propos d'autrui et faire marcher sa propre langue ne constituent pas un exercice suffisant pour conserver la sveltesse du corps. Jè me figure qu'au fond elle jubile de ce qui est arrivé à notre immeuble.

Ah! plus n'est besoin du feuilleton quotidien pour alimenter son imagination, à la pauvre chère femme! Elle en possède un de feuilleton, tout vivant, qui se déroule journellement sous ses yeux avec tous les commentaires, toutes les suppositions, que la chose comporte.

Jusqu'à présent, elle n'a trouvé pas plus que moi quel pouvait être l'assassin de M. Baluchon. Je penche toujours pour l'hypothèse de mon estimable ami Chamberland: le cambrioleur ou plutôt le "vengeur" qui se serait introuvé de jour et à notre barbe chez la victime pour s'évaporer de même au matin, une fois le crime accompli.

J'en ai causé au juge qui instruit l'affaire avec un certain acharnement; il n'est pas de mon avis, ou plutôt il feint de ne pas l'être.

Entre nous, il doit se sentir humilié de voir que je comprends les choses plus intelligemment que lui, moi qui ne suis pas du métier. Un peu plus tard, il y viendra certainement, mais en se gardant bien de dire d'où lui tombe l'inspiration.

Eh! mon Dieu! je connais l'humanité. qui donc n'a ses faiblesses?

Comme il n'y a pas de confrontation possible entre l'assassin et la victime, puisque le premier n'est pas pincé, il a bien fallu enterrer la seconde.

Comme, aussi, ce pauvre M. Baluchon ne possédait ni parents ni amis, j'ai conduit le deuil, et personne n'eût pu le faire mieux que moi, vu la décence et la dignité de ma tenue.

Presque toute la maisonnée venait ensuite avec quelques personnes du quartier qui, par pitié ou par devoir, ont voulu rendre ce dernier hommage à l'assassiné.

On sait que, de mon vivant... non, je me trompe, de son vivant, je n'éprouvais pas une sympathie folle pour M. Baluchon; mais, devant le trépas, toutes les animosités s'effacent, et j'ai prié du fond de l'âme pour lui, comme je l'aurais fait pour un ami.

Bien plus, Mme Parmentry, qui n'est pas aisément dépensière, s'est jointe à ceux des locataires qui se sont cotisés pour acheter une couronne à ce malheureux; nous sommes dans la saison des fleurs.

Ceux qui se réunirent pour cette suprême offrande sont: Mme des Hespérides, toujours ici et déplorant amèrement ce qui se passe autour d'elle; Mme Boiscopieux et même sa lectrice, la jolie Mlle Douvrelis, et cette action honore cette péronnelle; en définitive, elle a plutôt été flatté de ce que le mort ait recherché sa main; enfin les trois fous de là-haut ont retourné leurs poches pour y découvrir quelques piécettes blanches; Mlle de Brimenton et l'ami Chamberlan ont donné dix francs chacun. Il y a que les Carraya que leur situation de fortune oblige à l'économie.

Tout de même, ce que c'est que de nous!... Voilà un gaillard, M. Baluchon, qui se portait comme vous et moi il y a

trois jours, et que ce soir gît sous la terre froide, tout simplement parce qu'il a plu à un bonhomme de lui serrer le cou un peu trop fort.

Et ce bonhomme est introuvable. Si encore, il avait serré avec ses doigts, on aurait pu, au moyen des empreintes, tenir un indice; mais non, la ceinture de laine seule a agi... sous sa direction. Et dire qu'on accuse quelqu'un de la maison, cela simplement parce que, ce jour-là justement, de toute la soirée, personne d'étranger n'y est entré!

Je ne voudrais pas être à la place du juge qui instruit cette affaire, vu qu'elle paraît fameusement incommode à débrouiller...

XII

Juillet.

Voyez ce que c'est que les gens intelligents ou peu consciencieux! Voilà Jeanne, la petite bonné de Mlle de Brimenton qui a quelque chose à déposer sur la fameuse nuit du crime. Elle n'osait pas le raconter, la pauvre! Timidité, fausse honte, crainte de faire "attraper" quelqu'un, (c'est son mot,) que sais-je?

Je lui ai dit, quand elle m'eut confié ses perplexités, qu'elle devait tout révéler au juge, et elle y a consenti, à condition que je l'accompagnerais.

J'y ai adhéré avec d'autant plus d'empressement que ça me fait jouer un petit rôle, et je ne crains pas ça, là!

—Eh bien! mon enfant, allez-y de l'avant, lui dis-je quand je la vis toute tremblante dans le cabinet du juge d'instruction.

Celui-ci, pas très poli, me fit entendre

qu'il avait seul le droit d'interroger et d'encourager le témoin.

La petite a repris quelque aplomb pour faire le récit suivant, que je reproduis textuellement:

—Voilà, M'sieu le juge; c'était dans la nuit donc du 21 au 22 juin où qu'on a assassiné le pauvre m'sieu Baluchon. Y pouvait être entre dix heures trois quarts et onze heures.

—Votre travail vous oblige donc à vous coucher si tard? interrompit le juge.

—D'ordinaire non, parce que je ne sers qu'une demoiselle célibataire qui vit isolée et toute seule, répondit Jeanne; mais faut vous dire, M'sieu le juge, que le mercredi, chez nous, est le jour des cuivres.

—Des cuivres?

Il ne comprenait pas, ce pauvre homme, tandis que moi, j'avais déjà saisi.

—Oui, m'sieu le juge, des casseroles, quoi! et du chaudron et des bouillottes. Astiquer, ça me prend plus de temps que de laver ma cuisine.

—Bien, au fait, au fait! grogna le magistrat, bourru.

—Or donc, j'avais juste fini ma vaisselle et j'aurais ma porte pour monter dans ma chambre au sixième, sans lumière.

—Pourquoi ça?

—Je n'avais plus d'essence pour ma lampe pigeon et je ne voulais pas réveiller ma maîtresse en allant prendre de la bougie dans la pièce à côté d'elle. Je pensais gagner ma chambre et me déshabiller avec la lune.

—Avec la lune? Oh! c'est juste; elle éclairait, cette nuit-là. Ensuite?

—J'allais donc remonter en haut, quand j'entendis du bruit au-dessous.

—Au-dessous?

—Oui, M'sieu. Je me penchai pour voir, puisque la lune éclairait suffisamment à travers les vitres dépolies des fenêtres, à chaque étage, et je vis la forme d'une femme.

—Oh! fit le juge très intéressé. Et ensuite?

Moi, homme de lettres, j'aurais dit "la silhouette", mais Jeanne est si ignorante!!

—Justement, au troisième étage, devant la porte de M. Baluchon.

—Et vous ne reconnûtes pas la personne?

—Si, M'sieu. Je "reconnûte" Mlle Douvrelis, la lectrice à Mme Boiscopieux, une bien gentille demoiselle, au dire d'Aveline mon amie, qui la sert en même temps que sa maîtresse.

—Êtes-vous bien certaine de ce que vous avancez là, ma fille? Mais je croyais que Mlle Douvrelis ne couchait pas chez Mme Boiscopieux?

—Depuis deux ou trois semaines, elle le fait, rapport à ce que cette demoiselle prenait pension dans un couvent de la rue de Sévres,, et comme il n'y a plus de couvent... C'est comme ça qu'Aveline couche, comme moi, au sixième et non plus à côté de sa maîtresse qui, maintenant, n'est plus seule.

—Et que faisait Mlle Douvrelis, à ces heures-ci, dans l'escalier? Elle ne rentrait ni ne sortait, était nu-tête.

—C'est bien ce que je me suis demandé, M'sieu le juge. Mais ça m'était bien égal, je vous assure; j'étais lasse, je n'avais qu'une envie: aller me coucher.

—Que fit-elle, en réalité?

—Eh bien! comme, si doucement que je marche, j'ai fait du bruit dans l'escalier... On n'a pas de souliers fins comme elle, pas vrai?...

—Allez toujours, pas de réflexions oi-

seuses, je vous prie.

Jeanne ouvrit de grands yeux au mot "oiseuses" qu'elle ne comprenait pas, et continua:

—Elle ne fit rien du tout, la demoiselle, que, du palier du troisième, redescendre au second et se renfermer chez Mme Boiscopieux.

—Alors, quel était son but?

—Voilà ce que je me demandais. Si je l'avais vue en costume de nuit, je l'aurais crue somnambule. Savez-vous ce que c'est qu'une somnambule, M'sieu le juge?

—Un peu, mon enfant.

—Mais ce n'était pas ça.

—L'idée ne vous est pas venue d'attendre en vous cachant, pour savoir si elle allait recommencer?

—Pour ça non; j'avais trop envie de dormir.

—C'est tout ce que vous avez à déposer?

—Oui, M'sieu, j'ai rien aperçu d'autre.

—C'est bien. Allez et tenez-vous à la disposition de la justice, s'il devient nécessaire que vous témoigniez encore.

—Oui, M'sieu.

Elle signa le procès-verbal et s'éloigna. Moi, je restai. Le juge d'instruction avait à m'interroger sur Mlle Douvrelis.

Je dis ce que je savais sur elle, c'est-à-dire pas lourd: Que, orpheline, elle était instruite et jolie et servait de lectrice et de dame de compagnie à Mme Boiscopieux, qui l'aimait comme sa fille. Je dis que le petit jeune homme de là-haut, et le comte Isolano couraient après elle, mais que le premier seul tenait la corde.

Je répétais, ce que j'avais déjà appris au commissaire de police, qu'elle avait aussi été demandée par le défunt M. Baluchon, mais qu'elle l'avait refusé net.

Le magistrat écoutait tout ça avec grand

intérêt et prenait des notes. Je ne lui cachai pas, non plus, que je ne portais pas ladite demoiselle dans mon cœur.

Elle a été appelée à son tour, la petite Douvrelis, et le même jour. Comme on m'a mis au courant de l'interrogatoire, je peux en parler en connaissance de cause.

Il lui fut demandé ce qu'elle avait fait dans la nuit du 21 au 22 juin. Sans se troubler le moins du monde, paraît-il, elle répondit :

—Je couchais, comme je le fais depuis quinze jours, chez Mme Boiscopieux, ce qui permet à la bonne, Aveline, de dormir au sixième dans sa chambrette personnelle.

Ce soir-là, donc, je souffrais d'une violente névralgie et je visitai la petite pharmacie de Mme Boiscopieux, espérant y trouver de l'antipyrine. Mais mon attente fut déçue.

Je ne voulais ni aller moi-même en chercher au dehors,—les magasins sont tous fermés à ce moment, nous approchions de onze heures,—ni réveiller la pauvre Aveline. Je savais que Mlle de Brimenton a toujours une provision de quinine et d'antipyrine, et je montai chez elle...

—Non; jusqu'au troisième seulement.

—En effet.

—Pourquoi cela?

—Hé! Monsieur, vous allez le comprendre: sur le point de gravir la troisième rampée, j'entendis du bruit. Quelqu'un marchait au-dessus. Je ne voulus pas que l'on me rencontrât dans l'escalier à des heures indues, je renonçai à l'antipyrine et supportai bravement mon mal.

—Mais ce bruit que vous avez entendu, vous n'en avez pas fait un rapprochement, plus tard, avec ce qui est arrivé à votre malheureux voisin?

—Pas le moins du monde. Rien ne bougeait chez lui: on ne pouvait réellement pas prévoir ce qui survint peu après.

L'interrogatoire s'en tint là pour le moment.

J'ai revu le juge d'instruction, il m'a demandé si je ne trouvais pas bizarre la promenade nocturne de cette demoiselle, qui n'a rien nié, bien au contraire, et a raconté tranquillement tout ce qu'elle avait fait alors.

Ma foi! oui! que je la trouve drôle, et je n'ai pas caché mon impression à ce sujet. Après tout, Mlle Douvrelis n'est pas de mes protégés; je n'ai pas à la ménager; ne fait-elle point chorus avec la bande, ou tout au moins avec un de ceux de la bande qui s'est tant fichu de moi?...

En voilà bien d'autres!...

A mesure que le temps s'écoule, on fait des découvertes épatantes, et, comme par enchantement, les mémoires se rouvrent et les dépositions pleuvent.

"Pleuvent" est un peu exagéré, mais on va voir.

Le comte Isolano, appelé lui aussi à l'interrogatoire, a donné le détail de sa nuit du mercredi au jeudi.

Il dit avoir quitté son ami Chamberlan avant onze heures, avoir pris au café une glace et être rentré chez lui avant minuit.

Interrogé aussi, son concierge, mon collègue, un homme dans mon genre, donc très comme il faut, affirme qu'il a, en effet, tiré le cordon à quelqu'un, mais il ne peut dire au juste à quelle heure, attendu qu'il se trouvait dans son premier sommeil.

Ça n'a pas éclairé beaucoup le magistrat, mais il s'est rendu à ma propre déclaration; puisque j'ai moi-même tiré le

cordons à M. Isolano, ma déposition concorde bien avec la sienne.

D'ailleurs, que pourrait-on dire d'un gentleman si bien élevé, si distingué, si ami de Chamberlan aussi?

Ah! mais je n'entends pas qu'on touche à mes protégés, moi!

Et voilà que, sans avoir l'air d'y toucher et simplement parce qu'il a été appelé à témoigner ou à répondre, ce diable d'homme, le comte, nous assure qu'en descendant lui-même "mon" escalier, il a rencontré des ombres presque devant la porte de M. Baluchon.

Pauvre M. Baluchon! Décidément, tout le monde visitait son palier et personne, cependant, n'a vu l'assassin.

Dans ces ombres, il aurait cru reconnaître, avec un peu moins de lune que n'en avait Mlle Douvrelis, les trois étudiants du cinquième... Il n'en est pas très sûr, pourtant.

Sa déposition signée et enregistrée, on a fait venir mes trois larrons, non, toutefois, sans m'avoir auparavant demandé mon avis sur leur compte.

Ah! ma foi! Je n'ai pas déguisé ma pensée, je l'ai donné cet avis, et sans indulgence. Ah! mais non!

Ces jeunes scélérats m'en ont assez fait pour que je ne saisisse pas une si belle occasion de "représailler" contre eux.

Je ne sais pas si ce verbe existe; sinon, je le crée.

Appelés à leur tour dans le cabinet du juge d'instruction, ces messieurs ont fait, paraît-il, des aveux complets.

Oh! qu'on ne les eroie pas criminels pour cela!

Ils avaient mijoté, les garnements, de faire encore une farce à ce pauvre M. Baluchon qu'ils ne savaient pas si près de sa mort, et ils avaient glissé sous sa porte

un poulet quelconque, très amusant selon eux et qui, bien qu'on ne fût pas au premier avril, devait envoyer le bonhomme à travers Paris pour toute la journée du lendemain.

J'ometts volontairement les détails de cette fumisterie, parce que je les trouve sans intérêt.

Le juge a cru d'autant mieux à cette histoire, que je lui avais déjà narré l'aventure de Constance pendue à la sonnette du même locataire.

Seulement, il s'est étonné de ce que ce fameux poulet n'ait pas été retrouvé sous la porte, ou au moins sur le parquet du vestibule de M. Baluchon.

Il faut croire que l'assassin l'aura ramassé et empoché, mais nous ne voyons pas à quoi ça lui aura servi... peut-être bien à allumer une lampe; alors on aurait retrouvé des vestiges de papier brûlé...

Bref, nos jeunes gens n'ont pas beaucoup ajouté aux perplexités d'un magistrat qui voit plutôt les choses et les gens sous leur bon côté.

Autre affaire.

Mme Effémér nous raconte une drôle d'histoire, un peu trop tard, il est vrai, ce qui fait que le juge d'instruction n'y ajoute pas trop foi.

Il paraîtrait que le jour même de sa mort, M. Baluchon aurait trouvé, dans la maison, il n'a pas dit où, mais il soupçonnait de qui cela venait, un billet de banque faux, une ébauche, un simple pastiche; et il l'aurait mis de côté sur son bureau, avec son pot à tabac par-dessus pour l'empêcher de s'envoler au moindre souffle, en disant à sa femme de ménage:

—Voilà une petite machine à laquelle il ne faut pas toucher, Mme Effémér, et qui fera demain pincer quelqu'un de ma connaissance.

La bonne dame l'affirme avec force ; mais le juge finit par croire qu'elle a rêvé, car on a eu beau tourner et retourner l'appartement du défunt, on n'a rien découvert.

Nous voici donc, où je me trompe fort, en plein imbroglio, comme on dit dans les romans. Mme Parmentry jubile plus que jamais et se livre à mille commentaires avec les gens de la maison, les bavards, du moins !

Il est de fait que la chose se corse et devient intéressante ; il n'y a que ceux de la police qui ne sont pas contents.

XIII

Juillet..

Mme Parmentry est malade.

Moi, je n'en vau guère mieux.

Constance ne semble pas bien.

Mme Boiscopieux est malade.

Sa petite servante aussi

M. Chamberlan n'est pas bien.

Le comte Isolano se fait rare.

Mlle Douvrelis est coffrée.

Ses trois amis également.

J'en suis renversé, mais après tout!...

La maison est sens dessus dessous ; tout le quartier en émoi.

Et dire que je ne "les" avais pas soupçonnés du crime ! Mais les hommes supérieurs eux-mêmes manquent parfois de perspicacité. J'aurais pourtant dû deviner ce qu'est cette fille, à l'expression hardie de ses yeux, à son dédain pour moi, ou, pour être plus juste à son indifférence.

Quant aux "trois" j'aurais dû aussi comprendre qu'ils ne se bornaient pas à commettre de simples gamineries à mon égard ; ceci était un trompe-l'oeil, pour

couvrir d'autres fautes plus graves. Et dans mon âme trop noble, trop inaccessible au mal, l'idée même du forfait ne pouvait entrer.

Ce qui les a fait découvrir ? Tout simplement une enveloppe cachetée tombée d'un dictionnaire, et qui avait échappé aux recherches de la police d'autant plus aisément qu'on ignorait son existence.

Et voici que le juge de paix, venu avec son secrétaire pour la levée des scellés et la mise en ordre des affaires du défunt dont l'Etat seul héritait, a trouvé cette enveloppe et l'a fait parvenir au Parquet, croyant bonnement avoir mis la main sur le billet des trois fumistes du cinquième.

Ah ! bien oui ! l'enveloppe blanche, sur laquelle le pauvre homme se réservait sans doute d'écrire un jour ou l'autre une indication plus précise, renfermait, paraît-il, une feuille de papier timbré de soixante centimes, sur laquelle on put lire les mots suivants :

"Je lègue toute ma fortune, qui s'élève à environ deux cent cinquante mille francs, en valeurs, qu'on trouvera dans le coffre no 50 au Crédit Lyonnais, agence 21, 66, rue de Rennes... à Mlle Douvrelis, lectrice chez Mme Boiscopieux.

"Cette jeune personne m'a, il est vrai, refusé sa main ; mais, après en avoir éprouvé de la colère et du dépit, j'ai compris ses raisons. Je veux, lorsque je mourrai, qu'elle garde de moi un souriant souvenir.

"Je sais qu'elle me préfère un tout jeune homme qui habite la même maison que moi.

"Ils seraient pauvres ; elle aura donc ainsi une dot qui les aidera à entrer en ménage, et cette bonne action me sera peut-être comptée là-haut."

Le tout dûment signé et daté. Bref, un

testament auquel le notaire le plus difficile ne trouve rien à redire.

L'affaire a fait du bruit, on le conçoit, et pas à l'avantage de la légataire.

Appelée de nouveau chez le juge d'instruction, Mlle Douvrelis, dont le calme est stupéfiant, a juré qu'elle ignorait ce don généreux du testateur.

Son fiancé a juré comme elle; MM. Capet et Valois ont fait de même.

La malchance a voulu que la nuit du 21 au 22 on les ait surpris tous quatre, la demoiselle et ses complices, en deux fois et séparément, sur le palier de l'assassiné.

Tout était contre eux, quoi!

Cette histoire prétendue de migraine et d'antipyrine; cette gaminerie d'écoliers que les étudiants ont inventée, à la suite de laquelle, cependant, on n'a pas retrouvé le poulet destiné à M. Baluchon; enfin, cette fortune léguée à Mlle Douvrelis, si peu de temps avant la nuit du crime... J'ai omis de dire que l'acte a été fait le 20 juin de cette année...

Et voici les inductions et déductions qu'on a tirées de ces circonstances:

1o Les fiancés, et peut-être leurs amis avec eux, avaient connaissance de ce testament; possible même qu'ils aient endoctriné le vieux monsieur pour qu'il le fasse en leur faveur;

2o Afin d'en profiter plus vite, ils ont assassiné leur bienfaiteur le jour même où ils ont appris ses intentions à leur égard;

3o Personne au monde ne s'en serait douté si, par la plus grande des chances, les jeunes gens n'avaient été vus, entre onze heures et minuit, tripotant la porte de la victime, et si la jeune fille n'avait été aperçue également dans l'escalier, à une heure, où elle n'a pas coutume d'y être;

4o J'affirme n'avoir, ce soir-là, tiré le cordon à personne, car je ne compte pas M. Isolano, qui est comme de la maison;

5o Il faut donc abandonner l'hypothèse d'un cambrioleur caché dans l'appartement du défunt.

Le juge est bien content d'avoir enfin mis la main sur les coupables, et moi bien démoralisé à l'idée que mon propre immeuble recelait une bande de malfaiteurs et que je ne m'en doutais pas.

Quant à donner en ce moment, comme j'en ai parfois l'envie, ma démission de concierge, il n'y faut pas songer; j'aurais l'air d'un soldat désertant à l'heure du combat.

Seulement, l'"Affaire" me prend beaucoup de temps; il me faut à chaque instant me rendre au Palais, où mes témoignages sont utiles.

Tout de même, à quoi serait-on arrivé sans moi?

Qu'aurait-on fait, si je ne "les" avait dirigés dans le labyrinthe où ils se perdaient?

Et puis, si la tenue de ma maison est négligée, il ne me déplaît pas, en dépit de la chaleur qui sévit actuellement, de suivre par moi-même cet intéressant procès.

"Les trois" ont été confrontés avec la donzelle; ils s'entendent à merveille. Faut voir comment elle sait répondre, son regard appuyé sur M. Bourbon avec amour et confiance!

Chacun des locataires a été appelé aussi à témoigner.

La toute gracieuse Mme des Hespérides en a été fort troublée. En portant un facon de sels à ses toutes gracienses narines, elle a répondu simplement que, n'étant presque jamais rue de Rennes, elle ignorait absolument tout ce qui s'y passait. Bref, elle n'a servi à rien du tout;

on l'a vite remerciée et congédiée.

M. Chamberlan, très pâle et faible,—il sort d'une crise bilieuse—est cependant venu témoigner à son tour.

En le voyant si peu vaillant, on a eu pitié de lui et on l'a invité à s'asseoir.

Mais Chamberlan a protesté; il n'était pas fatigué, seulement il ne pouvait rien dire, lui non plus. Il restait tout occupé de son travail et de lecture laborieuses et ne frayait avec aucun locataire de la maison.

A part ça, il était en bons rapports avec tout le monde et ne se serait jamais douté, oh! non, que pareille chose pût arriver si près de lui.

Mlle de Brimenton vint, modeste et timide, affirmer qu'elle croyait tous ses colocataires aussi honnêtes qu'elle, et même elle ne pouvait se figurer encore que ces braves jeunes gens et cette charmante jeune fille aient pu tremper dans un tel crime.

Les Carraya ne firent que des dépositions sans aucune valeur; les domestiques de même, sauf Mme Effémer et la petite bonne du quatrième, comme on sait.

Mme Parmentry, toute tremblante à l'idée de parler devant un personnage tel qu'un juge d'instruction, s'était mise pour cela en frais de toilette et avait sorti une robe de laine noire, une robe de circonstance, mais qui sentait la naphthaline.

Elle répondit assez clairement aux questions qui lui furent posées, mais en me regardant tout le temps comme pour quêter mon approbation.

Elle ne chargea personne, la noble femme, disant simplement qu'elle suivait avec intérêt la marche des amours de M. Bourbon avec Mlle Douvrelis.

Même celui,—l'amour,—de M. Balu-

chon, le pauvre! dont le cœur avait pris feu comme un bidon de pétrole, ce qu'elle jugeait bien inutile.

Mais elle ne pensait pas que ça tournerait ainsi au tragique.

L'infortuné M. Baluchon avait bien peu de chance d'être mort et d'avoir abandonné la vie, qui lui était bonne.

M. de la Palisse n'aurait pas mieux dit, mais c'était un homme d'esprit qui mettait les points sur les i.

Ma femme aussi. Elle passe, d'ailleurs, pour une personne de jugement; pas autant que moi, c'est sûr, mais je l'ai formée et elle y a gagné.

La chère âme! A chaque réponse, elle roulait des yeux tendres vers moi et ajoutait:

—C'est, du moins, l'avis de mon mari, Monsieur le juge; c'est un homme si intelligent!

Elle manque un peu d'aplomb, et sent le besoin de s'appuyer sur moi qui ai toujours été son guide, et il en sera ainsi jusqu'au jour où nous nous perdrons mutuellement. Ah! si je ne la connaissais pas, depuis trente-trois ans que nous vivons côte à côte sans nous quitter jamais!

Mais venons-en aux principaux acteurs de ce drame.

Valois et Capet ont tellement emberlificoté le juge en lui racontant des drôleries, que celui-ci a fini par les renvoyer libres.

Nos jeunes gens ont donc repris possession de leur minuscule logis au cinquième; ils ont l'air de s'être bien amusés de toute cette affaire, et de croire que Bourbon et Mlle Douvrelis vont être relâchés comme eux.

Ah! mais alors où donc serait la justice? Déjà, chez nous, tout le monde se

calfeutre et s'enferme bien avec raison, certes, à triple tour depuis la nuit du crime.

Quant aux prévenus, ils gardent dans leur nouvelle situation une attitude assez bizarre. "Elle" répond d'une voix lasse, indifférente, comme si elle était à cent lieues de là, aux questions qui lui sont posées.

Je trouve, moi, ses yeux, que l'ont dit si beaux, singulièrement impertinents.

Oh! elle vous a un aplomb! Quand on pense que, ces jours-ci, le sourire aux lèvres, Mademoiselle combinait un crime avec son futur!

C'est répugnant!

Quant à M. Christian Bourbon, en avouant les taquineries qu'il a fait subir à Constance avec ses camarades, il avait l'air d'un chien qu'on fouette; mais, en abordant la question assassinat, le voilà qui se redresse, devient un tout autre homme et se plaint de ce qu'on ose le soupçonner d'avoir trempé dans un pareil forfait. Un peu plus, c'était lui qui attrapait le juge d'instruction.

J'obtiens ces détails du greffier dont je me suis fait l'ami et qui me raconte tout, voyant combien je me passionne pour cette affaire qui me touche de si près.

Oh! mon Dieu! savoir comment cela va tourner, ce qui va en sortir, et si la réputation de mon immeuble n'est pas à jamais perdue!...

XIV

Août.

Chaleur épouvantable. C'est, sans doute ce qui a tapé sur le cerveau du magistrat, car... oui, j'ose à peine l'écrire... il a rendu une ordonnance de non-lieu en faveur

des deux prévenus: M. Christian Bourbon et Mlle Douvrelis.

Je ne puis pas y croire encore!

Et, pourtant, il a bien fallu me rendre à l'évidence, puisqu'ils ont tous les deux réintégré leur domicile.

Ah! ça été un rude moment pour moi.

On sait que ne les aimant pas, je n'ai pas fait de compliments d'eux au juge. Aussi, en passant devant ma loge où je n'ai pu me renfoncer à temps, M. Christian m'a-t-il gratifié de cette épithète jetée à la face:

—Bonjour, vieux requin!

Il m'a dit: "vieux requin", à moi, un homme vénérable et remarquable, il faut le reconnaître.

Alors, sous l'effet de la honte et du courroux, mon visage se colora d'une façon si inquiétante que Mme Parmentry, effrayée, sauta sur moi pour m'entraîner jusqu'à un fauteuil. Ce que voyant, le même vilain monsieur s'écria:

—Et vous, vieille pie-borgne!

Traiter mon épouse de pie-borgne! Comme si elle n'avait pas deux yeux et magnifiques encore! Ma pauvre Eudoxie en a, depuis, les nerfs si fortement secoués que, pour la guérir, il faudrait, je crois, la coucher dans l'eau pendant huit jours et huit nuits.

Quant à Mlle Douvrelis, que Mme Boiscopieux a reprise pour lectrice avec empressement,—en voilà une imprudence!—elle a fait semblant de ne pas me voir, ce qui m'a dispensé de la saluer.

Il paraît qu'elle a refusé de jouir de la fortune dont elle hérite, jusqu'à ce que le véritable assassin soit découvert.

La fine mouche!

Il ne le sera jamais, parbleu! puisque... enfin n'insistons pas; mais, pour sûr, elle trouvera moyen de revenir sur sa déci-

sion. Qui vivra verra! C'est moi qui vous le dis. N'empêche que l'injure jetée à moi d'abord, puis à ma femme, demande réparation!

Mais comment l'obtenir?

On n'a jamais vu un concierge s'aligner sur le terrain; et puis, j'avoue que, n'ayant qu'une vie, je ne tiens pas à l'exposer.

Alors, me faudra-t-il subir, avec Eudoxie, les avanies de ces freluquets—car ils sont trois à soutenir — et les coups d'oeil méprisants de la donzelle?

Oh! ma situation est bien douloureuse. J'ai demandé à M. Legâteux s'il ne donnerait pas congé à ces fâcheux locataires. Il m'a répondu qu'il s'en garderait bien, crainte de se faire assigner en diffamation et pour payer une grosse somme d'indemnité. Or, notre trio ne lâcherait pas pied et ne résilierait pas son bail pour un empire! Et quand je pense que je l'ai sur le dos, non, sur la tête, pour dix-sept mois encore, c'est à en devenir fou!

Je comprends que ce serait s'avouer coupable, de la part de M. Bourbon, que de quitter le 192. De même que, pour moi, ce serait avouer que j'ai peur d'eux, si je me faisais remplacer à la loge jusqu'à leur départ.

De même encore, il me faut subir la présence de Mlle Douvrelis qui, elle non plus, ne quitterait pas la maison pour tout l'or du monde. Et Mme Boiscopieux la soutient tant qu'elle peut dans ce sentiment-là. Depuis le retour de "cette pauvre petite", elle la traite en fille adoptive et la comble de gâteries.

Tout ça pour me narguer, parce que j'ai cru à sa culpabilité.

Ah! me voilà avec bien du souci sur les bras! Vraiment, comme je le disais plus haut, l'année s'écoule menaçante pour

moi. Et pourvu que rien de plus mauvais ne me pende à l'oreille!

Sauf mes amis et protégés, M. Chamberlan, M. Isolano et Mme des Hespérides, tout le monde, dans la maison, me regarde de travers. Dans le quartier, les uns se fichent de moi, les autres me plaignent.

C'est embêtant, cette position-là!

Dire que j'étais si heureux, il y a quelques mois! Dire que mon immeuble était réputé comme un modèle dans tout l'arrondissement et que moi-même je l'étais comme un concierge perle!...

Octobre.

Les jours passent, mais mon chagrin et mon humiliation ne passent point.

Là-haut, on s'amuse féroceement, chez le trio; mais le mariage du petit Bourbon avec Mlle Douvrelis n'est pas encore fixé.

Qu'attendent-ils?

Sans doute que le jour se fasse sur l'affaire Baluchon, affaire qui semble classée à l'heure qu'il est.

Mlle Douvrelis, plus fraîche que jamais, a l'air de jubiler, de se "battre l'oeil" de tout ce que les malintentionnés peuvent dire d'elle, et elle continue à ne pas user de la fortune de feu Baluchon.

Pour les uns, ça s'appelle agir sous l'impulsion du remords; pour les autres, c'est faire montre d'une grande fierté.

Pour moi, c'est encore une petite comédie; je ne crois guère à son remords; quand une fille peut vivre "sous" l'appartement ou a été commis un crime dans lequel elle a dû tremper, moi je dis que c'est du cynisme, ou je ne m'y connais pas!

Aussi, foin du remords! Elle ne sait

guère ce que c'est.

Il paraît que, là-haut, la veine pousse.

Le jeune Bourbon affirme que son arrestation a été un bonheur pour lui; pendant les quelques jours qu'il a passés en prison: il a fabriqué le plan d'un grand roman, plan qu'il a rempli ensuite; et maintenant, le livre étant terminé, il l'a livré à un journal qui le paie à la ligne.

On a fêté ce succès là-haut chez les jeunes fous, et les huîtres et les truffes ont joué leur rôle dans ce dîner, avec le champagne.

Autre temps, autres moeurs! Il fut une époque aussi où Mme Parmentry aurait eu journellement un exemplaire du feuilleton.

Probablement qu'aujourd'hui on lui croit, sur la littérature, des idées et des opinions d'épicière. Bah! j'aime autant ne rien devoir à ces gens-là. Enfin! il nous faudra donc boire le calice de toutes les humiliations?...

.....
 Décembre.

Il faut croire que le Midi a, cette année, moins d'attractions que précédemment, car Mme des Hespérides l'a quitté pour se réinstaller ici.

Mme Parmentry se figure plutôt qu'elle a perdu de l'argent et qu'elle doit faire des économies.

Je ne sais pas si elle en fait, car elle sort beaucoup et dans des toilettes!... Hier encore elle est allée au théâtre; c'est moi-même qui ai bien voulu lui héler un saphin; elle y est montée et, sous sa pelisse entr'ouverte, j'ai aperçu son costume...

Matin! Si Eudoxie se permettait jamais de se décolleter si bas que ça!... Mais il

n'y a pas de danger, chère femme!

Au fait, une petite aventure à propos de Mme des Hespérides, pour prouver qu'il n'y a pas qu'à moi que ça arrive.

L'autre matin, un employé du Bon-Marché monte chez elle un carton plein de belles choses, paraît-il, se fait payer et redescend.

Un quart d'heure après, il reparait et me montre, navré, un billet de cinq cents francs.

—Il est faux, me dit-il; le caissier m'a grondé de ne l'avoir pas mieux examiné; mais, aussi, pouvais-je me douter?... Et c'est la dame de là-haut... une Mme des Hespérides, qui me l'a remis!

—Encore faut-il en être bien sûr! grondai-je étonné.

—Ah! si j'en suis sûr! Il n'y a qu'une personne dans la matinée qui m'ait aujourd'hui, changé un billet de cinq cents francs, même que j'ai eu juste de quoi lui rendre la monnaie.

—Cette dame vient de sortir, dis-je, ayant vu, en effet, ma locataire passer devant ma loge cinq minutes auparavant.

Le pauvre homme laissa tomber ses bras, découragé.

—Vrai, c'est jouer de malheur! Je suis pourtant accouru tout de suite, et par bonheur la rue de Rennes et la rue de Sèvres se touchait quasiment.

Si vous vouliez, vous, Monsieur le concierge, avertir cette dame de la chose... Je n'ai pas le temps de l'attendre.

—D'autant plus qu'elle ne rentrera peut-être pas pour déjeuner.

—Ah! que j'ai donc peu de chance! Enfin voulez-vous?

Je trouve qu'il faut s'entr'aider les uns les autres; je répondis donc affirmativement.

Quand Mme des Hespérides rentra, pas

avant cinq heures, toujours, je pris mon bonnet à la main et ma voix la plus respectueuse pour lui raconter la chose.

—C'est incroyable! s'exclama-t-elle... Faux, vous croyez?... Après tout, quoi d'impossible? Une femme se laisse souvent rouler, parce qu'elle n'a pas de méfiance. Et puis, il faut s'y connaître...

Néanmoins, je ne suis pas encore vaincue. Enfin, comme j'ai pu me tromper, ou plutôt être trompée, et je ne voudrais pas faire tort à un pauvre diable, je vais aller tout de suite au Bon-Marché.

Elle fit ainsi. Je guettai son retour, car l'aventure m'intéressait; mais, à ma question anxieuse:

—Eh bien! Madame?

Elle ne répondit que par un ton sec.

—L'affaire est arrangée, qui ne m'en a pris pas lourd.

L'affaire est arrangée, oui, mais comment? Est-ce à la gloire de la dame ou à celle de l'employé?

Mme, des Hespérides m'inspire toujours une sorte de crainte respectueuse, moi pourtant qu'on m'intimide pas facilement! Aussi je n'ai pas osé pousser plus loin mes interrogations, quelque envie que j'eusse de savoir.

Oh! c'est fini, je le crains bien; mes locataires n'ont plus en moi la même confiance qu'autrefois. Et je ne parle pas des étudiants qui me regardent de travers ou ne me regardent plus du tout... ce que j'aime encore mieux; ni de Mlle Douvrelis qui sait pertinemment que je ne l'ai pas assez ménagée devant le juge d'instruction.

Dame! Je croyais, moi!... Même je crois que je crois encore...

Ici, une petite observation littéraire, au cas où mon journal passeraît à la postérité et où mes lecteurs ne seraient pas à la

hauteur de mon style.

J'ai quelquefois l'air de faire des répétitions, en écrivant; mais, qu'on ne s'y trompe pas: ce sont des répétitions "voulues" qui ne donnent que plus de force et de beauté à ma littérature; telles:

"Même, je crois que je crois encore..." qu'elle est coupable, sinon complètement, du moins en partie.

Ceux qui aident au crime, qui le suggèrent ou le permettent, sont aussi à blâmer que ceux qui le perpètrent.

Peu de variantes dans ma vie de concierges; le musicien-carabin René Capet a acheté un piano. A présent il fait une musique effrénée presque nuit et jour au-dessus de la pauvre demoiselle de Briementon.

Vu l'arrangement des logis aux étages supérieurs, le Chamberlan en "jouit" aussi, et il s'en plaint, lui!

Un peu de musique, ça va; trop, ça ne va plus. Je me demande comment le jeune homme trouve le temps d'étudier la médecine avec ça. Et puis, ça fait pleurer lamentablement le petit chien de la bonne demoiselle, et les gens de la maison commencent à murmurer.

Dire qu'on s'entendait si bien, il y a... moins d'un an, ma foi!...

Comme il faut peu de chose pour changer en tourment la félicité et la sérénité: un homme assassiné, un piano et un petit chien que la musique énerve!

Ah! pauvre humanité que nous sommes! Il me faut user d'un tact étonnant pour maintenir tout ce monde dans les bornes de la patience.

Des pluies. J'ai cru devoir attacher à

la rampe, au bas de mon escalier, cette enseigne préventive:

“Essuyez vos pieds, s. v. p.”

Ce qui m'a coûté 1 fr. 95. Mais cette précaution d'homme ordonné et propre, qui n'aime pas à balayer trop souvent la moquette du tapis, m'a valu beaucoup d'ennuis.

Le lendemain matin, j'ai trouvé cette... prière ainsi transformée:

“N'essuyez pas vos pieds, s. v. p.”

Ce qu'on a dû rire de moi!

Je devine d'où vient l'injure.

Car je considère comme injure toute farce pouvant me ridiculiser.

J'ai remis les choses en ordre, ce qui m'a encore coûté quelques sous, et j'ai veillé toute une journée et la moitié d'une nuit pour sévir, si le coupable avait eu envie de récidiver. Enfin, pour comble de malheur, M. Legâteux est venu visiter son immeuble, dont les visites sont d'autant plus rares qu'il sait trop pouvoir se reposer sur moi, en toute confiance du soin de son bien...

N'étant pas prévenu de son... irruption, je n'avais pas enlevé l'écriteau, et le monsieur se fâcha tout rouge, criant que sa maison n'était pas une maison de prolétaires pour la déprécier en y posant des inscriptions pareilles.

Indignée à ce bruit, Constance se retira au fin fond de la loge et Mme Parmentry se boucha les oreilles.

Moi, je ne pouvais en faire autant, et pour cause, et, il m'a fallu me laisser abreuver de sottises et voir sous mes propres yeux déchirer l'inscription: “Essuyez vos pieds, s. v. p.”

Quand je vous le dis, que le malheur est sur moi!

Et, juste à ce moment, la malchance a voulu que Mlle Douvrelis passât... Elle

reçut un joli salut de M. Legâteux, et, un demi-sourire aux lèvres, elle affecta de frotter ses fines semelles d'une manière exagérée sur le paillason.

Ah! que je la déteste, celle-là! Que n'est-elle restée... Mais non, ne soyons pas haineux.

Novembre.

Je brûle de savoir pourquoi, cette année, Mme des Hespérides ne va pas dans le Midi. Il fait pourtant un temps de chien. Après l'été de la Saint-Martin, qui nous a ramenés un peu de soleil et de chaleur, sont survenues des pluies interminables accompagnées de bourrasques, et l'on affirme que la neige n'est pas loin.

Je lui ai demandé—à ladite dame— si le climat de Paris ne lui devenait pas meilleur puisqu'elle semble ne pas le redouter.

Elle m'a répondu que le Midi n'offre plus les mêmes avantages qu'autrefois, qu'il y pleut souvent et que l'hiver dernier, on y a vu de la glace autant que dans le Nord.

N'empêche que, au cas où moi, j'aurais sa fortune, je sais bien que je ne resterais pas rue de Rennes et j'irais, par exemple, au Caire, si Nice ou Cannes ne sont plus assez ensoleillés.

Mais voilà; sur quelques petites indices, je me figure que la charmante veuve est moins riche qu'autrefois.

Elle se montre aussi élégante, mais les nippes, ça ne signifie rien pour une femme, tandis qu'elle ne garde plus qu'une domestique. Aurélie, ni jeune, ni âgée, et qui a bon air, vraiment.

Je sais bien que tout ça ne me regarde pas; mais à qui donc s'intéresserait un

concierge honnête et bienveillant, sinon à ses locataires?

Et puis, cette pauvre dame me paraît si seule, si isolée dans la vie!...

Je l'ai vue se saluer, l'autre jour, avec M. Chamberlan et le comte Isolano qui rentraient.

Ils ne se connaissent pas, mais si l'on pouvait les accointer ensemble, il en sortirait peut-être un mariage.

Le comte et elle?

Eh! pourquoi n'échangerait-elle pas le beau nom des Hespérides contre celui d'Isolano, non moins beau quoique plus simple, et, de plus, agrémenté d'un titre.

Il faudra que je le souffle à l'ami Chamberlan, qui ne semble pas y penser.

Et quand j'aurai, de mes mains, perpétré cette union bien assortie, je pourrai faire un pas dans l'intimité des grands, intimité pour laquelle je suis si bien fait.

Déjà la tranquillité reflorissait un peu autour de moi. Rien d'insolite n'a troublé notre vie, à Eudoxie et à moi, depuis l'histoire du paillason et de l'affiche : "Essayez, etc."

Le calme renaît dans ma loge, et dans mon cœur aussi... Dieu!...

Je relève à peine d'une maladie de vingt-quatre heures.

Eudoxie, elle, en a pour plus longtemps à se guérir, et Constance est devenue sombre.

Voici ce qui m'est arrivé :

J'écrivis tardivement sur ma table, à côté de Mme Parmentry doucement assoupie dans son fauteuil, sa chatte dans le giron.

On sait que j'inscrivais cette phrase, menteuse au moment même où je la traçais : "Le calme renaît dans ma loge et

dans mon cœur aussi," quand je dus tirer le cordon. Il pouvait être près de minuit; je savais tout mon monde au lit, sauf les trois olibrius de là-haut partis pour une tête travestie, disaient-ils.

Ils avaient quitté la maison en "civil" et ne devaient se costumer que dehors. "Dommage! me disais-je", car j'aurais voulu les voir sous leur accoutrement, quelque inimitié que j'éprouve à leur égard dorénavant.

Donc, quand j'eus tiré le cordon vers minuit, je trempai de nouveau ma plume dans l'énierier pour inscrire encore une noble pensée avant de me livrer au sommeil et tout en prêtant l'oreille au nom qu'on allait me jeter... lorsque Mme Parmentry poussa un cri horrible, tandis que son doigt blémis désignant le vasis-tas derrière lequel s'encadrait une face hideuse.

Hideuse, oui, et même effrayante... La face macabre d'un mort, avec un teint livide, des lèvres noires, des yeux caves et sans vie, qu'une lumière falote éclairait par derrière, comme tenue par la main tremblante et décharnée d'un défunt, cependant qu'une voix caverneuse criait.

—Concierge Parmentry, ouvrez-nous ! Que nous punissions comme ils le méritent les détracteurs de femmes, les calomniateurs !

Les détracteurs, les calomniateurs, on le devine, c'était nous.

Déjà Mme Parmentry tombait à genoux devant le vasis-tas heureusement fermé, en bégayant d'un accent inintelligible :

—Grâce!... grâce! on ne le fera plus!

Moi, je cherchais en vain à prendre une attitude digne de moi... J'avoue que mes forces m'abandonnaient...

Soudain, un trait de génie! Je tournai

le bouton de mon bec, éteignis le gaz, et la loge se trouva plongée dans l'obscurité la plus complète. Cela, sans doute, dérango le revenant, car il s'enfuit et s'évanouit lui aussi dans l'ombre; la main qui tenait la lumière derrière lui laissa tomber le cierge, qui s'éteignit également.

Nous demeurâmes, Eudoxie et moi, un grand moment comme hypnotisés, pétrifiés.

Un miaulement sinistre de Constance nous tira de notre léthargie...

Avec mon courage habituel je me redressai, ouvris la porte, allai inspecter le couloir et le bas de l'escalier...

Je n'aperçus rien.

En retrouvant peu à peu mon sang-froid, je me dis que, les revenants n'existant pas, nous avions été dupes de quelques farceurs, sans doute ceux de là-haut, et j'eus l'héroïsme, oui, je l'eus, de monter à pas de loup jusqu'au cinquième et de coller mon oreille à la porte de ces messieurs.

Mais pas un bruit, pas un souffle ne dénonçait leur présence; ils n'étaient pas rentrés probablement...

Non certes, ils ne l'étaient pas puisque, le lendemain matin, vers huit heures, Capet et Bourbon reparurent, un peu blêmes, comme des gens qui se sont trop amusés, et costumés, l'un en mitron, l'autre en italien.

D'un ton sévère, je leur demandai où était leur camarade Valois.

Ils me répondirent d'un air riant que, ayant loué son travesti de mousquetaire, il avait dû le reporter chez le marchand, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer, à moins qu'il n'allât directement à l'École des Beaux-Arts.

Je dus me contenter de cette affirmation, me disant:

—Si mon bonhomme arrive de la rue, tout à l'heure, ce n'est pas lui le coupable. S'il descend de son perchoir, c'est qu'on m'aura menti et qu'il est l'auteur du méfait."

Mais cela, je ne parvins pas à le connaître: la mauvaise nuit passée, la frayeur, l'émotion, me rendirent malade ainsi que Mme Parmentry et, de toute une journée, je ne pus me rendre compte de ce que je cherchais à savoir.

Les amis sont venus nous visiter avec intérêt, mais j'ai clos le bec de ma chère moitié et me suis tu moi-même sur l'incident de la soirée précédente. A quoi bon raconter des faits qui peuvent faire rire de nous et soulever des commentaires peu en notre faveur?

On ne me fera pas croire que mon immeuble est hanté; ni que ma chère Eudoxie et moi, nous avons été la proie d'une hallucination!

Donc on s'est fiché de nous.

Je veux bien ne pas approfondir la chose, mais je me souviens.

Qu'il m'arrive encore la moitié seulement d'une aventure de ce calibre, et c'est sans rémission que je donne ma démission de concierge.

Du reste, on m'a parlé d'une place vacante, rue Cadet.

Ah! ça ne vaudra sûrement pas le 192. Ce n'est plus le même monde; ce ne sera peut-être pas un milieu digne de moi. Mais, en vérité, la chance nous a par trop abandonnés dans l'immeuble Legâteux, après que j'en ai pris tant de soin, que j'en ai si bien gardé et protégé les locataires, lesquels, pour la plupart, ne m'ont payé que par la plus noire ingratitude... sauf les étrennes, bien entendu!

Et, doucement, je me remets de cette dernière secousse, et je reprends la plu-

me, tout en gardant un oeil sur le vasis-tas...

XV

Décembre.

Ceci est pire que tout.

Oui, que tout!

Cette fois, moi seul ai été en lutte à l'infamie de nos ennemis ; mais Mme Parmentry a épousé mes haines en même temps que ma personne, et nous avons décidé de quitter cette maison le plus tôt possible.

Le plus tôt possible, non, car nous avons droit à nos étrennes du 1er janvier, et ce n'est qu'en portant à M. Legâteux les termes du 15, que je lui annoncerai ma décision.

Il en souffrira, le pauvre homme, car il ne trouvera pas sous la calotte des cieux un... gérant aussi consciencieux que moi.

Tant pis! Il n'avait qu'à prendre mieux mon parti contre les vilis suppôts de l'enfer qui habitent au cinquième.

Je ne parle pas des Carraya, pauvres diables qui ne font jamais de bruit.

C'était lundi soir.

En cette saison mon escalier s'enténèbre dès cinq heures, sinon avant, et il me faut allumer le gaz, à ce moment.

Le front couvert du voile de tristesse qui y est répandu depuis les événements que l'on sait, je montai, mon allumoir à la main, la gauche.

J'étais entre le troisième et le quatrième étage; pas un bruit dans la maison, pas un chant, pas un heurt de casseroles, pas même le son du piano de Mme des Hespérides...

Par cette lugubre soirée d'hiver, personne ne se sentait en goût de s'amuser...

Non, personne, sauf sans doute ce misérable carabin, René Capet, qui revenait de l'amphithéâtre, bien emmitoufflé dans un bon manteau.

—Pas chaud, père Parmentry, hein ? me dit-il en m'apercevant.

—Pour sûr, non, M'sieu Capet, répondis-je, ravi, au fond, que lui qui ne m'adressais plus guère la parole depuis... on sait quels événements, se reprit à me causer.

Et, brusquement, il ajouta, me tendant une main dégantée qui tacha de blanc l'obscurité :

—Allons, père Parmentry, je n'aime à me savoir fâché avec personne, ça me gêne; faisons la paix, voulez-vous?

Si je voulais!...

J'avançai ma main à mon tour et saisis celle qui venait à moi, de dessous le chaud vêtement...

Mais, aussitôt que mes doigts touchèrent les siens, je tombai à la renverse à demi-mort de frayeur, tandis que mon interlocuteur s'éloignait en riant.

La main qu'il m'avait tendue, se détachant de son bras, me restait dans les doigts, blanche et glacée à l'instar d'une main de mort.

Comme je demeurais sur le palier, en proie à une crise inquiétante, le bonhomme, anxieux, redescendit les deux marches déjà gravies et me tapota le front et les bras en me disant :

—Voyons, père Parmentry, j'ai eu tort de vous jouer ce petit tour... Voyons, relevez-vous! Ne comprenez-vous pas que j'ai voulu plaisanter: cette main vient de l'amphithéâtre où elle baignait depuis quarante-huit heures dans une solution de sublimé... Elle n'a donc rien de répugnant. Je l'emportais chez moi pour la disséquer, lorsque je vous ai rencontré...

Ma foi! la tentation était forte, l'occasion, l'herbe tendre... l'envie m'a pris de voir un peu la tête que vous feriez.

Je l'ai vue et je le regrette.

Il me releva, me frictionna, me remit d'aplomb et voulut m'emmener chez lui pour me faire boire un réconfortant.

Mais je refusai dignement et, drapé dans ma rancune, j'achevai d'allumer mon gaz, puis redescendis à la loge où, avec d'innombrables précautions afin de ne point l'exposer au même malaise que moi, je narrai mon aventure à Mme Parmentry.

La pauvre chère femme oublia sa propre émotion pour me soigner, me cajoler et me préparer une infusion de tilleul.

Quelle épouse idéale, j'ai là, malgré ses quatre-vingt-dix kilos!

Ah! qu'importent désormais l'exil et la relégation au milieu d'un peuple peu aristocratique, du moment que nous serons ensemble, toujours unis, toujours aimants, avec Constance à nos côtés! Qu'importe qu'au 192 on nous ait méconnus et bafoués, pourvu que nous nous restions mutuellement et qu'ailleurs on constate nos vertus!

Nous partirons d'ici, après le terme du 15 et nos étrennes reçues, en secouant la poussière de nos sandales, et nous tâcherons d'oublier.

J'eus la douleur, le même soir, de voir combien presque tous mes locataires manquaient de cœur à mon égard...

Le bruit de ma chute sur le palier et le cri que m'arrachait la peur avaient fait s'ouvrir quelques portes et attiré des curieux aux différents étages.

M. Capet, sous un faux air de componction, expliqua la cause de cet accident.

Or, comprend-on que tous aient ri de mon infortune? Oh! ma foi! presque tous,

les vilaines gens! les sans-cœur!

J'en excepte: mes amis, mes protégés qui, eux, ne se fussent jamais permis de s'égayer à mes dépens; M. Chamberlan et le comte.

Ils parurent bien sur le palier, mais se retirèrent aussitôt, comme contrariés d'avoir été dérangés.

En tout cas, ils ne m'ont point raillé.

Ensuite Mme des Hespérides qui n'était pas là quand la chose est arrivée.

Mon parti est donc bien pris.

Comme je ne veux pas qu'on déshonore davantage mes cheveux gris, je déménage après le 15 du mois prochain.

Et je ne donne pas une demi-année à mes locataires pour me pleurer amèrement et me réclamer à tous les échos du quartier; oui, à commencer par Mlle de Brimenton, la douce âme, pour finir par le vil trio du cinquième, Capet, Valois, **Bourbon**,

Ce dernier se mariera sitôt Pâques prochain avec sa Mlle Douvrelis.

Grand bien leur fasse à tous deux! Au moins, mes yeux ne verront pas ce criminel hyménée!

Souvent femme varie.

Voilà que Mme des Hespérides, qui ne devait pas aller dans le Midi cette année, fait ses malles pour se rendre à Nice.

Au fait, peu m'importe! Je suis tellement détaché de toutes les choses concernant cet immeuble que j'ai tant aimé!... Les gens peuvent bien partir pour la Chine, Bornéo ou le Groënland, ça me laisse froid.

Il y aura un peu moins de fournisseurs pour salir mon escalier, de huit heures à midi, jusqu'au 15 janvier, époque à laquelle j'abdiquerai.

Quel sera mon successeur? Je ne m'en doute aucunement. M. Legâteux prendra qui lui plaira, mais je le mets au défi d'avoir une seconde fois la main aussi heureuse.

Quelqu'un qui s'habituerà moins vite à une nouvelle loge, ce sera Constance. Pauvre, chérie! l'air de la rue Cadet lui sera-t-il aussi salubre que celui du sixième arrondissement?

Peu de choses à relater sur mon livre de bord, Mme des Hespérides a perdu sa domestique à la suite d'une petite scène un peu vive entre les deux.

Moi qui, d'ordinaire, m'offre pour arbitre en ces circonstances, je n'ai pas même essayé de savoir qui avait raison, de la maîtresse ou de la servante.

J'ai même déconseillé de s'en informer, Mme Parmentry qui aime à farfouiller dans les petites affaires des autres.

J'aurais bien, aussi, fourni une remplaçante à Mme des Hespérides; autrefois, je me mettais en quatre tant pour obliger mes locataires que pour rendre service à des cuisinières ou des femmes de chambre en quête de travail.

Aujourd'hui, je ne lèverais pas le petit doigt pour leur venir en aide aux unes comme aux autres. Ah! Dieu non!

Et puis, la belle dame s'apprêtant à partir pour Nice, il est probable qu'elle ne prendra pas de nouvelle domestique pour ne pas faire une dépense inutile pendant son absence.

Je suppose que...

Mais, encore une fois, cela ne me regarde pas, ou plutôt, si cela me regarde un peu, en tant que se passant dans mon immeuble, je n'y veux pas prêter la moindre attention.

Toujours décembre.

Tiens! Voilà qui pique ma curiosité! En descendant de chez lui, M. Chamberlan, après s'être assuré que personne ne le voyait,—il ne se doutait pas qu'aucun agissement de mes locataires n'échappe à mon oeil vigilant.—M. Chamberlan, donc, a sonné chez Mme des Hespérides qui, n'étant pas encore partie pour son Midi, est venue lui ouvrir en personne et en robe de chambre.

Puisqu'elle n'a plus de domestique!

C'est la première fois que je vois arriver pareille chose: mon ami le graveur chez la belle mondaine!

Que diable y allait-il faire?

Je me suis arrangé pour le savoir, dilatant mon oreille à me la déchirer pour recueillir derrière la serrure quelques bribes de conversation; mais je n'ai oui que des phrases analogues à celles-ci:

—Oui, j'ai dû la renvoyer; elle était trop fine et eût deviné trop de choses!

Evidemment, on parlait de la servante congédiée et qui devait être un tantinet curieuse.

Fi! le vilain défaut!

Mais comme, l'entretien terminé, et ce ne fut pas long, mon Chamberlan quittait la dame sur ces paroles:—Et si elle s'avise de le faire, nous nous en débarrasserons comme de l'autre... je me hâtai de disparaître. Pas assez vite, cependant, pour qu'il ne me tombât pas dessus, au bas de l'escalier.

A ma vue, il fronça le sourcil. Il se figurait que j'ignorais sa visite à Mme des Hespérides... Je résolus de l'embêter un

peu, puisqu'il me faisait des cachotteries, à moi son ami. A mon visage, il devina que je savais...

D'un ton et d'un air dégagés, il me dit alors :

—Bonjour, Parmentry.

—Bonjour, Monsieur Chamberlan.

—Je viens de proposer à Mme des Hespérides une brave fille à laquelle je m'intéresse...

—Ah! fis-je.

—Elle m'avait prié de lui chercher une place. Or, sachant que Mme des Hespérides a renvoyé son Aurélie...

—Comme vous voilà bien au courant des choses, Monsieur Chamberlan!

Il rougit un brin, car il affecte toujours de se tenir à l'écart de ce qui se passe autour de lui, et me répliqua un peu sèchement :

—Ce n'est guère dans mes habitudes; mais quand je sais mon prochain dans l'embarras, je me fais un devoir de chercher à l'en sortir.

Je l'approuvai.

—Mais, insinuai-je, puisque Mme des Hespérides s'en va dans le Midi?...

—Justement, dit mon locataire, c'est ce qui la fait hésiter à prendre dès maintenant une domestique.

La conversation en resta là.

Ah! bien, sa démarche chez la jeune dame n'avait pas une grosse importance, puisqu'il ne s'agissait que de lui fournir une cuisinière.

Enfin, ça prouve toujours que l'ami Chamberlan s'humanise, se désauvagise. Je le laisserai peut-être en bons rapports avec ma locataire du premier, lorsque je quitterai le 192.

Tant mieux, car ces deux-là sont les seuls auxquels je souhaite réellement du bien, dans la maison que je régis.

Quant au trio du cinquième et Mlle Douvrelis, je leur souhaiterai, ce 1er janvier prochain, l'année la plus désastreuse avec le contraire du paradis pour la fin de leurs jours.

Et dire que ce voeu ne se réalisera peut-être pas du tout!

M. Bourbon et Mlle Douvrelis s'épouseront à Pâques ou à la Trinité; ils seront heureux et auront beaucoup d'enfants.

Après quelques simagrées, la donzelle réclamera son héritage; ils iront habiter du côté de l'Etoile un chic appartement et se verront honorés et estimés de tous.

Pendant ce temps, mon épouse et moi, bons et honnêtes, nous moisirons tristement dans une loge mal aérée et parcimonieusement éclairée de la rue Montmartre ou des Batignolles.

Heureux encore si une voisine bienveillante de notre quartier actuel ne nous aura pas fait d'avance, là-bas, la réputation de concierges brouillons et peu commodes!

Ainsi va la justice de ce monde!

Ainsi est souvent récompensée la vertu.

XVI

Décembre.

Il me semble que cette fin d'année amène une détente, un repos dans ce 192 qui a été si mouvementé depuis juin.

Ouf! on respire un peu!

Eudoxie a reconquis les kilos qu'elle avait perdus. On lui en a même trouvé quatre-vingt-treize, l'autre jour, aux magasins du Louvre où elle s'est fait peser. Aussi, quand elle veut essayer de monter aux étages supérieurs par le tapis roulant, ledit tapis ne marche plus. Et si

elle veut user de l'ascenseur, l'employé qui le fait manoeuvrer ne prend pas d'autres clients avec elle.

Ah! je lui répète bien qu'elle ne se donne pas assez de mouvement, qu'elle se laisse trop envahir par la graisse; elle me répond qu'elle aime encore mieux paresser et bien manger, que de remuer. Elle prétend que son embonpoint ne la gêne pas.

Chère femme!

En ceci, elle fournit un pernicieux exemple à Constance qui s'épaissit également et qui engloutit une nourriture stupéfiante pour un si petit animal.

Moi-même, je ne boude pas les ragoûts de Mme Parmentry et j'ai bien meilleure mine que l'été passé.

Là vie, au 192, va peut-être nous donner un regain de sérénité avant que nous le quittions; ce sera notre chant du cygne.

Au fait, je me sens en verve... Quelques vers à cette chère loge...

“Où tout est douceur,

“O ma soeur...”

Admettons que je m'adresse à Constance.

Donc:

“Où tout est douceur,

“O ma soeur...

“Où le feu brillant dans l'âtre,

“Opiniâtre...”

Remarquons, n'est-ce pas, combien mes rimes sont riches. Mais aussi! quand j'appris les règles de cet art...

Dieu! qu'arrive-t-il? Quel cri!...

Le lendemain.

Ce que j'ai à raconter est épouvanta-

ble, plus épouvantable encore que l'affaire Baluchon.

Nous sommes tous sur les dents, ceux qui en ont...

Nous ne mangeons plus, nous ne dormons plus... c'est la fin du monde... pour nous, du moins!

Quand je pense que je me mettais à rimer mon 192, ma loge surtout!... que je croyais finies mes vicissitudes et que... Non, je ne sais pas si j'aurai le courage de retracer cette horrible scène.

Je m'apprêtais donc hier, entre cinq ou six heures, à allumer mon bec. Un brin paresseux, je travaillais, retardant l'instant où je monterais, et je m'amusais à versifier, lorsque soudain un cri horrible: “A moi! à moi!” suivi d'un silence non moins horrible, retentit dans la maison.

Cela venait du premier étage, sûrement. Que faire?...

Voler au secours de l'infortuné?

Et s'il y avait du danger pour moi?...

“Il me reste si peu de temps à m'occuper de mes locataires actuels! A quoi bon m'exposer?...” pensais-je.

J'étais là, hésitant, cherchant à me détacher de Mme Parmentry affolée qui s'agrippait à mes vêtements, lorsque l'irruption subite de M. Isolano me décida.

Le malheureux était vert et ses jambes flageollaient. Il ne se donna pas la peine de frapper à la porte de la loge, il y entra comme une trombe et murmura, défaillant:

—Avez-vous... entendu?... On a... appelé; on dirait qu'on égorge quelqu'un.

—Où; où cela?...

—Je ne sais... Je descendais de chez mon ami Chamberlan. J'étais déjà au bas de l'escalier... Je me suis demandé si je remonterais...

—Les cris partaient de chez Mme des Hespérides.

—Vous en êtes sûr?

—Autant qu'on peut l'être. Voulez-vous que nous montions chez elle?

Il m'y parut peu disposé.

—Mais n'est-elle point partie pour Nice? reprit-il.

—Pas encore; elle attendait la semaine précédant Noël pour se mettre en route.

—Elle n'est donc pas seule chez elle?

—Si; elle n'a pas encore arrêté de domestique et n'en arrêtera sans doute pas, cette année.

—Alors elle sera tombée d'une échelle ou d'un meuble, ou aura été prise d'une crise...

—Non, elle aurait au moins eu le temps d'ouvrir sa porte pour appeler. Montons, voulez-vous? répétais-je, bien aise de ne pas faire la corvée tout seul.

Mais, de nouveau, il se déroba, l'air gêné.

—Je ne peux pas me mêler des affaires de cette maison ensorcelée, murmura-t-il. Appelez plutôt les autres locataires...

Je l'aurais cru plus brave et surtout plus charitable. Comme on s'illusionne, quelquefois!

—Eh! parbleu! grognai-je à mon tour, c'est facile à dire! Au deuxième, il n'y a personne.

En effet, Mme Boiscopieux, sa lectrice et même Aveline, la jeune bonne, dînent en ville et ne doivent rentrer que vers dix heures.

Quant à l'étage au-dessus, vous le savez inoccupé depuis que cet infortuné M. Baluchon...

Comme il est devenu sensible et impressionnable, ce pauvre comte! A ce nom, je le vis de nouveau blêmir et chanceler.

Il me cria précipitamment:

—Tenez, M. Parmentry, je vais vous envoyer un agent de police, ainsi je vous rendrai service mieux qu'en vous escortant chez une dame où je n'ai pas le droit d'entrer.

Je compris ses scrupules, tout en les trouvant bien un peu exagérés, et je montai tout doucement au premier en attendant le secours promis.

En chemin, je pensai à toutes sortes d'accidents qui avaient pu survenir à ma pauvre locataire. glissade d'une échelle... les femmes sont si imprudentes et maladroites, parfois! Réchaud allumé qui fait explosion et se renverse sur la robe... les femmes ont si souvent besoin de se friser les cheveux! Que sais-je?

Je pouvais tout supposer, tout, hormis la vérité.

Arrivai à sa porte que je trouvai close, je frappai et sonnai tour à tour énergiquement.

Rien ne répondit.

J'appelai:

—Madame! Madame des Hespérides! Est-ce vous qui avez crié: "A moi!" En ce cas, que vous arrive-t-il? Pourquoi ne m'ouvrez-vous pas?...

Mais toujours aucune réponse.

Je reniflai l'air.

Aucune odeur de fumée, de brûlé,

Ayant pu, je dois le dire à sa louange, surmonter sa répugnance, Mme Parmentry était montée derrière moi en soufflant. Quand elle m'eut rejoint, elle unit ses appels aux miens.

Au quatrième, puis au cinquième, deux huis s'ouvrirent enfin.

—Pourquoi ce tapage? Qu'y a-t-il donc? demanda une voix flûtée: celle de Mlle de Brimenton.

—Qui donc nous empêche ainsi de travailler? prononça un accent mécontent:

celui de l'ami Chamberlan.

Je les hélai tous deux :

—N'avez-vous rien entendu il y a... cinq minutes à peine? des cris, des appels!

—Moi, rien du tout, déclara la vieille demoiselle, ce qui n'avait rien d'étonnant, vu la dureté de son ouïe. C'est Jeanne, ma cuisinière, qui m'a dit: "Oh! Madame, on crie dans la maison." Je croyais qu'elle entendait mal ou qu'elle exagérerait, et je l'ai empêché de courir sur le palier... Mais le tapage a redoublé, puisque, cette fois, je m'en suis aperçu!... Bref, qu'y a-t-il donc?

M. Chamberlan, moins bavard, écoutait tout en enfilant un veston, ce qui prouvait qu'il venait de travailler chez lui en robe de chambre.

Moi, je m'étais arrêté de vociférer à la porte de Mme des Hespérides. Je leur appris le peu que je savais et leur demandai conseil.

Que devons-nous faire?

La dame ne répondait pas; mais pourquoi? Était-ce parce qu'elle ne le voulait pas, confuse d'avoir crié? Était-ce qu'elle se trouvait malade ou blessée et dans l'impossibilité de se mouvoir? Evanouie, même, et alors elle ne pouvait répondre aux appels!

Aucun de nous n'osait émettre un avis.

—Enfonçons la porte! suggéra Eudoxie.

—Ah! mais non, mais non! répliqua vivement Chamberlan. Et si l'on nous rapproche notre intervention?

—En ce cas, fallait pas faire tout ce potin, déclara ma femme qui est logique, mais pas toujours parlementaire.

—Si on allait chercher la police? dit Mlle de Brimenton.

Ceci me remit en mémoire le comte Isolano, et je dis à mes compagnons ce qu'il

en était de lui.

—Alors il descendait l'escalier pendant que Mme des Hespérides appelait au secours? demanda la vieille demoiselle.

—Non, rectifiai-je, il l'avait déjà descendu et il était près de ma loge.

—Il n'a vu personne sortir de l'appartement du premier?

—Personne... Et d'ailleurs, les cris se sont élevés, paraît-il, quand il se trouvait déjà en bas.

Tandis que je parlais, je voyais le regard attentif et réfléchi de Chamberlan qui buvait mes paroles.

Ce diable d'homme n'a jamais l'air d'y toucher, et il ne perd pas un mot, pas un geste.

—Alors nous attendons l'agent de police qu'il ne tardera pas à nous envoyer? demanda la demoiselle.

—Oui, répondis-je, non sans croire apercevoir un petit sourire narquois sur les lèvres du graveur.

—A moins qu'il n'en ait pas trouvé sur son passage, ajouta-t-il.

Nous haussâmes tous les épaules: comme si dans la rue de Rennes et tout près de la gare Montparnasse, on ne rencontrait pas de sergents de ville?

Cependant le temps passait; rien n'arrivait. Nous recommencions en pure perte notre sabbat à la porte de Mme des Hespérides, lorsque, inquiet, je décidai:

—Ce M. Isolano n'est pas excusable de nous abandonner ainsi. Veuillez rester là, au cas où quelque bruit se ferait entendre dans l'appartement; moi, je cours au commissariat de police.

J'ai déjà dit que ce bureau n'était pas loin. Je n'y trouvai qu'un secrétaire qui demura perplexe un instant, puis répondit à ma question:

—Que dois-je faire?

—A votre place, j'irais quérir un serrurier et je me ferais ouvrir le logis suspect. En toute autre maison, j'appellerais presque cela une violation de domicile... Mais là, étant donné le crime commis dans ce même immeuble, il y a six mois, je crois pouvoir vous conseiller la hardiesse.

—Venez-vous avec moi, Monsieur?

—Non; je n'ai pas qualité pour agir à la place de mon patron; tandis que vous, vous pouvez en tant que concierge, prendre la chose sous votre bonnet.

Je la pris ainsi; mais, en route, je raccolai un agent de police avec mon serrurier.

Dix minutes après, on ouvrait l'huis silencieux et nous pénétrions, tous les six, dans l'appartement plein d'ombre et de mystère...

Dans un petit salon tendu de bleu, voici le spectacle hideux qui s'offrit à notre vue... Mais ma plume pâlit d'avoir à le retracer, et il me faut faire un effort pour l'y obliger.

Froide, la gorge nue et traversée d'un vulgaire couteau de cuisine, Mme des Hespérides, en déshabillé de soie vieil or, était étendue sur le tapis maculé de sang.

Auprès d'elle, un petit bureau en bois de rose, qu'on appelle, paraît-il, bonheur du jour, ouvrait ses mignons tiroirs bourrés de papiers.

Un cri d'horreur nous échappa à tous. Vite, le serrurier se pencha pour s'assurer que la vie était bien éteinte dans ce corps si plein de santé quelques instants auparavant.

L'agent imita son mouvement avec une certaine maladresse. Mlle de Brimonton demeurait pétrifiée; ma femme se sauvait dans le corridor, et je remarquai que l'ami Chamberlan n'avait guère plus de

coeur que moi à ces besognes-là. Il fallut pourtant retourner au commissariat de police. Ce fut le serrurier qui s'en chargea; mais il ne remplit pas son mandat sans répandre sur son passage la nouvelle de ce deuxième assassinat.

Aussi vociférait-on dans la rue, au-dessous de nos fenêtres.

—Cette maison est diabolique!

—Sûrement; on devrait l'exorciser!

—Je ne voudrais pas y demeurer quand même on me paierait pour cela!

—Ni moi!

—Ni moi!

—A-t-on jamais vu un concierge faire si mal la police pour ses locataires!

—Pourtant, le père Parmentry est un brave homme.

—Parbleu! on ne vous dit pas le contraire; mais quand la besogne l'ennuie, il sait bien la négliger.

Comme nous étions au premier, que les voix montent et qu'on avait ouvert la fenêtre, non seulement je recueillais ces... éloges, mais mes compagnons les entendaient comme moi. Enfin, le commissaire de police arriva, suivi de son greffier et, comme six mois auparavant, il procéda à l'enquête d'usage.

La dame avait succombé presque tout de suite à l'unique coup de couteau qui lui avait été donné: un couteau de cuisine dont on retrouva le pareil à l'office où celui-ci avait été vraisemblablement pris par l'assassin.

L'assassin, au fait, quel était-il?

J'affirmais bien n'avoir vu personne entrer dans la maison depuis un certain temps, mais je pouvais me tromper; un individu se glisse aisément à notre barbe, en hiver surtout alors que l'on s'enferme chaudement dans la loge.

En tout cas, à part quelques fournis-

seurs bien connus dans le quartier et la blanchisseuse que j'étais certain d'avoir vue redescendre de chez sa cliente, aucun étranger n'avait franchi le seuil du 192.

L'appartement fut fouillé de fond en comble, le médecin vint apporter sa confirmation du décès, puis repartit peu après. Le commissaire de police, ne trouvant pas trace d'effraction.— Mme des Hespérides avait dû ouvrir elle-même à son assassin—dressa son procès-verbal et fit évacuer le palier et l'escalier que les curieux, mal contenus par les agents, essayaient d'envahir. Tous les habitants de mon immeuble furent sommée de comparaître, mais on sait qu'ils n'étaient pas au complet, loin de là.

Mlle de Brimenton et Chamberlan répétèrent ce qu'ils m'avaient dit à moi déjà.

Il fut prouvé qu'ils n'avaient bougé de leur logis qu'en entendant le vacarme que je faisais.

La femme Carraya, occupée à son ménage, n'avait perçu que de faibles échos de mes appels et ne s'en était point préoccupée.

La petite bonne de Mlle de Brimenton avait entendu un cri et n'y avait pas prêté grande attention.

En somme, la première enquête n'avait apporté aucune lumière.

Le médecin déclarait le suicide impossible. Voilà tout. Du reste, la victime n'eût pas appelé au secours, si elle s'était tuée elle-même. Afin de la compléter, cette enquête, on guetta, pour les interroger, ceux de mes locataires qui, absents dans la journée, devaient rentrer dans la soirée. Il se pouvait aussi, après tout, que l'assassin, muni d'une fausse clé, se fût caché tout bonnement chez l'un d'eux.

Et ils s'en seraient aperçus tout de suite.

La chose, pourtant, était peu admissible, car il y avait moins de difficulté pour lui à passer devant ma loge au moment où je tournais le dos à l'entrée, et l'on sait que les pieds chaussés de... de snowboots, par exemple, ne produisent aucun bruit.

Enfin, on m'interrogea longuement sur le comte Isolaño.

Pauvre comte! C'est qu'on avait, ma foi, l'air de le soupçonner. Aussi affirmai-je peut-être en m'avancant beaucoup, qu'il était déjà au bas de l'escalier quand me parvinrent les cris: "A moi!" proférés par la victime.

On eut également l'air de me reprocher de ne m'être pas assez vite précipité en entendant appeler au secours.

Dame! Je ne suis pas un agent de police, moi, et je commence par avoir le trac.

Mais quelle maison maudite nous habitons, mon Dieu! et qu'y a-t-il donc sur elle pour que tant de maux nous y arrivent?

C'est ce que tout le monde murmure aujourd'hui, et Mme Parmentry et moi tous les premiers.

Quant à Mme Boiscopieux, elle est rentrée tard, comme je le prévoyais, avec ses deux acolytes, et ces dames sont tombées des nues en apprenant le second crime survenu chez nous.

On juge de leur horreur: cette malheureuse Mme des Hespérides victime encore d'un infâme guet-apens sans doute!

Mme Boiscopieux ne la tenait pas en haute estime, je ne sais pourquoi... au fait si je me rappelle: pour l'avoir vue jouer à outrance au Casino de Vichy ou d'Aix; mais elle la plaignait quand même d'avoir fini si tragiquement.

L'ouvrier Carraya manifesta à son tour

une profonde stupeur.

—Ah ça! on ne fait donc que tuer, dans cette maison? bougonna-t-il.

Il ne connaissait pas du tout Mme des Hespérides, mais la pauvre femme lui faisait pitié, ainsi enlevée en pleine jeunesse, en pleine prospérité...

Qui diable a pu faire ce nouveau coup? Serait-ce le même individu que pour M. Baluchon? En ce cas, il est rudement habile de non seulement ne pas se laisser pincer, mais encore de ne laisser derrière lui aucun vestige de son passage, rien qui puisse le faire reconnaître; pas un bout de cravate, pas un bouton de manchette.

Après tout, il n'a peut-être ni cravate, ni manchettes.

C'est la police qui est embêtée encore cette fois. En haut lieu, on ne lui fera pas de compliments de savoir si mal faire son service.

En effet, l'affaire Baluchon semble classée, ou, du moins, on n'a aucune idée de l'assassin. L'affaire des Hespérides semble suivre la même voie.

Enfin, je parle trop vite sans doute. Elle est encore trop fraîche pour qu'on désespère.

Le trio du cinquième est arrivé après dîner, tout grelottant par cette température sibérienne, et ces Messieurs ont montré une indignation sincère de cette mort violente succédant, à six mois d'intervalle, à celle de M. Baluchon.

—Cette fois, marmonna M. Christian, on ne pourra pas m'accuser d'avoir fait le coup. Je fournirai tous les alibis possibles et je n'ai pas été seul une minute en cette journée.

Tous les trois plaignent l'assassinée, tout en me paraissant la tenir en piètre estime; ils sont convaincus qu'elle est morte de la même main que M. Baluchon.

Selon eux, le meurtrier doit être coutumier du fait; il opère sa petite besogne sans bruit et sait admirablement s'envoler de même.

Cependant, il ne tue pas pour voler, puisqu'on a retrouvé de l'argent chez les deux victimes. Ce serait donc simplement pour le plaisir de tuer... Ça s'est vu, ces choses-là! Ou bien il faudrait admettre la question vengeance. L'assassin aurait donc eu à se venger de M. Baluchon d'abord, de Mme des Hespérides ensuite.

Alors, quelle corrélation établir entre les deux meurtres, les deux victimes ne se connaissant ni d'Eve, ni d'Adam?

Cela va nous faire dès maintenant deux pancartes "à louer", dans la maison. Sans compter que Mlle de Brimenton aurait déclaré qu'elle donnerait congé le prochain trimestre.

Et me voilà un concierge déshonoré.

Mon nom se lit en toutes lettres dans tous les journaux; mon propriétaire n'attendra pas que je lui offre ma démission pour me remercier, et j'ai entendu M. Capet murmurer en remontant chez lui.

—Allons, il se détraque un peu, notre pipelet. Voilà ce que c'est que d'avoir tant fait d'embarras lors du premier assassinat!

Nous sommes bien malheureux, Eudoxie et moi, et nous n'aspirons plus qu'à l'heure où nous quitterons le 192 dussions-nous n'avoir qu'une loge deux fois plus petite, froide en hiver et trop chaude en été!

Ah! pauvres de nous! Comme l'année nous a été dure!

XVII

Décembre.

Par exemple, voilà qui fouette joliment

ma curiosité et qui nous étonne tous prodigieusement.

Résultat des recherches opérées chez Mme des Hespérides:

1o Elle n'était pas plus veuve que vous et moi, n'ayant jamais été mariée.

2o Elle ne s'appela pas du tout des Hespérides, mais bien Julie Concarneau, ce qui n'y ressemble guère.

3o On a trouvé dans son secrétaire toute une liasse de billets de banque faux, et, paraît-il, pas mal imités du tout...

Ce qui m'explique les deux erreurs commises dans mon immeuble: l'une dans le paiement des termes d'avril, il y a neuf mois bientôt; l'autre par Mme des Hespérides elle-même, au préjudice d'un pauvre diable d'employé du Bon-Marché.

Alors, cette Mme des Hespérides était une faussaire qui méritait le baigne.

La perte n'est donc pas grande pour l'immeuble Legâteux; mais vous verrez que c'est encore moi qu'on accusera de n'avoir pas assez surveillé ma locataire!

Aussi, qui pouvait croire aventurière une dame aux manières si élégantes tousjours si bien mise et qui vous menait un train de vie, oh! mais un train de vie que j'aurais bien voulu mener, moi!

Mme Parmentry n'en revient pas, elle qui tombait toujours en admiration devant cette dame.

Quelqu'un qui jubile, par exemple, c'est Mme Boiscopieux, sans compter les jeunes gens de là-haut. Oh! ceux-là se fichent de moi dans les grands prix, et pas seulement parce que j'ai failli les accuser ou plutôt que je ne les ai pas ménagés lors de leur arrestation...

Quant à Mme Douvrelis, elle aussi doit jubiler dans le fond... Oh! elle ne le montre pas, mais je le devine à son regard plein d'une sorte de pitié narquoise,

quand elle le pose sur moi.

Une chose me chiffonne. Il est certain que je devrais parler de la visite qu'a faite M. Chamberlan à Madame soi-disant des Hespérides, l'avant-veille du malheur et à propos de domestique.

Mais je sais tellement qu'on est vite accusé de délits graves pour une action toute simple en elle-même, que je me tais, d'autant plus que le Chamberlan reste coi et je pense qu'il lui serait très désagréable que je dévoilasse cette relation éphémère avec l'assassinée.

Il m'en saura gré et cela réparera un peu les maladresses que j'ai commises, bien sans le vouloir, du temps de l'affaire Baluchon...

J'ai recueilli ce compliment du secrétaire du juge d'instruction qui disait, en me désignant:

—Quant à ce bonhomme-là, pas la peine de l'interroger; lorsqu'il se mêle de nous éclairer, ça va beaucoup plus mal.

Hélas! ce n'est pas la première pierre jetée dans mon jardin et que je ramasse!

Les voisins, les gens du quartier jament sur mon compte et rien de moi comme de Mme Parmentry, parce que nous disions tant de bien de la locataire assassinée. Celle-ci ne rencontre aucune sympathie.

On récolte ce qu'on a semé, pas vrai? N'empêche que tout cela retombe sur ma femme et moi. Il n'y a pas jusqu'à Constance à qui l'on ne fasse grise mine.

Et voilà la police toujours bien embarrassée, car elle cherche en vain la provenance des faux billets de banque. Il paraît que, de tout temps, il existe des faux-monnayeurs en France. On a quelque difficulté à en pincer, car ils ont bien des ruses dans leur sac. Et c'est dommage, car

on éviterait bien des malheurs en les empêchant d'exercer longtemps leur industrie.

(Ainsi, on aurait découvert un peu plus tôt ce qu'était Mme des Hespérides, et on lui aurait fait avouer de qui elle tenait ces papiers menteurs.

Je la plains tout de même, la malheureuse! Elle qui fermait ses malles pour Nice, et qui débarque au cimetière!

Quoi qu'on dise, je suis toujours un homme perspicace et j'ai trouvé tout seul la cause de ses continuelles absences; elle allait passer des billets faux, parbleu! dans les villes où il se dépense beaucoup d'argent. Nice, Monte-Carlo, Vichy, Aix-les-Bains, sans compter Paris où nous avons vu un échantillon de son habileté avec le Bon-Marché.

Mais qui donc lui procurait ces billets? Dire qu'elle est morte et qu'elle ne peut parler!

Au fait, son assassin n'est autre peut-être qu'un de ses complices; il l'aura tuée à la suite d'une discussion d'intérêt.

Où, pauvre femme! filer ainsi pour l'autre monde, sans se reconnaître, sans une minute pour regretter ses fautes!...

Tout cela fait frémir.

Tout cela fait aussi penser à la sorcellerie, quand on songe que le coupable a su, par deux fois, s'évaporer, sous mes yeux pour ainsi dire et sans laisser de traces... à supposer, bien entendu, que ce soit la même main qui ait opéré dans les deux appartements.

Comme ces événements vous dégoûtent du métier de concierge!

Nous nous sommes consultés mutuellement, Mme Parmentry et moi, et bien tâtés... je crois que décidément, nous abandonnerons la loge pour placer le peu que nous possédons dans un fond de

commerce...

Ce ne sera pas déchoir, après tout.

En nous jetant dans les pruneaux et les lentilles, en tenant une petite épicerie du côté de Vaugirard, assez loin du grand Potin, nous pourrions peut-être oublier nos déboires de... gérants.

J'aurai certainement moins de loisirs pour écrire ma prose et mes poésies, et ma pauvre Eudoxie ne trouvera plus guère le temps de faire de bonnes siestes dans son fauteuil. Mais ça vaudra toujours mieux qu'une existence comme celle que nous menons.

Les funérailles de Mme des Hespérides, autrement dite Julie Concarneau, ont eu lieu; mais personne ne l'a accompagnée à sa demeure dernière, et les fleurs n'ont pas plu sur la morte.

Il faut avouer aussi que la saison n'y prête pas.

XVIII

Décembre.

Les événements se succèdent ici avec une rapidité folle.

Et quels événements!

On aurait pu croire, n'est-ce pas, que j'allais lâcher dès maintenant une loge aussi déveinarde?

Ah! bien oui, pas moyen! Outre qu'on a besoin de moi, M. Legâteux ne consentirait pas à cette fuite, puisqu'il n'a personne pour me remplacer.

Enfin, si blagué que j'ai pu l'être et malgré les deux locataires manquant à l'appel (que Dieu ait leur âme!) je ressens plus vivement l'attachement que j'ai

pour ma loge, et, quand il s'agit de l'abandonner, mon coeur saigne.

Allons, un peu de courage, Parmentry, pour narrer tes dernières épreuves et ton humiliation!

Comment ai-je pu me laisser tromper et me tromper moi-même à un tel point?

C'était mercredi, dans l'après-midi qui suivait les funérailles de Mme des Hespérides-Concarneau.

Je me trouvais, comme de juste, dans mon petit "home" avec ma femme et Constance, lorsqu'un cri de douleur se fit entendre dans l'escalier.

Nous suspendîmes nos occupations, et Mme Parmentry, qui commence, ma foi! à s'habituer aux catastrophes tout comme moi, me dit avec philosophie:

— Va donc voir, Monsieur Parmentry. Sans doute, encore quelqu'un que l'on tue!

J'y allai sans empressement.

Je trouvai, étendu au bas de la rampe du troisième, juste devant la porte de ce pauvre M. Baluchon, le malheureux Chamberlan sans mouvement.

Un marchand de charbon, qui descendait du cinquième, son sac vide, et se hâtait, lui, de son côté, me dit:

— Il a manqué une marche, le pauvre M'sieur, et en a dégringolé au moins quinze. J'étais trop loin pour lui porter secours... Ah! bien, s'il ne s'est pas assommé!

Epouvanté, je me penchai sur mon ami, essayant de le ranimer après lui avoir soulevé la tête et l'avoir calée sur mes genoux.

— Monsieur Chamberlan, revenez à vous! Monsieur Chamberlan, répondez-moi, où avez-vous mal?

Ah! ouïche! pas un mot! il restait comme mort. Aussi, depuis quelque temps, le

pauvre homme paraissait très absorbé, distrait. Pensant à autre chose, il aura manqué une marche.

— Faudrait lui faire avaler quelque chose de fort, suggéra le charbonnier qui empestait l'eau-de-vie.

Je pensai tout à coup à Mme Parmentry qui a toujours de l'eau d'arquebuse, et j'envoyai mon homme en chercher; mais, quand il revint, nous eûmes beau essayer, impossible d'en faire avaler trois gouttes à mon pauvre ami.

— Il s'aura cassé quelque chose dans son intérieur! dit encore le brave homme.

Soudain, j'eus la présence d'esprit de me souvenir que M. Capet est médecin, ou à peu près; et, laissant mon charbonnier auprès de Chamberlan, je grimpai lestement jusqu'au cinquième où tout essoufflé, je frappai à la porte du trio.

M. Christian m'ouvrit, la plume à la main. Je lui exposai le cas.

— Oui, me répondit-il en me toisant. M. Capet justement est ici, il va voir votre malade.

Et, se retournant vers le fond de l'appartement, il appela:

— Vite, copain, apporte tes lumières au sieur Chamberlan qui vient de se fracasser au bas de l'escalier, les reins.

Et avec une profonde indignation, je l'entendis ajouter:

— Décidément, tous les gens suspects de cette maison vont donc disparaître!

Est-ce que, par hasard, il comprenait dans cette appellation mon pauvre Chamberlan?

Hélas! j'ai bien vu que oui un peu plus tard.

Bref, le demi-docteur—il n'est encore médecin qu'à moitié, — me suivit dans l'escalier, se pencha sur le corps sans vie, l'examina, se releva, affirma qu'il devait

s'être cassé quelque chose, mais qu'il ne pouvait s'en rendre compte ainsi et que nous devions remonter le blessé chez lui.

Nous le fîmes, le charbonnier, M. Capet et moi, sans oublier M. Christian qui vint nous aider.

M. Chamberlan ayant ses clés dans sa poche, on put ouvrir son appartement et le transporter sur son lit.

Justement, Mme Esparjeon, sa femme de ménage, qui ne vient qu'à certaines heures, ne se trouvait point là; on se passa d'elle.

Vite. M. Capet examina le blessé et lui découvrit des jambes cassées—deux seulement—et des côtes brisées, onze seulement.

Bref, c'est tout un homme à raccommo-der. Comme il n'a pas encore qualité pour remettre en place et maçonner tout ça, il m'envoya chercher un vrai médecin, un médecin entier cette fois, et je fis diligence. J'en ramenai un, et le charbonnier, nous voyant en nombre et se sachant inutile, demanda timidement la permission de se retirer, ce qui lui fut accordé.

Je lui glissai même une pièce de quarante sous au nom du blessé qu'il avait aidé à transporter.

Le médecin procéda de suite au "raccommo-
dage"; pour cela, il lui fallait du linge.

Or, on n'en trouvait pas dans l'appar-
tement.

—Eh bien, cherchez dans les armoires, nous dit ce monsieur, qui parlait haut et clair.

—Il n'y en a qu'une, à part le buffet de la cuisine, où nous n'avons rien vu de ce qu'il nous faudrait, et elle est fermée à clé, répondit M. Capet, après avoir inspecté les lieux avec M. Christian et moi.

—Il me faut pourtant le nécessaire

pour opérer ma besogne, gronda le doc-
teur, agacé. Comment voulez-vous que je fasse un pansement sans linge?

—Ma foi! dit M. Capet, dans les cas ex-
trêmes on ne doit pas avoir tant de scrup-
ules; puis, nous sommes en nombre...

Moi, le concierge et, comme je le croyais, l'ami de M. Chamberlan, je cher-
chai donc la clé de ladite armoire dans le
trousseau pris auparavant à même la po-
ché du blessé.

Il y en avait une toute mignonne et
nickelée qui s'adaptait parfaitement à la
serrure.

J'ouvris.

Il y avait du linge, insuffisamment
peut-être; mais on eut de surplus chez Mlle
de Brimenton toujours prête à rendre ser-
vice, l'excellente fille.

Or, pendant que le médecin et M. Capet
travaillaient et que le patient, sans re-
prendre connaissance, poussait de petits
gémissements de douleurs, M. Christian et
moi remettions un peu d'ordre sur les
rayons de l'armoire que nous avions dé-
rangés en cherchant des draps et des ser-
viettes.

Tout à coup, ce monsieur poussa un
cri et fit un pas en arrière.

Je crus qu'il avait mis la main sur une
araignée, et je m'élançai à son secours.

Mais non.

Les yeux dilatés par la surprise, le vi-
sage tout pâle, il balbutiait:

—Qu'est-ce que cela?... Ah! par exem-
ple, voilà qui serait trop fort!

— Qu'est-ce? demanda son camarade
sans se retourner.

Le docteur grogna:

—Un peu de silence, je vous prie, Mes-
sieurs. Et vous, Monsieur Capet, qui
m'aidez, je vous prie d'avoir la tête à
votre besogne, autrement nous ne ferons

rien de bon.

Le silence se rétablit, puisqu'il le fallait; mais je voyais, à la mimique expressive de M. Christian, qu'il avait fait une découverte extraordinaire, et je brûlais de savoir laquelle.

Mais il nous fallait attendre l'issue du raccommodage, et ce fut long.

Au bout d'une grande heure, un "ouf!" de satisfaction sortit des lèvres du médecin. Les pansements étaient opérés et, par deux fois, M. Capet avait dû aller chercher des appareils chez le bandagiste.

Couché sur ses éclisses de bois, le pauvre M. Chamberlan délirait un peu.

Il avait repris ses sens, mais non ses esprits, car il était en proie à une forte fièvre, chose peu étonnante après la terrible secousse qu'il avait éprouvée.

Le docteur partit, après avoir donné quelques instructions rapides à son aide et nous avoir fait à tous quelques recommandations. Aussitôt, M. Christian attira son ami vers l'armoire ouverte.

—Vois, dit-il, cela ne t'apprend-il rien?

M. Capet obéit, changeat de couleur, toucha quelques objets et se tournant vers moi, m'ordonna d'un air très grave:

—Monsieur Parmentry, veuillez aller chercher le commissaire de police.

Les bras me tombèrent le long du corps.

—Le comm... Encore?... Non... pour quoi?

—Allez le chercher, je vous le répète, et vite!

—Qu'y a-t-il?

—Vous le saurez plus tard! cria sévèrement M. Capet, tandis que son copain dansait dans la chambre,—ma foi! il ne pouvait s'en empêcher, à la barbe du malade,—en chantonnant:

—Nous tenons le noeud de l'affaire! Nous le tenons enfin!

Je sortis, attendis longtemps le commissaire et le ramenai. Nous étions d'assez mauvaise humeur tous les deux; moi, parce que j'ignorais la cause de ma mission; lui, parce qu'il m'interrogeait sans recevoir aucun éclaircissement.

—Est-ce encore pour un assassinat?

—Non, Monsieur le commissaire.

—Pour un crime, un vol, un rapt?

—Je ne crois pas, Monsieur le commissaire.

—Alors vous ne savez rien?

—Peu de chose, en tous cas, Monsieur le commissaire.

Je lui racontai la chute de ce pauvre M. Chamberlan dans l'escalier, la façon dont nous le remontâmes chez lui et l'y soignâmes, enfin la figure renversée de son voisin pendant qu'il fouillait dans l'armoire.

Le magistrat réfléchissait en marchant. Tout à coup, il me demanda:

—Ce Chamberlan est graveur, n'est-ce pas?

—De son état, oui, Monsieur.

—Et il travaille chez lui?

—Presque toujours. Oh! c'est un homme si laborieux, si rangé, si économe!

Et je me mis à faire de nouveau un éloge pompeux de mon ami du quatrième.

Le commissaire avait au coin des lèvres un pli d'ironie qui m'étonna et, je l'avoue me froissa même.

Nous passâmes devant la porte de ma loge.

Sur le seuil, Eudoxie et Constance, obligées de rester là pour la garder, nous regardèrent tranquillement; elles prenaient l'habitude de voir un commissaire de police dans notre immeuble.

—Voilà une maison que je connaîtrai par coeur et qui me donne du fil à retordre! soupira le magistrat en montant

l'escalier, suivi de son secrétaire et de moi.

Dès l'entrée dans le logis de Chamberlan, MM. Capet et Bourbon s'élançèrent vers lui.

—Ah! Monsieur le commissaire! s'écrièrent-ils, que voilà encore du nouveau! Mais, cette fois-ci, vous serez content : vous êtes sur une bonne piste.

Le magistrat ne se fiait sans doute pas trop au flair des jeunes gens, car il ne se déridait pas.

Il s'approcha du lit où le pauvre blessé s'endormait enfin sous l'influence d'une potion, calmante et sans la moindre idée de ce qui se passait autour de lui.

—Voilà donc ce malade, murmura l'homme de la police en hochant la tête.

—Oui, mais ce n'est pas pour cela que nous vous avons fait appeler, Monsieur, dit le carabin, goguenard.

—Je le crois, certes! Qu'avez-vous donc découvert de si mystérieux, de si inquiétant, dans cette maison de malheur?

M. Capet et M. Christian firent faire volte-face au magistrat et lui désignant l'armoire ouverte à deux battants:

—Ceci. Veuillez examiner les engins assemblés sur ce crayon, Monsieur le commissaire, et nous dire ensuite si nous avons eu tort de vous faire mander.

Encore un peu incrédule, je crois, le magistrat s'avança froidement, toucha quelques objets d'une main négligente, puis y porta les dix doigts et examina le tout avec un empressement mal dissimulé.

Il devenait fiévreux; puis appelant son secrétaire:

—Hilbert, dit-il, aidez-moi donc à sortir d'ici cet appareil et à le disposer sur une table.

Le jeune homme obéit.

Moi, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles les yeux jusqu'aux tempes, je regardais successivement sortir de l'armoire et poser sur le bureau les objets suivants, que le commissaire nommait à mesure:

1o Une machine à graver, comprenant différents engins.

2o Une petite presse large d'environ cinquante centimètres et d'une hauteur égale.

3o Des flacons d'acide azotique et d'essence de térébenthine.

4o Une lampe à alcool.

5o Des tampons à vernir et à encre.

6o Du papier à décalquer.

7o De la cire à modeler, du blanc d'Espagne.

8o Une loupe, de fins ciseaux, des pointes de graveur, des burins, un brunissoir, un grattoir, une planche d'acier, etc., etc.

—Eh bien! m'écriai-je, malgré moi. Ce sont les instruments de travail de mon locataire. Qu'y a-t-il de reprehensible?

Sans m'écouter, M. Christian retira de l'armoire... Je vous le donne en mille!... des papiers qui ressemblaient à des billets de banque; qui "ressemblaient", je dis cela, parce que je sais tout à présent; mais c'était, à l'oeil, de vrais billets. M. Christian les yeux fixés, triomphant, sur le magistrat, ajouta:

—Qu'en pensez-vous, Monsieur le commissaire?

—Je pense, répondit le policier, que, si ce misérable n'était pas couché là, incapable de remuer pied ni patte, je le ferais empoigner immédiatement!

A mon tour, je devins pâle.

Le commissaire me dévisagea froidement; mais moi, l'homme à l'âme honnête comme du cristal de roche, je soutins fermement son regard.

—Hein! le concierge, proféra-t-il; ce

Chamberlan gravait tout simplement de faux billets de banque!

Je ne pouvais y croire.

—Un homme si comme il faut! ne puis-je me défendre de protester.

Le jeune Capet haussa les épaules.

—Il est obstiné dans sa confiance en "ses amis!" murmura-t-il.

Le commissaire me considéra de nouveau d'un oeil scrutateur.

—Voyons, vous, concierge, avouez que vous êtes lié avec le coupable? dit-il.

Je n'eus pas une hésitation.

—Sans doute, Monsieur le commissaire.

—Peut-être étiez-vous un peu son complice, ou tout au moins son confident? Allons, confessez-vous!

—Moi, complice! m'écriai-je, sincèrement effaré cette fois.

—Je vous le répète, Chamberlan est un faussaire; il gravait de faux billets de banque, parfaitement imités.

—Je vous jure, Monsieur, que je l'ignorais.

Le magistrat secoua la tête. Mes anciens ennemis du cinquième me vinrent alors en aide.

—Non, Monsieur le commissaire, ne croyez pas cela, dirent-ils. Nous vous répondons du père Parmentry; c'est un orgueilleux qui se figure savoir beaucoup et qui raisonne comme une pintade; mais il est incapable de faire du tort même à un bandit, même au gouvernement!

Et il me fallut entendre de sang-froid, que dis-je? même avec reconnaissance, cet éloge de ma personne!...

Je raisonne comme une pintade!

Ah! jeunes gens! Si je ne savais que vous parliez ainsi dans une bonne intention!

—Et sa femme? demanda le commissaire.

M. Christian s'approcha de son oreille et souffla:

—Une dinde; mais, à part ça, bonne femme.

Mon ouïe reste fine comme à vingt ans et j'entendis.

—O Eudoxie! soupirai-je. Comme on te calomnie!...

—Comment, Mme Parmentry n'est pas une excellente femme? fit M. Capet d'un ton de reproche.

—Si, Monsieur René; si, je ne comprends pas, m'empressai-je de répondre.

Le commissaire caressait ses favoris poivre et sel.

—Et leur fille? demanda-t-il encore; cette demoiselle Constance que je les ai entendus appeler.

Pour le coup nous riâmes... — non: nous rimes. Comme la grammaire française est singulière au pluriel! "Riâmes" irait mieux, à mon sens!

On expliqua au commissaire ce qu'était Constance Parmentry; il daigna s'égayer.

Quant au petit secrétaire, il pouffait dans son mouchoir, ce que je trouvais de fort mauvais goût.

A ce moment, on frappa rudement à la porte. J'alai ouvrir.

M. Valois, un carton à dessin sous le bras, apparut, la figure bouleversée.

—On me dit que mes amis sont là, me demanda-t-il; est-ce qu'il y a un nouvel attentat dont on les accuserait? Ah! le commissaire de police est avec vous?

Je lui ouvris la porte toute grande.

—Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur Valois, lui dis-je avec une urbanité parfaite. Messieurs, vos amis sont là, mais ils ne courent aucun risque. C'est plutôt ce malheureux Chamberlan qui est mal en point.

—Oui, je sais, fit-il négligemment; il

paraît qu'il a descendu trois étages la tête la première.

On exagère toujours un peu dans ces circonstances, mais qu'importe!

J'introduisis le rapin; on le mit au courant des choses.

Il s'approcha des engins parsemés sur le bureau, les mania délicatement, et, en sa qualité de peintre qui avait aussi un peu étudié la gravure, il corrobora les affirmations du commissaire de police.

—Voilà, démontra-t-il, comment notre homme devait opérer: il imprégnait cette plaque d'acier d'un côté d'une certaine substance, puis il plaçait la gravure entre les deux planches de la presse; il mettait le papier par-dessus et faisait tourner le cylindre. Il enlevait la feuille qui se trouvait imprimée et la remplaçait par une autre. Et il obtenait ainsi un billet presque identique au vrai. Tenez, en voilà un... Dites-moi si nous, des simples mortels sans défiance, nous ne pouvions nous y tromper?

—Le graveur nous apprendra comment il écoulait ses fameuses paperasses, dit le commissaire. Aussitôt qu'il sera en état, je l'interrogerai et il faudra bien qu'il me nomme ses complices.

J'écoutais, renversé, fou de stupeur. Décidément, ce Chamberlan, sous des airs si honnêtes, n'était qu'un filou!

Et moi qui m'y étais laissé prendre!

—Evidemment, il devait être de connivence avec la femme qu'on a enterrée ce matin: Julie Concarneau, chez qui on a trouvé tant de billets faux, comme ceux-ci, ajouta-t-il en désignant du doigt les billets bleus extraits de l'armoire.

—Oui, cette fausse Mme des Hespérides!

—Et je ne jurerais pas que l'assassin de cette malheureuse, comme celui de M.

Baluchon, ne soit ce Chamberlan.

—Oh! Monsieur le commissaire, protestai-je, il avait horreur du sang.

—Cela ne prouve rien. Il vous jouait bien d'autres comédies! Mais il se peut, en effet, qu'il eût un complice.

Voyons, Parmentry, vous devez savoir qui cet homme fréquentait?

—Pas lourd de monde, Monsieur le commissaire.

—Et cet Isolano? insinua M. Valois. Un être au regard mobile et faux, que je ne pouvais sentir. Quand je le croisais, dans l'escalier,—et c'était souvent, Dieu le sait,—il me semblait toujours voir un reptile.

—Oh! protestai-je encore, un comte, un homme d'une courtoisie aussi raffinée, toujours si bien mis!

—Oui, verni des pieds à la moustache! gronda M. Capet; mais qu'est-ce que cela prouve?

—Je vais le signaler au Parquet. On l'interrogera promptement, dit le magistrat, pensif. On a son adresse depuis ces histoires d'assassinats... Evidemment, ces trois bons apôtres, Chamberlan, Isolano et la femme égorgée, formaient une sorte d'association pour répandre les faux billets de banque.

Moi aussi je réfléchissais, et la lumière se faisait peu à peu dans mon esprit.

—C'est tout de même drôle, dis-je enfin, que ce M. Isolano ait été dans la maison chaque fois qu'il y est arrivé un malheur!

—Comment cela? demanda-t-on.

—Eh! rappelez-vous un peu: le soir de l'assassinat de M. Baluchon, je lui tire le cordon aux environs de l'heure du crime.

—Oui, mais il a été... presque prouvé que ledit crime a eu lieu après son départ.

—Est-on jamais tout à fait certain des heures?... murmurai-je.

Secundo le jour que la pauvre des Hespérides est égorgée, mon bonhomme était dans l'escalier...

—Vous ne nous l'aviez pas dit, fit sévèrement le magistrat.

Contrit, je baissai la tête!

—Il y a encore autre chose que j'ai omis de raconter, continuai-je.

—Quoi donc?

—Cela me revient en mémoire aujourd'hui: peu de jours avant la catastrophe des Hespérides, M. Chamberlan, que je ne savais pas en relations avec la dame, alla lui parler. Et comme, étonné, je l'interrogeais, par curiosité pure, il me répondit, avec une pointe d'embarras, qu'il venait lui proposer une domestique. Maintenant, je croirais plutôt qu'il venait lui causer d'autre chose; peut-être bien de l'ancienne cuisinière congédiée récemment, et qui pouvait avoir appris beaucoup d'histoires étranges chez elle.

—En effet!

Ces messieurs réfléchirent un tantinet; puis, un peu de colère, le commissaire reprit:

—Encore une déclaration que vous auriez dû faire plus tôt, Monsieur le concierge.

—C'est vrai! confessai-je.

—Pourquoi cette restriction, vous qui avez pourtant bien su accabler des innocents, une autre fois?

Pour le coup, reconnaissant ma faute, je me mis à pleurer.

—Ah! oui, j'ai eu tort, Monsieur le commissaire, dis-je après m'être mouché fortement; mais j'avais vu justement qu'en parlant trop, six mois auparavant, j'avais attiré de l'embêtement à ces messieurs du cinquième; je ne voulais pas

faire la même chose avec M. Isolano et M. Chamberlan que, je vous le jure, je croyais être de galants hommes...

—Vous aviez de singuliers protégés, Monsieur Parmentry, fit le commissaire avec une ironie qui redoubla ma honte.

Pour m'excuser, un peu aussi pour me venger, je jetai cette petite flèche:

—Dame! Monsieur le commissaire, pouvais-je deviner ce qu'étaient au fond ces gens-là, qui se montraient polis avec moi, alors que d'autres me jouaient de méchants tours?

Gentiment, M. Valois parla au nom de lui-même et de ses deux amis:

—C'est vrai, avoua-t-il, nous étions trois fous qui voulions nous amuser un peu aux dépens de ce pauvre M. Parmentry, trop crédule, mais aussi trop confiant en lui-même. Nous avons tort; seulement, nous ne sommes pas responsables s'il a si bien donné dans le panneau, lui, quand nous trouvions des allures peu franches, nous, au Chamberlan, au pseudo-comte et à Mme des Hespérides.

Le commissaire nous fit remarquer qu'il n'était pas venu dans le but d'entendre le concierge et les locataires se renvoyer des excuses réciproques. Il m'interrogea longuement sur les faits et gestes du sieur Isolano, écrivit ma déposition, saisit les engins du graveur, et s'éloigna après avoir laissé le blessé sous notre garde, en attendant qu'on nous envoyât un agent comme aide.

Tandis qu'il s'en allait pressé qu'il était de donner des ordres relatifs au comte, le Chamberlan, toujours délirant, s'agitait dans son lit. Soudain le faussaire, au milieu du sommeil léthargique provoqué par le soporifique qu'on lui avait administré pour calmer sa douleur, se mit à parler:

—“Oui, oui... pas pincés encore! la chan-

ce pour nous!... Encore une liasse de ces jolis papiers bleus, puis Monaco et Spa, et c'est la vie à grands guides, la vie folle, le plaisir, l'or! Ah! ah! on a assez travaillé! pas vrai, Justinio? Hein! Justinio? Monsieur le comte.

“Diable!... le vieux ladre aurait-il deviné notre secret. Oh! oh! cela devient inquiétant!

“Oui, vas-y, Justinio... vers minuit, c'est cela... Il a de l'argent, le vieux. Il a touché ses coupons aujourd'hui, il est riche!

“Cette pince ouvre tout, et tu t'y connais en serrures... Bien doucement... là... reprends le papier que j'ai perdu, le billet inachevé qui pourrait tous nous faire coffrer... en même temps que tu voleras son or. De l'or... c'est toujours bon, du vrai, surtout, qui ne nous mette pas dans les transes...

“Est-ce qu'il en a besoin, le vieux ladre! Allons donc! Un bonhomme qui ne dépense pas le tiers de ses revenus!

“Quoi! te voilà déjà de retour?... Tu l'as, le paier? mais pas l'or?...

“Diable! Il s'est réveillé?... il a pourtant le sommeil dur, à ce qu'il disait lui-même, et... Comment... tu as serré son cou... pour l'empêcher d'appeler? Mais alors tu as... Non, ne me le raconte pas, Justinio, tu me donnes le frisson!

“Et elle, elle, qu'a-t-elle dit?... Il lui faut encore des billets... Oui, mais elle en veut deux vrais pour un faux. Le vrai pour elle, le faux pour nous. Ah! la coquette! Nous payons cher ses fanfreluches, nous qui travaillons tant!... Oui, Nice,—elle y est déjà connue,—et Monaco sont si près!... Et puis, en cas de malheur, de là on peut filer...

“Justinio! Justinio! pourquoi n'as-tu pas reparu?...”

Evidemment, on ne peut toujours se fier aux propos incohérents d'un fiévreux; mais, cette fois, la vérité jaillissait, et aussi la lumière, de ce que marmottait le Chamberlan.

Il ne pourrait plus nier, après cela, qu'il ne fût un graveur de faux billets de banque. Quant à ce Justinio, ne désignait-il pas clairement son complice, l'assassin de M. Baluchon, peut-être bien Isolano?

Et la dame des Hespérides, comme nous le pensions, était la coquette qui écoulait les papiers; assez gourmande, du reste: deux bons pour un mauvais! Peste! elle se montrait exigeante!

Trop sans doute, ce qui avait causé sa perte.

Après le départ du commissaire, nous demeurâmes longtemps à discuter l'événement, mais pour retomber toujours dans les mêmes hypothèses.

Les jeunes gens remontèrent chez eux; des agents, envoyés par la police, sont venus emporter le blessé à l'hôpital dans une voiture d'ambulance. Moi, je pus enfin redscendre à ma loge où, comme on le devine, Mme Parmentry m'attendait avec la plus légitime impatience.

La bonne âme tomba des nues en apprenant... ce que je lui appris, car elle aussi, naguère, tenait le Chamberlan et l'Isolano en haute estime.

Après mon repas, je courus chez M. Légatoux que je devais mettre au courant de ces événements nouveaux. Il me répondit avec une noble indifférence:

—Monsieur Parmentry, vous m'affirmeriez, maintenant, que mon immeuble est un repaire d'anarchistes et de brigands, eh— bien, je vous croirais!

XIX

Décembre.

Il était tout de même bien temps que cette trop longue affaire prit fin.

Mais ça y est, cette fois.

Tout le monde reste content.

Les magistrats, parce qu'ils ont mis la main sur les coupables.

M. Legâteux, parce que la tranquillité va renaître dans son immeuble.

Moi, parce que je le quitterai y laissant l'ordre et la paix.

Mes locataires, parce qu'aucun soupçon ne plane sur eux.

Tout le monde content, oui, sauf les coupables eux-mêmes, parbleu!

Ils ne sont plus que deux, puisque la pauvre Aspasia... non, Julie Concarneau des Hespérides a payé de sa vie ses nombreuses fautes.

A l'hôpital, Chamberlan a fait des aveux complets.

L'autre aussi en a fait, quand il s'est vu pincé.

L'"autre", on le devine, c'est Isolano.

Pas plus comte que moi; il prenait ce titre et ce nom pour couvrir ses forfaits.

C'est, en réalité, un vulgaire aventurier appelé Justinio Justo, Italien d'origine et bandit de première marque.

Dans une rencontre qu'il fit, au café, de Chamberlan, flairant une bonne proie dans cet homme faible et un habile ouvrier dans ce graveur adroit, il le poussa au crime: à la fabrication des billets de banque faux.

Il paraîtrait même que le pauvre homme a eu quelque mal à arriver à une parfaite imitation.

"Je vous assure que nous méritons bien le peu que nous y avons gagné!" disait

ce cynique Justinio aux juges.

Ils s'adjoignirent un beau jour une aventurière avide de luxe, qui s'engagea à faire des dupes et à répandre des billets faux, moyennant une forte commission.

Et dire que je ne me doutais de rien!

Quant aux deux attentats commis dans mon immeuble, ils ont eu pour auteur l'Italien, heureusement!

Je dis "heureusement", car il m'eût été trop dur que ce fût un de mes locataires mêmes.

Voici comment les choses se sont passées, selon cet abominable individu, qui n'a, du reste, plus aucun intérêt à mentir.

J'oubliais de dire comment on l'a pincé, car il ne revenait pas au 19 depuis la mort violente de Mme des Hespérides.

On envoya à son domicile; mais l'oiseau s'en était envolé prudemment, sans laisser de plumes, je veux dire pas le plus petit bout d'écrit qui pût le compromettre.

Mais on le saisit à la frontière de Belgique, où il essayait d'aller se défaire des faux billets qui lui restaient.

On l'amena ici pieds et poings liés et peut-être ne lui aurait-on jamais arraché l'aveu de ses deux meurtres, si confronté avec le Chamberlan — non encore remis sur pattes, bien entendu, mais en meilleur état qu'il y a quelques jours,—il ne s'était pris de bec avec lui. Dans la querelle, l'autre l'accusa; lui, voulant se défendre, se coupa, se trahit et finalement avoua, en voyant la partie perdue pour lui.

Done, le soir du 21 juin, jour mémorable pour moi, — pour lui aussi et pour Chamberlan, car le faux billet n'avait pas donné pendant ce temps-là et l'on était dans la forte panne,—les faussaires apprenaient de la bouche riieuse et bavarde de Mme Effémer que le voisin Baluchon avait

touché la forte somme dans la matinée.

Isolano forma son petit plan à la suite de ce renseignement, car son ami ne voulait pas entendre parler d'opérer par lui-même chez M. Baluchon.

Parbleu? le Chamberlan trouvait déjà suffisant d'imiter les billets de banque.

L'Isolano donc, muni d'une pince perfectionnée,—qui, quoi qu'il le nie, a dû lui servir à mainte effraction,—l'Isolano, donc, dans cette froide nuit où chacun demeurerait enfermé chez soi, descendit l'escalier à grand fracas de bottes, passa devant la loge où reposait notre couple estimable, me jeta en chemin un "Cordon, s'il vous plaît!" dans lequel, quoique à demi assoupi, je reconnus parfaitement sa voix.

Seulement,—et c'est là que se prouve sa rouerie raffinée,—il ne fit que semblant de sortir. La porte retomba bruyamment, mais il ne la franchit pas; il resta dans l'intérieur de la maison, se déchaussa et repassa, silencieux, devant mon huis, sans que je pusse m'en douter le moins du monde. Il arriva ainsi au palier du troisième, s'introduisit chez M. Baluchon comme chez lui, le trouva dormant du sommeil du juste, et opéra une petite perquisition pour retrouver ce qu'il venait chercher.

En furetant sur la table du pauvre homme, il découvrit tout d'abord ce billet faux dont m'avait parlé Mme Effémer, ainsi que le petit bout de papier sur lequel M. Baluchon avait écrit un mot pour se rappeler qu'il voulait communiquer le lendemain ses soupçons à la justice.

Naturellement, il s'était emparé de ces deux papiers. Puis il marcha vers le secrétaire; mais, au moment où il venait de le crocheter, M. Baluchon s'éveilla.

Alors, la peur saisit le misérable, qui craignait de se faire pincer. D'un coup de

poing il referma le meuble, et courut au lit. Comme le vieillard commençait à crier au voleur, il lui appliqua la main sur la bouche, puis lui serra le cou avec la première chose qui se rencontra sous ses doigts, une ceinture de laine.

Après quoi, l'Isolano revint au secrétaire pour achever sa besogne. mais il ne trouva pas l'argent qu'il cherchait et qui était déposé dans le double fond d'un tiroir.

D'ailleurs, il ne fouilla pas longtemps le meuble devant ce cadavre encore chaud; il s'enfuit rapidement après avoir remis toute chose à peu près en ordre et refermé la porte derrière lui.

Il s'était également assuré, avant de remonter, que personne ne vaguait dans l'escalier.

Il remonta chez son ami qui lui donna asile pour vingt-quatre heures.

Quand il ressortit le lendemain, frais et pimpant, tout le monde put croire qu'il venait simplement de passer l'après-midi avec le graveur.

Quant au concierge de l'Isolano, qui, moins heureux que moi, tirait le cordon à tout venant la nuit, il avait cru que son locataire était parmi les rentrants, ce soir-là.

Et ces grédins ont laissé accuser des innocents!...

Il est vrai que moi aussi...

Mais, moi, j'étais de si bonne foi!

Il est vrai aussi que ces innocents ont été relâchés bien vite et ne sont pas plus malheureux aujourd'hui pour cela.

Quant au deuxième assassinat...—ô mon pauvre immeuble, quand j'y songe!...—il paraîtrait que Mme des Hespérides montrait des exigences plus grandes, en rapport avec des besoins plus impérieux.

Il ne lui suffisait plus d'un billet vrai

pour deux faux, elle voulait mieux.

Déjà, sous prétexte de lui fournir une femme de chambre, le Chamberlan avait essayé de lui faire entendre raison sans y réussir.

Peu de jours après, l'Isolano vint à la rescousse.

Il y eut querelle, emportement.

La dame, pas commode, le menaça de tout dévoiler s'il ne céda pas.

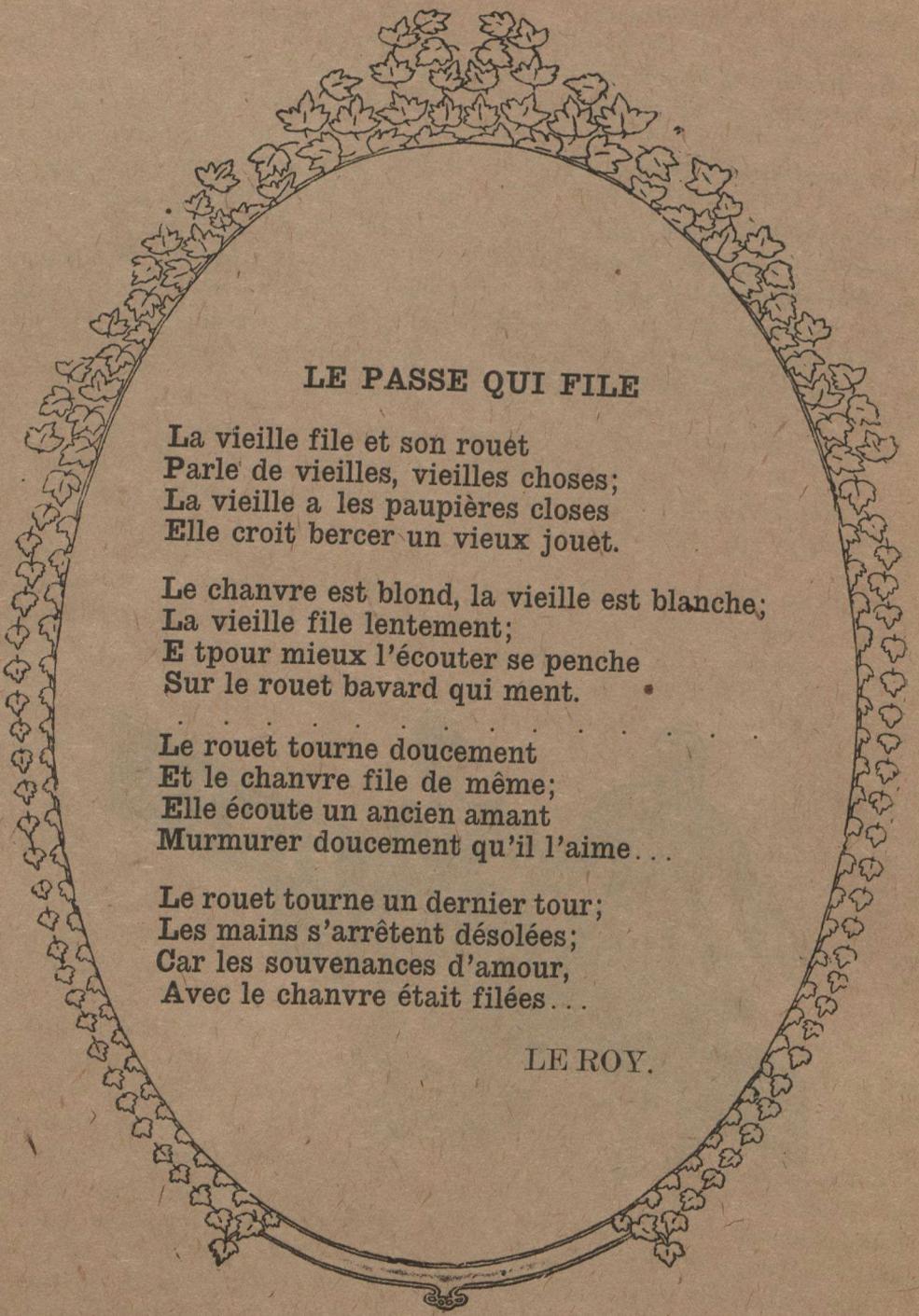
L'Italien vit rouge et, à la manière des gens de son pays, du salon où ils s'invectivaient, il bondit dans l'office, y saisit un

couteau et poursuivit la malheureuse qui, alors, poussa ce cri: "A moi!" et l'égorgea, puis prit la porte.

En deux sauts, il était au bas de l'escalier, et moi, médusé, pendant quelques secondes, je le crus aveuglément quand il m'affirma se trouver déjà près de ma loge, lorsqu'on appelait à l'aide.

Je comprends, à présent, sa répugnance à me suivre au premier étage; il préféra gagner la rue, puis une gare quelconque et filer près de la frontière...





LE PASSE QUI FILE

La vieille file et son rouet
 Parle de vieilles, vieilles choses;
 La vieille a les paupières closes
 Elle croit bercer un vieux jouet.

Le chanvre est blond, la vieille est blanche;
 La vieille file lentement;
 Et pour mieux l'écouter se penche
 Sur le rouet bavard qui ment.

Le rouet tourne doucement
 Et le chanvre file de même;
 Elle écoute un ancien amant
 Murmurer doucement qu'il l'aime...

Le rouet tourne un dernier tour;
 Les mains s'arrêtent désolées;
 Car les souvenirs d'amour,
 Avec le chanvre étaient filées...

LE ROY.

Les Supplices Chinois

Par Le Chercheur



Il existe en Chine d'étranges supplices. Lorsqu'on lit les récits des voyageurs au sujet des supplices légaux de l'empire chinois, on est étonné de la variété des moyens et de la cruauté d'invention que possède la justice du pays de la fleur du Milieu.

Proportionnellement à notre temps, à notre esprit occidental et à notre vindicte sociale, ces supplices nous apparaissent barbares et atroces en leur complication méditée, en leurs diversités soigneusement cataloguées.

Mais il ne convient pas de rien examiner des choses d'Asie, par comparaison avec les nôtres. Comparaison n'est jamais raison.

Il est donc bon d'essayer d'entrer dans la mentalité chinoise. Dans ces conditions d'examen, les supplices étranges et extraordinaires de la légalité chinoise, sans se justifier, peuvent s'expliquer en tant que manifestation naturelle de l'esprit d'un peuple.

D'un autre côté, avant de porter un jugement à ce sujet, il ne faut pas négli-

ger de se souvenir qu'il n'y a guère plus d'un siècle que dans bien des pays, la juridiction a renoncé aux tortures physiques. Les peines de l'ancien régime comportaient, en effet, des supplices souvent analogues à ceux que l'on trouve encore en Chine. Et il y avait en France, par exemple, quelque chose de pire. C'était la question, les tortures infligées à un accusé dont la culpabilité n'était pas établie, et qui avaient pour but de le forcer à s'avouer coupable.

Cette effroyable coercition exercée sur la personnalité humaine par le moyen de la douleur ne s'est jamais pratiquée en Chine, ou, du moins, elle y est illégale et la souffrance physique n'y intervient dans les actes judiciaires que comme l'application d'une peine prononcée, parce que la culpabilité est démontrée.

Les sociétés occidentales châtient ceux de leurs membres qui commettent un crime parce que ceux-ci ont failli au pacte général. Au moment où l'individu est jugé, il fait toujours partie de la société et s'il y a retranchement du coupable, il est effectué par la condamnation prononcée au nom de la société.

En Chine il n'existe pas, à proprement parler, une société constituée et régie par un pouvoir d'Etat qui s'est établi d'abord et a ensuite agi sur la masse. C'est tout le contraire qui s'est produit dans ce pays, et l'immense population chinoise est surtout un énorme agrégat naturel

d'unités humaines, dont les rapports sont réglés sévèrement entre eux par des usages séculaires, que le temps et la pratique ont fixé plus fortement que des lois instituées.

Le Chinois qui s'est échappé de la règle commune devient alors surtout un individu ayant commis un acte par lequel il est retranché "ipso facto".

C'est pourquoi le flagrant délit comporte souvent une justice sommaire, et c'est aussi pourquoi, d'une manière absolue, les peines appliquées en Chine ont tout le caractère d'un châtiment comportant surtout un exemple.

Le coupable sert de sujet pour une démonstration impressionnante.



De plus, lorsque l'on constate le stoïcisme de la race chinoise, sa prodigieuse résistance passive à la douleur physique, on comprend que la nécessité de rendre le supplice exemplaire réellement tangible conduise tout naturellement l'esprit judiciaire chinois vers l'usage des moyens excessifs, de complications cruelles qui doivent obliger la souffrance à se manifester aux yeux des assistants.

Il faut avouer aussi qu'en toutes choses la race chinoise, qui semble indifférente aux choses extérieures, sans grand espoir en l'avenir ni sans désir d'aucune impression est, au contraire, avide de sensations violentes.

Cette névrose nationale, que l'usage séculaire du thé a contribué à développer, explique ce dilettantisme de l'émotion chez cet individu poli, bienveillant et délicat qu'est ordinairement le Chinois.

En raison de son but surtout exemplaire, l'application d'une peine, en Chine, ne

renferme aucune infamie ni pour celui qui en est l'objet ni pour ses proches. C'est pourquoi les parents et les amis d'un condamné viennent généralement assister à ses derniers moments. Les instants qui précèdent l'exécution donnent souvent lieu à des scènes touchantes.

Voici ce qu'un témoin raconte à ce sujet :

Le condamné fut extrait de la prison. Dans la rue, devant la porte, les membres de sa famille et ses amis attendaient sa venue. Le cortège se mit en marche suivi par beaucoup de monde.

En avant marchaient des satellites du préfet avec un mandarin de grade inférieur, puis le bourreau et ses aides. Immédiatement après, venait ensuite un homme qui portait un tam-tam sur lequel il frappait un seul coup de temps en temps.

Le condamné suivait. Il avait les poignets attachés dans le dos. Tout en marchant, il dictait son testament que l'un de ses parents recueillait au fur et à mesure que le condamné exprimait ses dernières volontés. Derrière, venaient d'autres parents et des amis. La mère était au milieu d'eux.

L'exécution devait avoir lieu hors de la ville. Tout le long du chemin, la malheureuse femme montra une résignation extraordinaire. De temps à autre, elle s'approchait de son fils et elle lui tendait une cigarette tout allumée, la lui plaçant dans la bouche. Il aspirait quelques bouffées, puis recommençait à dieter.

Il en fut ainsi jusqu'au lieu du supplice. Quand la cigarette était presque entièrement brûlée, la vieille femme en faisait une autre qu'elle allumait. Et le cortège s'acheminait ainsi, suivi d'une grande quantité de personnes dont le visage était grave et recueilli.

Le condamné dictait à voix très haute. et de temps en temps un coup de tam-tam résonnait lugubrement.

Lorsqu'on arriva à l'endroit désigné pour l'exécution, le condamné se fit relire son testament. Il en approuva la teneur, puis il s'agenouilla sur une natte qu'un de ses amis avait étendu sur le sol, exprès pour lui. Il écouta la proclamation de la sentence qui le frappait. En ce moment-là sa mère était près de lui, elle lui parlait doucement et lui caressait le visage. Il essayait de l'écarter, lui disant de s'éloigner et, répondant aux paroles pitoyables qu'elle lui prodiguait, il disait :

—Oui, c'est bon, tout est bien. laissez-moi...

Le bourreau s'approcha et tout le monde s'écarta. Un des aides prit la natte de cheveux du condamné et, la tendant fortement, il opéra une forte traction qui porta en avant la tête de l'homme pendant que le deuxième aide maintenait le condamné par les coudes.

Le bourreau abattit la tête d'un seul coup de la large lame de son coupe-coupe. Le corps tomba en avant. La tête avait roulé sur le côté de la natte. Ce fut la mère qui la ramassa. Elle le fit lentement, ses mains tremblaient. Elle la posa près du corps, sur la natte, qu'elle replia sur le cadavre, avec l'assistance des amis du supplicé.

Le coupe-coupe qui sert à ces sortes d'exécution a une lame qui s'élargit à partir du manche, l'extrémité se termine obliquement et porte un trou qui sert à fixer une forte balle de plomb dont le poids augmente la force du coup.

Il est assez rare que l'exécuteur soit forcé de frapper deux fois pour abattre une tête. Mais cependant cela se produit, car il arrive que l'arme porte un peu à

faux ou bien que son tranchant tombe en plein sur une vertèbre. C'est pour éviter ce dernier hasard que la tête du condamné est ramené en avant par une forte traction qui distant la colonne vertébrale.

L'exécution qui précède est celle de la peine de mort ordinaire. Sauf la mise en



Le supplice des cent couteaux.

scène et l'instrument employé, elle est analogue à celle que l'on applique en France. Mais quelquefois, en Chine, elle se complique de tortures préalables, telles que flagellation, tenaillement et torsion des chairs, application de fers rouges, etc, selon la gravité du cas et l'importance du crime.

Ces tortures constituent aussi des peines qui sont parfois appliquées seules.

La condamnation à la flagellation est très fréquente.

Elle n'est pas toujours subie parce qu'elle fait partie des peines rachetables.

en totalité ou partiellement. Il en est de même de la prison.

La flagellation se donne au moyen du bâton ou du rotin. Le premier est plutôt une sorte de batte très forte et assez large. Le rotin est une baguette très solide et très flexible d'environ 8 pieds de long. Elle est de la grosseur du doigt.

Le patient est étendu sur le ventre, tout de son long. On lui tient les bras et les jambes pour le maintenir immobile. Les coups de batte et de rotin sont appliqués sur les fesses nues. Ceux de la batte ne sont pas très douloureux jusqu'à 10 ou 15 coups. Au delà, la chair meurtrie éprouve une douleur plus vive qui va croissant.

Le rotin est un instrument de supplice beaucoup plus terrible que la batte. Entre des mains bien exercées, il donne des résultats effroyables. Il y a même une manière de frapper en appuyant sur le rotin avec la paume de la main qui fait qu'au troisième coup la chair éclate. Le sang jaillit à chaque coup de la plaie vive et des gouttelettes tombent à terre.

Les condamnations comportent souvent la double flagellation par la batte et par le rotin. Dans ce cas, alors les coups de rotin sont toujours appliqués après ceux de la batte.

En Annam, où la peine du rotin est appliquée, la baguette employée se nomme "cai doi", d'où les Français ont fait le mot "cadouille."

Ces peines sont peu de chose auprès des supplices jusqu'à ce que mort s'ensuive que comportent parfois certaines condamnations.

Il faut citer le dépeçage qui s'appelle, en Annam, avec quelques variantes, le supplice des cent couteaux.

Le condamné est attaché à un poteau,

son corps est complètement nu. Le bourreau porte à la ceinture une trousse de petits couteaux bien affilés et, suivant un ordre fixé par le texte de la condamnation, il coupe le nez du patient, les paupières, les oreilles. Il lui crève ou lui arrache les yeux, perce les joues, et il enlève sur les membres, sur la poitrine, aux flancs, des lambeaux de chair qu'il jette à terre, l'un après l'autre. A la fin de l'opération, le condamné est complètement décharné et sanglant, il ne reste plus guère que les os du squelette à peine recouverts d'un peu de chair déchiquetée.

Le supplice des cent couteaux est un peu moins féroce. A la réalité, le bourreau n'emploie pas cent couteaux, mais seulement une vingtaine.

Ces couteaux, qui sont renfermés dans un sac, portent chacun sur le manche, un caractère différent et qui désigne une partie ou un endroit du corps humain.

L'exécuteur fouille dans le sac, il en tire un couteau, lit le caractère et enfonce l'arme dans la partie ou l'endroit indiqué du corps du patient. Il laisse le couteau dans la plaie, puis, cherchant dans le sac, il en tire un autre qu'il plante selon l'indication donnée par le caractère inscrit sur le manche.

Il continue ainsi jusqu'à ce que le sac soit vide.

Il faut noter que parmi les couteaux il en est un qui porte le mot "coeur", ce qui fait que si le condamné a la chance que le bourreau tire un des premiers ce couteau du sac, il peut se trouver délivré dès le début du supplice. Sans quoi il est obligé de subir toute la série.

Ces morts, horriblement lentes, sont cependant rapides auprès de la peine de la cage. Celle-ci fait partie, avec la cangue, des peines qui comportent une exposition

au public.

Ces expositions de coupables se font aux portes des villes, devant les bâtiments publics ou à l'entrée des yamens des mandarins.

La cangue se compose de deux planches dans lesquelles est pratiquée une échancre en demi-cercle, de manière qu'en rapprochant ces deux planches on obtienne une ouverture tout à fait circulaire. On ouvre la cangue et on la referme autour du cou du condamné. Il se trouve alors porter ainsi sur ses épaules un plan d'environ une verge carré. On le fait asseoir par terre, l'appareil repose devant lui, incliné de son côté, le forçant à baisser la tête dans une attitude incommode. On colle sur les planches de la cangue une inscription qui explique la cause de la condamnation. L'exposition dure un, deux, trois, quatre jours, selon le cas.

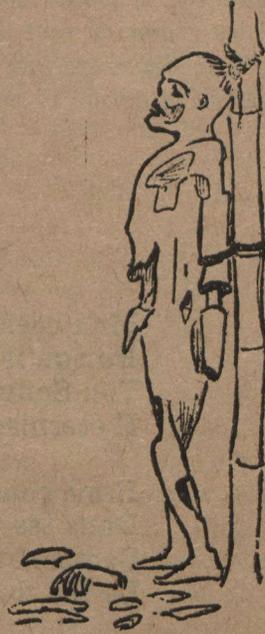
En Annam, la cangue est semblable à une courte échelle à quatre barreaux, dont deux enserrment le cou de l'homme qui la porte. Tous les prisonniers en sont pourvus lorsqu'ils travaillent hors de la prison. Elle ne gêne guère son porteur que pour s'évader.

On rencontre parfois des corvées de prisonniers qui sont occupés à ramasser de l'herbe. Ils portent tous la cangue au cou. Ils sont par groupes de deux, l'un coupe les poignées d'herbe, l'autre les reçoit et les dispose sur les deux extrémités de l'appareil qui lui garnit les épaules. Il suit son compagnon pas à pas et au bout de quelque temps de travail, il porte sur sa cangue, commodément, en deux tas égaux, l'herbe que son camarade a recueillie.

La cangue est, ainsi, devenue un instrument utile.

La cage d'exposition est une boîte à

claire-voie en forme de cercueil. Elle possède trois ouvertures circulaires qui sont disposées au sommet, sur le dessus et sur les deux côtés, comme celles de trois canques; elles servent en effet, à emprisonner le cou et les deux bras du patient qui se



Le supplice du dépeçage.

trouve avoir ainsi le tronc et les jambes complètement enfermés dans la cage. Les pieds de l'homme reposent sur une superposition de cinq ou six briques d'environ un pouce d'épaisseur et que l'on peut retirer par une ouverture pratiquée au bas de la cage.

Le condamné possède l'usage de ses bras, il peut porter lui-même sa nourriture à sa bouche, librement. Mais on lui en donne chaque jour de moins en moins, et par l'ouverture inférieure on lui retire de sous le spieds, tous les deux jours, une des briques sur lesquels il est debout.

Les jours et les nuits s'écoulent pour

lui sans aucun repos. On le tient éveillé. Au bout de quatre jours on ne lui donne plus aucune nourriture. Chaque fois que l'on retire une brique, son corps descend d'un pouce, bientôt son menton touche la planche qui lui entoure le cou. Il est obligé de se tenir sur la pointe des pieds ; mais quand les choses en sont là, il n'en a plus pour bien longtemps, car il est exténué de n'avoir ni dormi, ni mangé de-

puis plusieurs jours et bientôt ses pieds ne peuvent plus le porter. Toujours il retombe et ses efforts l'épuisent.

S'il parvient à vivre jusqu'au lendemain, la dernière brique que l'on retire de sous ses pieds le laisse tout à fait suspendu par le cou, dans sa cage.

Et il meurt ainsi, non pas tout à fait étranglé, mais de faim et d'épuisement, lentement, d'une mort effroyable.

TON SOUVENIR

Mon coeur n'est pas dépossédé,
Puisqu'il bat même en ton absence ;
Ton Souvenir, je l'ai gardé ;
Il éternise ta présence.

Il me conserve la clarté
Dans tes yeux ; ton regard me reste,
Comme au fond d'une nuit d'été,
Le feu dans la sphère céleste.

Il a ta forme, il a ta voix,
Un peu plus molle, un peu plus pâle ;
Toi disparu, je te revois,
Comme la lueur dans l'opale.

Il a tes lèvres et tes mots,
Il a ton geste que j'adore ;
Il prolonge en moi les échos
Des choses que j'écoute encore.

Non, non, tu ne m'as pas tout pris,
En t'effaçant comme un sourire ;
Je garde le bonheur sans prix,
De t'aimer et de me le dire !

Emilie FEILLET.

UN OISEAU DE PARADE

LE PAON

PARMI les plus beaux oiseaux qui existent, on peut placer en bon rang le paon dont le plumage multicolore est admirable.

Il est probablement originaire de l'Inde; c'est là d'ailleurs qu'Alexandre le Grand en vit pour la première fois et il fut si émerveillé de leur beauté qu'il défendit de les tuer sous les peines les plus sévères.

Les Grecs faisaient si grand cas du paon, qu'une paire de ces oiseaux se vendait chez eux mille drachmes. On trouve dans Athènes un passage qui blâme "cette fureur de nourrir des paons dont le prix n'est pas moindre que celui des statues".

A Rome ils étaient aussi recherchés... Non contents d'en faire l'ornement de leurs jardins, les Romains les servirent sur leurs tables; ce fut, paraît-il, l'orateur Hortensius qui eut la première idée de ce luxe. Faut-il rappeler ici les folies fameuses d'Héliogabale et de Vitellius faisant servir à leur table un immense plat, appelé l'égide de Pallas, rempli de cervelles de paon?

Les œufs de paon, qui sont aujourd'hui regardés comme une nourriture malsaine, étaient aussi fort recherchés; on en arriva à ce point qu'un troupeau d'une centaine de paons pouvait donner à son propriétaire un revenu de soixante mille sesterces (deux mille dollars de notre monnaie).

De la Grèce et de l'Italie, les paons se répandirent dans toutes les contrées de l'Europe qui jouissent d'un climat tem-

péré, en France, en Suisse, en Allemagne et même dans la partie méridionale de la Suède, quoique les froids rigoureux de ce dernier pays ne conviennent guère à leur nature et altèrent sensiblement leur plumage.

Ils étaient assez communs en France au commencement du XVI^e siècle, si l'on en juge par la coutume des Bourbonnais, qui date de 1521; la valeur d'un paon n'y était estimé qu'à deux sous d'or, six deniers.

La chair des paons, dès qu'ils ne sont plus tout jeunes, est très dure, sèche, et fort peu agréable au goût. On servait autrefois cependant des paons adultes dans les repas de cérémonie où ils semblent plutôt être admirés que mangés, car on les parait alors de leurs belles plumes.

C'était sur un paon ainsi préparé que les anciens chevaliers prononçaient dans les grandes occasions le voeu appelé "voeu du paon".

Dès l'antiquité, les plumes de paon furent employées comme ornements; de tout temps on en a fait des éventails; les troubadours portaient des couronnes faites de plumes de paon en guise de lauriers. Gesner parle d'une étoffe dont la chaîne était de soie et de fils d'or, et la trame de plumes de paon; c'est probablement d'une façon analogue qu'était fait le manteau tissu de ces mêmes plumes envoyé par le pape Paul III au roi Pépin.

Les paons, comme presque tous les oiseaux, ne pond pas avant l'âge de deux ou trois ans.

Le nombre des oeufs varie suivant les pays; aux Indes, leur nombre s'élève jusqu'à vingt-cinq ou trente, tandis que dans nos climats les couvées sont rarement de plus de douze oeufs, souvent de huit. Ces oeufs sont blancs et tachetés comme ceux du dinde et à peu près de la même grosseur, la mère paonne pond seulement tous les trois ou quatre jours.

Libre d'agir selon son instinct, elle dépose ses oeufs dans un endroit secret et



Un paon adulte

retiré et, aussitôt la ponte achevée, commence à couver. L'incubation dure de vingt-sept à trente jours, selon la température. Pendant ce temps on mettra à portée de la paonne en captivité une quantité suffisante de nourriture afin qu'elle ne quitte pas ses oeufs trop longtemps et ne les laisse point refroidir.

Il faut éviter tout ce qui pourrait la troubler, son naturel inquiet et défiant prend ombrage du moindre dérangement; donne ses oeufs et recommence une nouvelle fois elle croit sa retraite connue, elle aban-

nelle ponte.

Il arrive aussi quelquefois qu'une mère paonne, aussitôt qu'elle a quelques poussins éclos, abandonne pour les conduire le reste de ses oeufs; il faut alors recourir à la bonne volonté d'une autre couveuse ou bien au four d'incubation.

Quand les petits sont éclos, ils restent pendant vingt-quatre heures encore sous les ailes de leur mère; on pourra ensuite les transporter sous une mue. On conseille de ne les rendre à la mère que quelques jours après.

La première nourriture sera de la farine d'orge trempée dans du vin, du froment ramolli dans l'eau ou même de la bouillie cuite et refroidie; dans la suite, on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé et sans aucun petit-lait, mêlé avec des poireaux hachés et même des sauterelles dont on aura enlevé les pattes.

Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre et même de l'herbe tendre; mais cette dernière nourriture seule ne leur suffirait pas.

Dès que leurs forces le leur permettent, les petits paonneaux commencent à se battre. Les anciens les élevaient dans de petites cages séparées pour éviter les "meurtres"; on est souvent obligé de revenir à ce moyen. Quand ils ont atteint l'âge de cinq ou six semaines, leur aigrette commence à pousser.

Lorsqu'enfin leur plumage est venu complètement, ces oiseaux sont dignes de figurer dans le plus beau parc, malheureusement leur cri est bien vilain.

Certains gens prétendent que c'est un cri de mécontentement du paon lorsqu'il regarde ses pieds. Il est vrai que ceux-ci ne sont pas très élégants non plus.

La beauté parfaite et complète est rare!

LES TOREADORS

— o —

L n'y a pas bien longtemps, un des plus fameux toréadors d'Espagne se faisait grièvement blesser dans une "course" de taureaux. C'était le fameux Machaquito.

L'Espagne entière fut en émoi. Machaquito est ce même héros qui épousa, il n'y a pas un an, miss Cementson, la fille d'un richissime Anglais; il eut pour témoin à son mariage, l'illustre romancier Pérez Galdos, et le populaire député valencien, Rodrigo Soriano.

Machaquito est un grand personnage, au-delà des Pyrénées, et même en deçà, si l'on songe que toute une partie de la France, depuis Toulouse jusqu'à Nîmes et Marseille, est aussi passionnée que l'Espagne pour les "corrida de muerte".

L'histoire d son mariage est d'un romanesque charmant et classique: la jeune miss assistait à une course où "alternait" celui qui devait plus tard lui donner son nom. elle fut enthousiasmée par le sang froid, l'audace et le courage du jeune torero et lui lança son éventail en signe d'admiration. La trompette venait de sonner la mort, Machaquito ramassa l'éventail, saisit l'épée et la "muleta", et s'inclinant très bas devant la belle, lui dédia son "toro" en quelques mots galants.

La mort, accomplie selon toutes les règles de l'art tauromachique, fut admirable.

Les fiançailles eurent lieu quelques jours après.

"Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule!" dirait M. François Coppée!

Les courses de taureaux, pour constituer un spectacle incontestablement barbare, n'en offrent pas moins à ceux qui en sont les héros, l'occasion de déployer du courage, de l'intelligence, du sang-froid, toutes qualités inutiles en la circonstance, mais belles par elles-mêmes.

M. de Blowitz se trompait étrangement, lorsqu'il traitait de lâches les champions de l'arène. Il ne se trouva certainement jamais en présence d'un de ces fauves andalous, n'ayant rien de commun avec nos paisibles animaux domestiques. Ce sont de véritables bêtes féroces qu'on essaierait en vain d'appivoiser; elles ont fait fuir les panthères et tenu tête à l'éléphant, qu'en des jeux cruels et stupides on leur donnait à combattre. Le courage du toréador n'est donc pas une légende, et sa popularité n'a pas de bornes.

Né le plus souvent dans un taudis, élevé parmi la populace, le futur demi-dieu a gardé les troupeaux et fait ainsi son apprentissage avec des vachettes et des boeufs; mais lorsque plus tard son courage dans l'arène lui a valu l'alternative, c'est-à-dire le droit de mettre à mort, il n'est pas d'honneurs qu'il ne connaisse.

Frascuolo, Lagartijo, Montés, Cucherés et tant d'autres, dinaient journellement à la table des ducs et des plus hauts dignitaires du royaume. Tous avaient de colossales fortunes.

Lorsque Quérिता a pris sa retraite à l'âge de quarante-cinq ans, il touchait par cachet, 9,000 pesetas. Il est maintenant archi-millionnaire. Lagartijo, qui débuta pauvre, devint propriétaire d'une "gana-

deria", et éleva par centaines des taureaux, dont le moindre valait 6,000 pesetas. Cuchérés ne payait jamais un achat, si minime fût-il, qu'avec des onces d'or (20 francs), dont il ne prenait jamais la monnaie.

Certain soir, dans un grand restaurant, un des amis de ce toréador eut la malencontreuse idée de régler la note; Cuchérés laissa faire courtoisement, puis d'un mouvement brusque, il renversa le buffet chargé de vins et de liqueurs de grand prix.

—Voici mon tour, dit-il avec douceur.

Mais la beauté de l'inutile munificence atteint son paroxysme dans cette anecdote parfaitement authentique, dont Lagatijo est le héros: A la fin du dix-neuvième siècle, Lagatijo et Frascuelo se disputaient la gloire taumachique, tous deux étaient d'égale valeur, bien que de tempéraments différents; l'un et l'autre se détestaient profondément, bien que ne laissant jamais passer une occasion de se témoigner sympathie et admiration réciproques.

Lagartijo montait certain jour une très belle jument.

—Vous avez une bête splendide, señor! admira Frascuelo qui passait.

—Elle est à la disposition de Votre Grâce!

—Señor, je ne consentirai jamais à recevoir un tel cadeau.

—Vous me feriez plaisir.

—Non, je ne puis accepter!

Le lendemain matin, Frascuelo trouvait devant sa maison, la jument morte; dans le crâne de la bête, un poignard était planté avec ce billet:

"Rafaël-Molina Lagartijo ne reprend jamais ce qu'il a offert une fois à ses amis."

Comment s'étonner que de grands seigneurs doués de façons aussi chevaleresques, aient pu conquérir le peuple espagnol, chez qui l'âme éblouissante de Don Quichotte n'est pas morte tout à fait? Aussi la gloire du petit gardien de troupeau a-t-elle tenté les nobles et les riches.

Ceux-là ne pouvaient être attirés vers l'arène par l'appât des honneurs et de



la fortune. Rafaël Perez Gusman, cousin de l'impératrice Eugénie, Le Salamanquino, étudiant en médecine, Luiz Mazzantini, fils de riches bourgeois, ont été chevaliers de l'estocade, ils ont connu l'enivrement des acclamations délirantes et la douce fierté des beaux regards langoureux!



Fourmi sans tête et fourmi sans corps.

SANS TÊTES ET SANS CORPS

Par le Chercheur

Il y avait une fois—tout comme dans les contes des fées—une dame très savante mais, hélas! un tantinet cruelle.

Elle avait de nombreux pensionnaires et, voulant savoir combien de temps ils pourraient rester sans manger, elle les enferma soigneusement dans une prison de verre et les priva de nourriture; les pauvres êtres résistèrent pendant soixante jours, délai que la jolie savante (vous ai-je dit qu'elle était jolie?) que la jolie savante, donc, nota soigneusement dans son carnet.

Mais ce n'est pas tout.

—Mes pensionnaires, se dit-elle, sont restés soixante jours sans manger, c'est extraordinaire! Pendant combien de temps vivraient-ils donc sans tête? Lorsqu'on ne mange pas, on n'a pas besoin de bouche...

De là, elle en vint à penser que la tête leur était sans doute inutile également, et, gentiment, elle la leur coupa.

Mon Dieu! l'amour de la science excuse bien des choses...

Mais c'était une barbare indigne de vi-

vre elle-même que votre savante! me crient certains lecteurs au cœur sensible.

Pas le moins du monde, vous répondrai-je, et afin de vous le prouver je vais vous donner un détail que j'ai omis en commençant: j'aurais sans doute dû vous prévenir que les pensionnaires de ma jolie savante n'étaient tout bonnement que des fourmis...

Les fourmis ont, en effet, une résistance presque incroyable. Alors que sans nourriture, l'homme ne peut pas vivre plus de quinze jours, le lapin douze, le cheval vingt et le chien quarante, les fourmis ont ce privilège de pouvoir faire jeûne complet pendant deux mois.

Supprimez leur la tête et vous les verrez encore aller et venir sur leurs pattes pendant quarante-cinq jours; mieux: laissez leur cette tête et supprimez le corps, elles ne paraîtront pas s'en porter plus mal, elles vaqueront à leurs occupations habituelles et mangeront même comme s'il ne leur

était rien arrivé de fâcheux.

Peut-être même se sentiront-elles plus légères...

Quoiqu'il en soit, c'est une expérience que je ne vous conseille pas; nous sommes maintenant fixés sur ce qu'il en est à ce sujet et faire souffrir inutilement

même de petits insectes est un cruel amusement.

Il était malgré tout intéressant de signaler l'exemple de ces fourmis si travailleuses qu'elles ne négligent pas leurs occupations même quand elles n'ont plus de tête.

Quel est l'homme qui en ferait autant?

L'ANGELUS

La neige tombe, tombe, drue
Et fine, du matin au soir,
La masse en est sans cesse accrue:
Et tout est blanc sous le ciel noir.

La rafale, avec violence,
Faisant tourbillonner dans l'air
Les flocons légers, les balance
Comme des papillons d'hiver.

Elle vole, tourne et se pose
Partout, embrumant l'horizon,,
Et, bon gré, mal gré, porte close,
Chacun chez soi reste en prison.

Tout s'efface, couleur et forme,
Sous ce linceul blafard et froid.
Il faut que tout soit mort ou dorme.
Silence, ombre, rien ne se voit.

Rien ne s'entend... hormis la cloche
Qui tinte, amortissant sans bruit,
Quand le jour naît et quand approche
La première heure de la nuit.

Paul COLLIN.



La Vie Drôle

MON AMI L'ASTRONOME

— o —

L'ANNEE dernière, on ne parlait que de comètes et tout le monde en voyait... où il n'y en avait pas; or je vous dirai qu'à cette époque, j'ai passé l'été dans une agréable petite ville où il y a une église entre autres choses, et devant l'église une place très vaste.

Un dimanche d'automne, vers minuit, j'arrivai sur cette place, venant de la gare en voiture. Le temps était beau et la nuit sombre; tout dormait; nous allions vite.

—Prenez garde à mon gueule, je vous prie,—dit tout à coup une voix, par terre,, qui nous glaça de terreur, le conducteur, moi, et sans doute aussi le cheval, car, avec un écart désespéré, il s'arrêta court à deux pas d'un être humain étendu tout de son long.

J'avais reconnu cependant la voix de mon ami Gordon.

Gordon, qui est né en Amérique, dans le Wisconsin, a été libraire dans sa jeunesse et a porté des livres aux indigènes de l'Afrique centrale qui les recevaient avec reconnaissance, mais lui en renvoyèrent, à la suite de complications politiques, les feuillets sous la forme de bourres de fusil.

Gordon fut dégoûté et s'en alla en Aus-

tralie où il se livra au commerce des chevaux de course. Après il rentra en Amérique où il fit je ne sais quoi. Maintenant il s'occupe d'une science curieuse qu'il appelle "le médecine" et que lui seul connaît; il y joint quelques exercices sur la clarinette pour se distraire. Je suis un de ses amis et il était venu l'été dernier s'installer dans la même petite ville que moi, si bien que j'étais exposé à le rencontrer n'importe où et quand, mais je ne m'attendais cependant pas, ce dimanche soir, à le trouver là.

Je quittai ma voiture et la renvoyai. Alors je m'approchai de Gordon. Il était étendu tout de son long, le dos sur une couverture en caoutchouc. Sous sa tête était un oreiller pneumatique et dans ses mains un télescope qu'il braquait sur le ciel étoilé. Il semblait du reste ignorer ma présence et j'en conclus qu'il était de mauvaise humeur.

—Gordon, lui demandai-je, étonné, que faites-vous là, cher ami?

—Je poursuivais au firmament la recherche de ce cochon de comète, me dit Gordon, d'un ton irrité.

Il a, je dois le dire, appris le français

moitié avec une dame, professeur de l'École normale, et moitié dans les cabarets de Montmartre, ce qui lui a communiqué un langage pittoresque et bien personnel.

—Quelle comète, dis-je? Ah! oui, les journaux signalent une comète. Et pourquoi voulez-vous la voir? demandai-je assez stupidement, car lorsqu'on veut voir une comète, c'est pour la voir, et voilà tout.

—Pour satisfaire mon passion, dit Gordon, mais voilà cinq nuits entières que je me esquite le tempérament sans découvrir ce chameau, et avec des tourmentes diaboliques.

—Cinq nuits, dis-je en me penchant vers lui, et avez-vous...?

—Oh! je le vois! hurla-t-il! Oh! qu'il est monstre et rutilant! Mon crainte était bien juste!... Mais, où donc est-il maintenant? Voilà qu'il a parti...

Mon ami faisait erreur. Je m'en aperçus à l'instant.

—Vous vous trompez, cher Gordon, crus-je devoir lui dire. Ce que vous prenez pour la comète n'est que le bout embrasé de ma cigarette qui s'est trouvé dans l'axe visuel de votre télescope, et...

—Et si c'est sa sale cigarette qui m'a fait erreur, dit-il avec colère, je dis que c'est vraiment museau (pour muffle, sans doute) de vous, pour faire un blague telle au vieux ami que je suis et lui donner l'émotion dans le coeur...

—Je ne l'ai pas fait exprès, dis-je, doucement,—mais vous cherchez du mauvais côté, je crois!...

—Non, dit-il. Voilà le décor du firmament il me tendit un papier — et, avec mon silencieux lanterne, j'ai consulté mon direction avec un soin. Seulement il faut le temps. J'ai commencé à chercher ce comète mercredi dans le soir, à mon

fenêtre, mais je pouvais rien préciser. Alors j'ai descendu dans mon cour. Mais là pas plus moyen, à cause des murailles. Je pouvais pas prendre un repère au ciel. Impossible même de seulement découvrir les... les... bêtes de montagnes qui grimpent aux arbres, vous savez? dont on dit à Montmartre que les théâtres veulent pas jouer...

—Les bêtes de montagnes dont les théâtres...? Ah! oui, les Ourses! Les constellations des Ourses! Et alors?...

—Alors j'ai rentré pour boire du whiskey pour consolation, et comme je fus fatigué j'ai couché. Jeudi le soir j'ai rien pu accomplir, car il tombait de la pluie et le ciel était un ténèbre. Alors j'ai joué dans mon clarinette pour consolation et j'ai été chercher vous pour faire un jeu au billard. Mais vous étiez voyagé du matin comme chaque fois qu'on vous a besoin. Vendredi il y avait très beau et j'ai monté sur mon toiture, mais sont venus des policemen à cheval que ce vieux femme de mon voisin a été rechercher parce qu'elle m'avait pas distingué, et qu'on croyait un cambriolade dans mon maison. Alors, j'ai descendu. Hier samedi j'ai passé tout le soir sur ce place sans découvrir rien et j'ai presque cassé mon dos à le dresser pour voir en l'air avec ce sale lunette lourd comme tout... Alors ce soir j'ai pris mes attentions pour être confortable, et j'ai décidé de rester jusqu'à la découverte.

—Je vous assure, dis-je, que lorsqu'on me l'a montrée avant-hier...

—Vous l'avez vue, dit-il en écartant sa lunette; oh!

—Oui, dis-je avec assurance. Je l'ai vue, et très bien. Rentrons chez vous. Je vous la montrerai si je le puis. Elle doit être juste en face de vos fenêtres.

—Et comment est fait son gueule? me demanda-t-il très sérieusement.

—Comment?... Mais comme quelque chose de... clair, de... lumineux, de... nébuleux, de... long... Tenez, comme un gril à côtelettes rougi au feu par exemple, et qu'on verrait de loin...

J'étais un peu embarrassé, car j'avais dit cela à Gordon pour le faire rentrer et jamais je n'ai vu de comète, autant que je puis me rappeler. Il paraît, cependant, qu'un mien oncle— il l'affirme tout au moins,—m'en aurait montré une alors que, faible enfant encore et vagissant, j'étais aux bras de ma nourrice. J'aurais même ri avec jubilation. C'est bien possible, mais j'en ai perdu tout souvenir. L'affirmation de mon oncle demeure cependant intégrale, mais en somme insuffisante pour me fournir une base quelconque de description.

—Un gril pour les côtelettes rougi dans le feu,— répétait Gordon, toujours par terre et pensif,—je ne comprends pas,— dit-il en soupirant.

—Mais si, répétais-je, un gril à côtelettes... ou bien une lampe de mineur...

Tout ce qu'il y a entre un gril à côtelettes et une lampe de mineur...

Ici, je fus interrompu. Hors du tortueux et escarpé petit boyau qui s'appelle Grande-Rue, sur la place, débouchait, au pas gymnastique, un groupe formé par deux hommes, dont un policier et un indigène du pays.

Ils arrivèrent à nous.

—C'est ça le cadavre? interrogea le policier en désignant Gordon qui ne dit rien.

—Quel cadavre? demandai-je.

—C'est ce particulier— dit-il en désignant l'indigène du pays— qui m'a dit avoir vu un spectacle affreux,—un cadavre étendu sur la place dans une mare de

sang avec un poignard en or lui sortant de la poitrine. Il est venu nous faire lever et habiller pour ça. Le maire est prévenu. Si c'est une blague on va voir...

Mais... mais... C'est encore vous, espèce d'abruti, avec votre damné télescope? dit-il à Gordon.



Un gril à côtelettes... je ne comprends pas...

Celui-ci, toujours étendu, avait repris sa lunette et ne répondit pas.

—Calmez-vous, dis-je, que s'est-il passé?

—Comment, que je me calme! hurla-t-il, je suis calme, nom d'un tonneau! Mais voilà un imbécile pour qui on nous a déjà dérangé il y a deux jours, et tout simplement parce que ça plaît à monsieur de faire des extravagances en cherchant je ne sais quoi qu'il a perdu au ciel!

—Je cherche la comète, dit majestueusement Gordon, et j'élève mon âme en même temps...

—Soyez poli, hein!... cria le policier.

Il y eut, malgré mes tentatives de conciliation quelques répliques un peu vives d'échangées. Gordon, vexé par l'épithète du "fourneau", proférée par le policier, se releva et la chose menaçait de tourner mal, lorsque l'arrivée du maire causa une diversion salutaire, en ce sens que, sous ses ordres, furent immédiatement dressés six procès-verbaux, relevant six délits, savoir: Trois contre Gordon,— pour insultes,—pour scandale nocturne sur la voie publique, — pour outrage aux bonnes moeurs (!) Deux contre le naturel du pays qui était allé chercher la police (et qui aurait certainement mieux fait de rester tranquille),— pour ivresse manifeste, —pour faux témoignage. Une enfin contre moi,—innocente victime qui n'avait cessé d'agiter l'olivier de paix,— et cela pour tapage injurieux!!!

Après quoi, il nous fut permis de nous en aller.

Je me chargeai avec mauvaise humeur de l'oreiller pneumatique. Gordon prit le matelas et le télescope. Nous marchâmes un moment en silence.

—Et vous dites que c'est une contrée de liberté, ici? me demanda amèrement Gordon. Un citoyen n'est pas maître de vivre tranquille, de monter sur son toit, de se coucher sur un sol désert, pour étudier en paix la médecine. Vraiment, je suis dégoûté. Voilà que je suis sûr, en vérité, selon toutes les certitudes des savants, que c'est pour le monde un danger, les comètes. Eh bien, je voulais voir où celui-là venait, car je crois beaucoup qu'il tombera sur le monde terrestre, et je voulais voyager de l'autre côté pour n'être pas dessous. Mais c'est fini. Je n'ai pas vu et maintenant je renonce. Ce comète peut tomber, je ne le regarde plus. J'aurais encore à souffrir avec ces sortes de policemen diaboliques de ce soir et de l'autre soir, et j'aime mieux recevoir le comète.



Une Signature Inimitable

Par Touche-à-Tout

L'EXAMEN de l'extrémité intérieure des doigts de la main nous fait voir une série de lignes formant des dessins variés.

Ces lignes que l'on nomme "papillaires" affectent la forme de courbes et se bifurquent avec l'aspect que l'on reconnaît dans l'agrandissement photographique ci-contre et il est à remarquer que les empreintes laissées par les doigts d'un individu lui sont spéciales et ne ressemblent à celles d'aucun autre.

L'importance de cette particularité a été remarquée depuis longtemps déjà et, dès le septième siècle, les Chinois l'utilisaient pour la signature de leurs documents; le même procédé a été employé depuis des temps immémoriaux par les Turcs; il est également en usage en Egypte, en Roumanie et dans plusieurs autres pays relativement aux passeports et aux divers papiers d'identification.

En France, il est en grande faveur dans le système de recherches policières. Tout prisonnier doit laisser prendre l'empreinte de ses dix doigts sur un carton blanc qui est ensuite classé par un ingénieux procédé de manière à pouvoir être rapidement retrouvé.

Une chose curieuse c'est que les dessins formés par les lignes des doigts demeurent les mêmes au cours de l'existence entière et ne sont même pas détruits par des blessures.

C'est donc une signature aussi inimita-

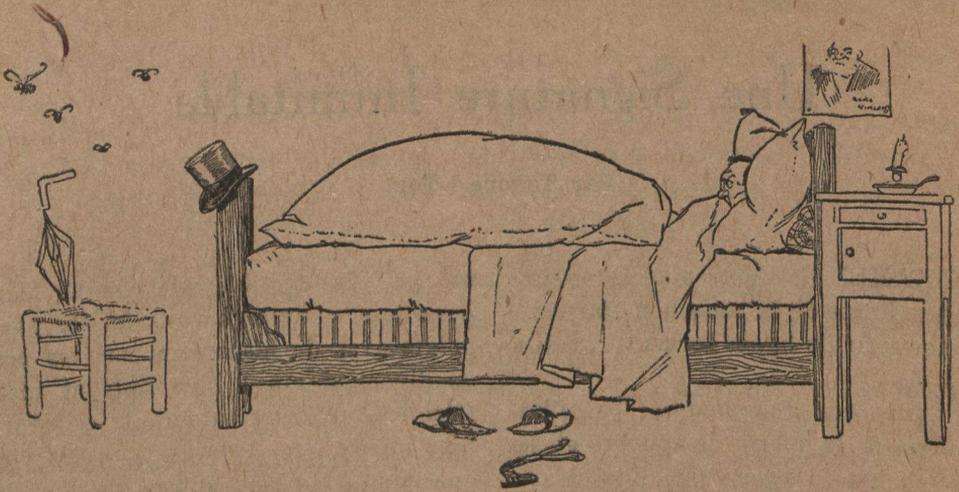
ble qu'indestructible que chaque homme possède et cette signature, laissée par les doigts gras de meurtriers sur les portes ou divers objets, a bien souvent suffi à faire retrouver les auteurs du crime d'autant mieux que certains procédés chimiques font très bien apparaître les traces



Empreinte agrandie d'un pouce.

de doigts lorsqu'elle sont à peine visibles.

L'importance de ce système n'échappera donc à personne et nous souhaitons que si quelqu'un de nos lecteurs doit "signer" quelque chose un jour avec l'extrémité de ses doigts, ce ne sera pas un des cartons blancs d'une police quelconque mais plutôt un fort chèque sur une banque employant ce procédé plein de sécurité.



L'ORIGINE DE CERTAINS REVES

Par Jean d'Ormeur

Vous est déjà certes arrivé, ami lecteur, de rêver que vous tombiez du sommet d'une tour, d'un édifice élevé ou d'un arbre gigantesque.

Si cela ne vous est jamais arrivé vous faites partie de l'exception car bien des gens pourront vous raconter l'impression pénible laissée par ces rêves; on a une véritable sensation de chute et il arrive même parfois que dans le désarroi causé par ce songe peu agréable, on se remue si bien que l'on finit par dégringoler réellement en bas de son lit.

C'est le réveil sans ménagement et, si brusque soit-il, on le préfère encore au cauchemar dont on vient de s'éveiller.

Or, il paraît que si nous faisons de tels rêves, c'est la faute de nos ancêtres éloignés qui ont vécu au temps de l'âge de pierre et qui étaient presque aussi sauvages que les fauves qu'ils chassaient.

En effet, quand au cours de ses expéditions, l'homme préhistorique se trouvait surpris par la nuit, loin de sa caverne ou

de sa demeure sur les lacs, il ne pouvait guère songer à regagner son "home".

La forêt ou la jungle était sillonnée par d'innombrables bêtes féroces et l'homme leur aurait été une proie facile.

Un seul moyen restait donc: grimper au sommet d'un arbre élevé, s'y attacher solidement et attendre là le retour du soleil en se livrant à un sommeil réparateur.

On comprend que cette position n'avait rien de très confortable comme matelas et comme certitude de sécurité. Que les attaches vinssent à céder, un faux mouvement précipitait l'homme en bas et s'il ne se tuait pas sur le coup, il avait l'agrément d'entendre ses os craquer sous la dent puissante des animaux sauvages qui l'avaient éventé et le guettaient.

Douce perspective, et bien de nature à enlever au sommeil la plus grande partie de son agrément! Ces chutes ont dû arriver assez souvent pour que la crainte en eût gagné chaque homme d'une manière si forte que, par un phénomène compré-

hensible d'hérédité nous faisons encore de tels rêves.

Les savants qui nous donnent cette explication d'hérédité citent un autre exemple à l'appui de leur théorie et cet exemple, ils le puisent dans le fidèle compagnon de l'homme, dans le chien.

Vous avez remarqué comment procèdent ces animaux lorsqu'ils veulent se coucher : ils tournent en rond cinq ou six fois comme s'ils voulaient s'assurer que leur queue est toujours bien à sa place puis finalement se couchent et s'endorment.

C'est l'hérédité qui se manifeste encore

Et voilà pourquoi aujourd'hui, les chiens tournent en rond avant de se coucher...

Si l'explication n'est pas conforme à la réalité, elle est néanmoins fort ingénieuse. Je puis la qualifier ainsi car ce n'est pas moi qui l'ai trouvée.

Mais, revenons à nos rêves de dégringolade...

Habituellement on s'éveille avant la fin de la chute ou, si cette chute se produit—en rêve naturellement—on n'en éprouve qu'un choc insignifiant.

Nos bons savants, jamais à court, voient là l'oeuvre sage de la nature car



Nos rêves de chutes proviennent de l'habitude de nos ancêtres de dormir dans les arbres.

là, paraît-il. Quand les chiens, vivaient à l'époque de l'homme préhistorique et n'étaient encore que de sauvages animaux dans le genre des loups, ils n'avaient pas, comme aujourd'hui, une bonne niche ou un moelleux coussin pour faire dodo.

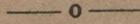
Leur chambre à coucher était la plaine où buissons alternaient avec l'herbe dure. De la même façon qu'aujourd'hui on "casse un chemin" dans la neige, les chiens de jadis "cassaient" leur lit afin de ne pas avoir les flancs trop martyrisés.

si le rêve se complétait par un aplatissement—figuré—du corps du dormeur, le choc moral, mais effectif celui-là, qui en résulterait, serait de nature à nous causer de grands dommages.

C'est donc le cas de dire que tout est pour le mieux dans le plus mauvais des rêves. Néanmoins, je souhaite à mes lecteurs de faire le moins souvent possible de ces songes énervants et de rêver plutôt à leur blonde.

Cela vaudra mieux.

Abstinence Extraordinaire



Il existe de nombreux exemples d'une privation absolue de nourriture pendant un laps de temps plus ou moins long.

Le capitaine Bligh, qui commandait le vaisseau anglais "The Bounty", fit environ quatre cents milles sur un bateau plat, avec dix-sept hommes de son équipage, n'ayant, pour toute nourriture, pendant dix-sept jours, qu'un seul petit oiseau qui pesait à peine quelques onces.

Un Corse, Luc-Antoine Viterbi, condamné à mort en 1821, par la cour royale de Bastia, pour un crime dont il se déclarait innocent, se laissa mourir de faim pour échapper à l'ignominie du supplice. Il résista dix-neuf jours aux tortures de la faim et de la soif, se contentant seulement de se gargariser ou d'humecter ses lèvres.

Il y a une vingtaine d'années, un Américain, le docteur Tanner, paria de rester quarante jours sans manger.

Il gagna, dit-on, son pari, mais il y a tout lieu de penser que sa prouesse fut entachée de quelque supercherie. Cette aventure passa l'Atlantique et suscita au docteur Tanner de nombreux émules, notamment l'Italien Succi, qui s'exhiba, durant les différentes phases de son jeûne, dans un music-hall parisien.

Ces exemples suffisent à démontrer la prodigieuse vitalité humaine.

Cependant, les animaux supportent plus longtemps que les hommes l'absence de

tout aliment solide ou liquide; cela tient, sans doute, à ce qu'à la privation du jour ils ne joignent pas l'inquiétude du lendemain. Ainsi, si une civette ne peut rester que dix jours sans se sustenter, un aigle demeure tout un mois, sans se mettre un fragment de chair dans le bec.

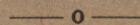
Les Mémoires de l'Académie des Sciences contiennent l'histoire d'une chienne qui, ayant été enfermée par mégarde dans une maison de campagne, vécut quarante jours sans autre nourriture que la toile d'un matelas qu'elle avait mis en pièces.

Des naturalistes dignes de foi affirment qu'un crocodile peut jeûner deux mois, un scorpion trois mois, un caméléon huit mois et une vipère plus d'une année.

Vaillant avait un scorpion qui vécut trois cent soixante jours sans se nourrir, et loin que ses forces fussent épuisées par cette longue abstinence, il tua un autre scorpion énorme et très vigoureux qu'on avait placé auprès de lui, mais qui était moins affamé.

Jean Kunter enferma un crapaud entre deux pots de fleurs et, quatorze mois après, il le trouva encore en vie. Des tortues de terre ont survécu dix-huit mois à l'absence totale d'aliments, et un escarbot, après trois ans d'abstinence eut encore la force de s'échapper.

Enfin, le record appartient à deux serpents qui logèrent pendant cinq ans dans une bouteille.





Le Jeu d'Échecs

— o —

CE furent les envoyés d'Haroun-al-Rachid, dit-on, qui apportèrent en Europe le premier jeu d'échecs pour l'offrir à l'empereur Charlemagne. D'autres chroniqueurs français racontent que le chef des habitants du Liban, "le Vieux de la Montagne", comme on l'appelait, l'offrit en présent au roi saint Louis lors de son séjour en Terre Sainte.

Il est certain que l'origine de ce jeu est très ancienne et remonte plutôt au neuvième siècle, au règne de Charlemagne, qu'au treizième seulement, sous le gouvernement de saint Louis.

Il y a d'ailleurs, pour l'Allemagne, une date historique très authentique conservée dans les archives de la petite localité de Strobeck, aux environs du Harz, sise à une trentaine de kilomètres de l'ancien évêché de Halberstadt en Saxe. C'est à Strobeck que revient, sans conteste, le record de l'ancienneté de ce jeu en Allemagne et les habitants s'enorgueillissent à juste titre de ce privilège. Ils ont, de tout temps, cultivé les échecs défiant tous les adversaires qui, de près ou de loin, venaient se mesurer avec eux.

L'histoire de cette petite localité raconte qu'un prisonnier de haute marque, enfermé vers l'an 1011, sur l'ordre de son ennemi, l'évêque Arnulph de Halbers-

tadt, inventa ce jeu pour tromper les ennuis de sa captivité. Enfermé dans la tour solide et carrée qui se dresse encore aujourd'hui à Strobeck et qui porte le nom historique de la "Tour des échecs", le comte Guncelin, tel était le nom du prisonnier, se fabriqua un carré de soixante-quatre cases et sculpta des pièces de bois de différentes formes et de différentes valeurs auxquelles il donna le nom de roi, reine, tour, cavalier, pions. Ces derniers sont désignés en allemand du nom de paysans.

L'échiquier, une fois terminé, le prisonnier se mit à faire manoeuvrer les différentes pièces d'après les règles inventées dans le cours de ses opérations et invita ses gardiens, les paysans, à venir lui tenir compagnie. Il leur enseigna, à tour de rôle, le maniement de ces différentes pièces et les vit prendre rapidement goût à ce jeu sérieux, inventé pour distraire un pauvre prisonnier et si bien fait pour tromper les ennuis d'un hiver long et rigoureux dans ce pays du Nord.

Lorsque le comte eut regagné sa liberté et fut, peu de temps après, nommé évêque à son tour, il remercia ses geôliers des égards qu'ils lui avaient témoignés en leur accordant certains privilèges qui firent de Strobeck une des localités les

plus riches de son diocèse afin de les encourager à ne jamais négliger ce jeu. Et c'est ainsi que, oublié partout en Allemagne durant des siècles, le jeu d'échecs fut toujours cultivé par les paysans de Strobeck. Il fut, de plus, enseigné aux enfants dès leur jeune âge et aux examens de sortie de l'école se joignit l'examen des échecs. Les joueurs, garçons ou filles, qui avaient pleinement satisfait aux exigences de leurs maîtres, recevaient et reçoivent encore aujourd'hui un échiquier portant le nom et l'âge de l'élève pour lequel cet objet représente le souvenir le plus glorieux de son temps d'école.

On raconte qu'un jour le Grand Electeur, voulant rendre visite au duc de Brunswick dans son château de Blankenburg, perdit son chemin et dut s'arrêter à Strobeck pour y passer la nuit. Le maire, après le repas, lui proposa une partie d'échecs que le prince accepta avec empressement et perdit non sans ennui pour son rang et son savoir. Il se montra bon souverain tout de même et fit don à la commune, peu de temps après, d'un bel échiquier en argent décoré des armes de la maison de Brandebourg et portant l'inscription suivante.

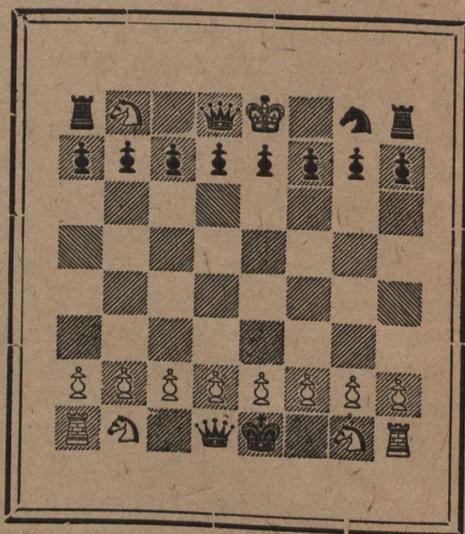
“En témoignage de la visite, faite le 13 mai 1631 par Frédéric Guillaume, électeur de Brandebourg, duc de Halberstadt, et offert à la commune de Strobeck avec promesse de la protéger dans toutes ses prérogatives.” Cette dernière phrase faisait allusion aux faveurs accordées vers 1015 par l'évêque Guncelin, jadis prisonnier à Strobeck et inventeur présumé du jeu d'échecs.

Les pièces originales en argent ont été perdues, d'autres disent emportées en 1807 par Napoléon Ier ou bien par ses généraux; elles ont été remplacées par

des pièces en ivoire, l'échiquier même existe toujours.

L'histoire suivante aussi mérite d'être racontée, comme particulièrement caractéristique.

Le duc Rodolphe de Brunswick, joueur d'échecs passionné qui régnait au dix-huitième siècle, invita souvent le maire de Strobeck à faire avec lui une partie d'échecs en son château de Blankenburg. Un jour que la partie fut longuement dis-



putée, comme il convient à des joueurs émérites, le maire, un peu las peut-être, était sur le point de déplacer étourdiment son cavalier sans se rendre compte qu'il exposerait ainsi son roi, lorsque son fils, âgé de huit ans, lui toucha l'épaule et dit: “Après réflexion, père”. Le maire suivit ce conseil, fit un autre mouvement et gagna la partie.

Loin de se fâcher de l'intervention importune de l'enfant, le duc s'intéressa doublement à lui. Il le fit élever à ses frais, en fit un pasteur remarquable qui devint plus tard aumônier de son palais.

Dans un volume intitulé: "Un voyage à Strobeck", publié en 1826 et dédié au duc de Brunswick, nous lisons le récit, suivant de la plume d'un M. Hirsch:

"Ayant entendu parler depuis longtemps du bourg de Strobeck où l'on cultivait le jeu d'échecs avec un soin particulier, je résolus de m'assurer si l'on y trouvait vraiment les bons joueurs que célébrait la tradition. J'arrivai donc un dimanche matin à Strobeck et la première chose qui frappait mes regards ce fut un grand échiquier en marbre servant d'enseigne à l'hôtellerie du village. J'y entrais et j'exprimais le désir d'essayer une partie d'échecs avec un des habitants. L'aubergiste s'excusa de ne pouvoir satisfaire à ma demande, me disant qu'il n'avait pas d'échiquier, et, comme je lui en désignais un, appendu au mur, il me répondit que cet échiquier ne pouvait servir à l'usage des étrangers. Je n'avais, ajouta-t-il, qu'à m'adresser à M. le maire, qui était gardien d'un autre échiquier à l'usage des gens de passage et qui se ferait un plaisir d'accéder à ma demande.

"Je me rendis donc chez M. le maire et je trouvai en lui un homme bienveillant et aimable qui me pria de l'accompagner à l'hôtel de ville où nous trouverions l'échiquier historique sur lequel il me donna les renseignements suivants:

"Par suite de la célébrité croissante des habitants sous le rapport de leur habileté de ce jeu, enseigné à l'école à tous les enfants dès leur entrée en classe, on recevait continuellement la visite d'étrangers désireux de se mesurer avec les habitants. Le Grand Electeur, entré autres, fut de ce nombre, et envoya en sou-

venir de sa défaite l'échiquier que voici, avec l'inscription suivante:

"En témoignage de ma visite, etc..."

"Le maire me montra d'autres curiosités encore se rapportant à leur jeu favori et un grand nombre de livres traitant du jeu d'échecs. Sur mon étonnement de voir d'aussi bons auteurs entre les mains d'une si petite commune, le maire me répondit que ces messieurs étaient venus eux-mêmes s'essayer avec eux et qu'ils avaient laissé leurs oeuvres en souvenir de cette visite. Il ajouta très naïvement que quelques bons que puissent être ces livres, on n'avait jamais pu s'en servir puisque les règles données étaient tout à fait contraires à celles suivies par les Strobeckois. "Vous trouverez chez nous, monsieur, d'excellents joueurs, mais aucun ne suit les principes universellement préconisés par les savants."

"Et c'était vrai! Ce qui prouve qu'on peut être excellent joueur d'échecs sans être théoricien! Je trouvais à Strobeck de très bons joueurs, mais des joueurs assez déconcertants et si l'étranger y gagne aussi rarement, c'est principalement parce que la manière de jouer de ces paysans dérouta au prime abord les meilleurs maîtres. Mais, comme les Strobeckois ne jouent jamais sans argent, le plaisir de se familiariser avec leur manière de jouer deviendrait assez onéreux. D'un autre côté, on ne peut en vouloir aux habitants de ne pas jouer sans argent, car, certains jours, il arrive tant d'étrangers que, pour les contenter, le paysan doit interrompre son travail des champs ce qui, parfois, est assez mauvais pour sa récolte."





LES SAUVAGES EUX AUSSI SE DEGUISENT

Mardi-Gras et la Mi-Carême sont l'époque des déguisements. Sait-on que certains sauvages eux aussi se travestissent au moyen de masques et de têtes en carton?

Ainsi, les Tékumas, qui sont une peuplade de l'Afrique, ont imaginé des réjouissances assez bizarres, ils parcourent les villages avec des accoutrements on ne peut plus variés.

Une photographie rapportée par un voyageur, donne une idée très intéressante de ces divers déguisements. L'un avec des plumes autour de la tête cherche à imiter le soleil; celui qui vient à côté a les joues enflées et s'est fait une tête qui veut être la lune battant son plein.

D'autres s'introduisent dans des troncs d'arbres au milieu desquels ils ont percé un ovale qui laisse tout juste passer leur tête; c'est un effet d'un haut comique.

D'autres, enfin, ont perché sur leur tête des têtes d'animaux.

En Australie, certains indigènes ont eu

une idée macabre. A une certaine fête religieuse, ils pratiquent la danse du squelette, ils se dessinent en blanc sur la peau tous les os qui vraisemblablement sont au-dessous.

Leur fête dure six semaines. Ceux qui la pratiquent se couchent le jour pour pouvoir assister aux cérémonies qui ont lieu la nuit.

Ils dansent sans arrêt au son d'une mélodie, toujours la même, frappant la terre du pied en cadence, et à certains moments poussent des grognements lugubres.

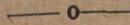
C'est un divertissement qui n'est pas précisément destiné aux nerveuses.

Dans les îles Sandwich, à Malicolo, les habitants portent des masques faits avec des écorces d'arbres qu'ils ont peintes, et ils s'affublent, en outre, d'immenses chapeaux pointus. Ces déguisements se font à l'occasion de certaines récoltes.

On voit que nous ne sommes pas les seuls à fêter le Carnaval.



Un Artiste en Mécanique



Comme j'avais laissé malencontreusement tomber ma montre sur le dur asphalte d'un trottoir, ce précieux chronomètre que je devais à la générosité de mon oncle, ne voulut plus rien savoir pour marquer les heures, pas plus d'ailleurs que les demies ou les quarts, voire même les plus infimes divisions du temps.

C'est alors qu'un de ces vieux amis de café, dont on ignore généralement, avec le nom, les ordinaires moyens d'existence, me dit :

—Porte donc ta montre chez Calisson... C'est un petit horloger qui travaille en chambre... mais il est habile, pas cher et consciencieux!...

Et je portais ma montre chez Calisson.

Il habitait rue Ste-Catherine, et je dus retourner trois ou quatre fois chez lui avant de le rencontrer, car il était peintre de son métier, et, le soir, il figurait au théâtre.

Enfin, je finis par mettre la main sur lui dans un bar où il consentait à servir d'extra.

C'était un garçon très bien.

Il n'était pas horloger de naissance, pas davantage l'était-il devenu à la suite d'un vœu, non!

Simplement, il avait du goût pour la petite mécanique, et tout seul, sans aide, conseil ou quelconque apprentissage, après avoir acheté quelques outils de première nécessité, tels que pince, monoce, tourne-vis et vieux fonds de verre à liqueur, il s'était exercé au raccommodage de montres amies, ou simplement recommandées, comme la mienne.

Je dois dire d'ailleurs que du jour où je lui eus confié le fin chronomètre que je devais à la générosité de mon vieil oncle



Porte ta montre chez lui, il est habile.

de Brie-Comte-Robert, c'en fut fait à jamais de cet instrument de précision. il me servit encore à serrer en son boîtier des timbres-poste, mais quant à m'indiquer la moindre heure, il n'y fallait plus compter.

Je n'en conçus pas moins une vive sympathie pour le dénommé Calisson, et ne manquais une occasion de le recommander à mes amis ou à mes proches...

Un jour, je lui portai la montre de mon jeune ami Maurice que cet imprudent jeune homme avait laissé tomber du haut du septième étage.

Calisson la regarda, l'ouvrit, inséra curieusement dans son œil un petit cercle de bois sale, et hochant la tête, me dit :

—Je vois ce que c'est!...

Et immédiatement il démontra la montre pièce par pièce... Cela fait, ayant d'une vieille brosse à dents épousseté quelques-uns des infimes rouages, il se mit en devoir de rajuster cet instrument...

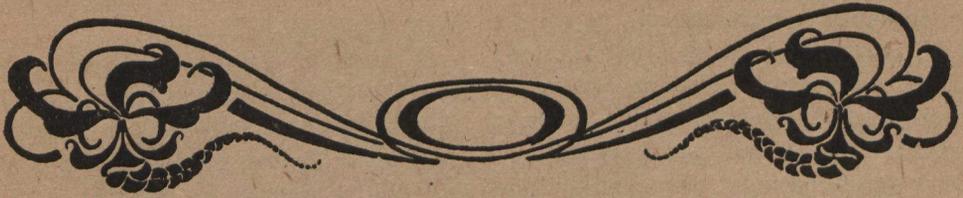
Ce fut long, mais je vous jure qu'il y parvint...

Il y parvint... seulement, quand il eut refermé le boîtier, il aperçut sur sa table une petite roue de cuivre qu'il y avait oubliée.

Alors, le brave Calisson eut un sourire de connaisseur, et me montrant cette roue, il me dit gravement :

—Parbleu... Je comprends qu'elle ne pouvait marcher, la montre de votre ami... Regardez... Il y avait une roue de trop!...





Les Sports d'Hiver en Allemagne

S I le tourisme a contribué au développement des sports d'hiver, il n'y a pas lieu de s'étonner des progrès rapides qu'y firent les Allemands.

Ils ont, en effet, une profonde horreur de la vie sédentaire, ils la jugent monotone et déprimante, ils la fuient par tous les moyens possibles; en un mot, ce sont d'acharnés touristes, et qui aiment la marche. Avec un peu d'efforts, ils devinrent très vite d'audacieux sportsmen.

Leur pays s'y prête, au reste, très bien; malgré son immense plaine du nord, qui fait suite à celles de Russie et de Sibérie et se continue en Hollande, l'Allemagne comprend, dans le sud, trois grands systèmes montagneux.

Toutes les hauteurs allemandes, jusqu'en Westphalie, sont constituées par les ramifications de ces trois groupes montagneux.

Le climat est rude dans le voisinage des montagnes et les neiges abondantes; aussi les sports d'hiver trouvent, en Allemagne, un merveilleux terrain de développement. Certains Etats même, comme la Bavière, font aux pays d'Europe les plus favorisés à cet égard une concurrence osée.

Qui n'a pas vu la jeunesse de Munich couvrir les nombreuses pistes de glaces, créées dans la ville ou à proximité, mais toujours à ciel ouvert, ne peut se faire une idée de la vogue, sans cesse grandissante, de ce sport gracieux: le patinage. Il est en quelque sorte, là-bas, la clef d'autres sports plus rudes et, loin de le dédaigner, on s'y donne passionnément et en masse.

C'est au "Jardin anglais", le Bois de Boulogne des Munichois, que le patin fait rage surtout. Un charmant lac, peu profond, facilement pris par la glace, fournit aux amateurs une piste idéale.

Là, glisse, tourbillonne, virevolte, au son d'un discret orchestre, tout ce que la ville contient de jeunesse et de gaieté, d'élégance et de noblesse. On y a vu de jeunes princes de la famille royale, dessiner sur la glace des arabesques capricieuses, esquisser un pas de valse en compagnie de jeunes filles de la bourgeoisie, très émues d'un tel honneur.

La nuit ne chasse pas les plus enragés. Alors s'allument les torches, les flambeaux, les lanternes vénitiennes: la glace rutile, la neige s'éclaire en vives rouleurs, le bois tout entier, avec ses profon-

deurs d'ombre mystérieuse, devient un palais de féerie.

On en oublie le repas du soir, ce qui n'a pas d'importance à Munich, car il est de ceux qui peuvent attendre, se composant presque exclusivement de pains beurrés, de charcuterie, le tout arrosé de thé.

Ceux qui ne patinent pas ne restent pas des spectateurs inactifs. Il y a d'autres passe-temps accessibles à tous.

Au bord du lac, aux endroits où la glace est moins unie, jeunes gens et hommes d'âge se livrent au jeu du "Eisschiessen", quelque chose d'analogue à notre jeu de palet. Il consiste à lancer, le plus près possible d'un but mobile et placé loin sur la glace, un disque de bois de 10 à 12 pouces de diamètre, cerclé de fer et assez pesant. La partie supérieure, légèrement convexe, porte un manche très court dont l'extrémité se recourbe un peu afin de faciliter la prise.

Il ne faut pas songer à lancer cette lourde masse comme on lance un palet : on la fait glisser, en la jetant de toutes ses farces, pour la placer convenablement près du but. Cela n'est pas trop difficile ; mais, comme les joueurs sont nombreux et divisés par camps, il arrive qu'un disque, projeté avec vigueur, pénètre au milieu des autres déjà placés comme fait une boule dans un carré de quilles et, de ricochets en ricochets, sème le désordre dans les deux camps à la fois. C'est là la minute palpitante, quelque chose comme l'émoi causé par un cheval qui se dérobe au poteau d'arrivée.

Ce jeu fortifie les muscles et ne manque pas d'intérêt. Il y a quelques années, ce vieillard vigoureux qu'est encore le prince Luitpold, régent de Bavière, ne croyait pas se rabaisser en jouant, sur quelque lac gelé, au "Eisschiessen" avec ses fami-

liers. Très ardent, il n'aimait pas perdre ; mais quelle joie quand il gagnait les quelques pfennigs de l'enjeu !

C'est encore au Jardin Anglais que de jeunes garçons s'exercent dans l'art difficile de conduire, sans faire la culbute, sur de légères pentes, ces petits sièges à patins qu'on appelle des luges et où il leur arrive d'emmener le chien de la maison, compagnon de leurs jeux. A vrai dire, c'est commode, car la piste n'est pas longue ; mais cela donne le coup d'oeil, le tour de main, indispensables plus tard au jeune sportman, en vraie montagne, sur des pistes rapides.

Ces exercices journaliers, dans la ville même, incitent bientôt jeunes Munichoïses et Munichoises à rêver d'étendues plus vastes où ils pourront se griser de vitesse et d'air glacé. Comme l'internat n'existe pas, ou si peu, en Allemagne, les élèves des "gymnases" et leurs jeunes soeurs ont, deux fois la semaine, mercredi et dimanche, la facilité de gagner la banlieue. A une heure à peine de Munich, dans cette merveilleuse vallée de l'Isar, si reposante en été, si impressionnante en hiver, on trouve partout, dans le Grunwald, verte forêt aux sapins élancés, aux pentes abruptes, des "Rodelsbahnen", pistes pour luges, et des "Skisplätze" vastes emplacements pour la glissade en skis.

La jeunesse sportive ne l'ignore point et de nombreux trains l'emportent vers cette campagne sauvage où elle pourra, sans contrainte, se livrer à ses jeux favoris. C'est là, du reste, qui se fait un apprentissage plus sérieux. Les pentes y sont assez roides pour procurer des émotions fortes et donner cette agilité, cette adresse qui feront que, confiant dans ses propres forces, le débutant osera pousser plus loin dans la montagne ses longs pa-

tins de bois et son petit traîneau, ou même le troquer pour un plus grand, pour un "bobsleigh".

Cet entraînement, fécond en progrès, dispose le corps à supporter, sans recul, de plus grandes fatigues. Aux vacances de Noël, qui, en Bavière, durent une grande quinzaine, les jeunes gens, devenus d'audacieux lugeurs, de téméraires "bobbeurs", de rapides skieurs, gagnent l'Alpe neigeuse où a lieu la consécration.

Ainsi, d'étape en étape, du Jardin Anglais à l'Isarthal (vallée de l'Isar), de l'Isarthal aux bords montagneux du lac Starnberg, de ceux-ci au Herzogstand, le plus élevé des monts proches (1800 verges), sportsmen et sportswomen ont acquis l'expérience qui leur fera, sans crainte, descendre en bobsleigh des pistes de deux milles de longueur, tracées sur les flancs presque droits des grandes montagnes bavaroises.

Et il faut de l'expérience en effet, du sang-froid aussi; car, bien que prudemment coupée de virages, la pente en est si raide et si entraînante, qu'à la regarder d'en haut on la suppose à pic sur le gouffre et qu'on en a comme un vertige.

Personne ne pense à cela, les jeunes filles encore moins que les jeunes garçons, et l'on tire le bobsleigh sur le plateau de départ avec autant de calme qu'on ferait sortir de son garage une 40 chevaux.

Le bobsleigh démarre, les équipières en activent l'allure par un mouvement rythmique du corps en avant. Celle de tête conduit et surveille, yeux fixes, front barré, l'approche des virages; celle d'arrière se cramponne aux freins; cela grince, cela glisse, cela vole dans un tourbillon de poussières neigeuses, cela vous donne des sensations de vitesse inouïe, de chute sans fin. C'est la ruée d'une bolide vers la

terre et l'être entier s'anéantit dans l'attente du choc final... mais non! sur le plateau d'arrivée la glissade est douce et paresseuse comme le bercement des flots apaisés sur le sable des plages.

Ainsi partout, au coeur même des Alpes aux neiges éternelles, sur les flancs du Peissenberg, du Wetterstein (2900 verges) de la Zugspitze (3000) partout il y a des pistes soigneusement entretenues.



Près du "Koenigssee" (lac du roi), la piste de Vorderbrand a 4 milles de longueur. La descente, quoique rapide, n'y est pas vertigineuse, mais elle est difficile à cause des courbes et des tournants nombreux et rapprochés. La joie de vaincre les obstacles, la griserie d'une très Russie et en Norvège, le ski n'a fait aussi singulière attirance.

Autour, les solitudes glacées sont le domaine des skieurs. Nulle part, sauf en Russie et en Norvège, le ski n'a fait autant d'adeptes qu'en Allemagne et surtout en Bavière. Le climat, le voisinage des montagnes y ont, certes, contribué

pour beaucoup; mais le tempérament robuste de ce peuple, des moeurs un peu rudes—dont l'habitude, entre étudiants, de se taillader le visage à coups de sabre, est une preuve—n'y sont pas étrangers.

La glissade en skis exige, même en terrain plat, une grande endurance, et il faut des efforts tenaces pour ne pas s'arrêter à mi-chemin quand on a résolu d'atteindre quelque haute cime neigeuse. Il est tout naturel que des jeunes gens et des jeunes filles, charpentés comme le sont d'ordinaire tous les Allemands, aient trouvé ce sport dans leurs moyens et dans leurs goûts et s'y livrent avec ardeur. Notre allure souple et dégagée s'accorde assez mal d'un accoutrement gênant et compliqué, comme celui du skieur; l'allure germanique, au contraire, s'y trouve à l'aise: c'est un costume qui sied à sa raideur. Non que les Allemands ne sachent, à l'occasion, montrer de l'élégance et de la grâce,—de brillants succès, cueillis à Davos, par les meilleurs patins de Munich, l'ont prouvé;—mais ils préfèrent, pour ne pas forcer leur nature, des exercices sportifs à leur aune.

Il y a, dans les "skisclubs" d'Allemagne presque autant de skieuses que de skieurs. On les voit, quand vient l'hiver, gagner en foule la région des neiges. Skis en bandoulière, sac au dos, coiffées du chapeau vert à plume d'aigle qui flotte au vent, chaussées de lourds souliers dont les clous débordent la semelle, les skieuses marchent à grands pas, comme des

hommes, et, parce qu'elles sont comme eux, chargées du sac, courbent la tête. Elles suivent les skieurs par les chemins périlleux. Infatigables, audacieuses, elles ne demandent jamais qu'on les allège de leur pesant fardeau, elles ne restent pas en arrière, elles arrivent au but coûte que coûte. Y a-t-il du danger, au lieu de s'émouvoir, de prendre la fuite, elles attendent patiemment, donnent, calmes, des conseils, aident selon leurs forces, se comportent en tout comme leurs compagnons. Comme eux aussi, elles ont déjà payé tribut de mort à la montagne.

Toutes ces raisons expliquent le rapide développement qu'eurent en Allemagne les sports d'hiver; car, ce qui se passe en Bavière se passe aussi dans les autres Etats confédérés où les montagnes parfois ne sont que des monticules. La Prusse elle-même, si éloignée des hauts sommets, n'échappe pas à cette influence sportive grandissante dans tout l'empire. Les Berlinoïses ont la manie des voyages, été comme hiver; on les rencontre dans les massifs bohémiens, dans les Alpes de Bavière où, pour s'assimiler plus complètement les goûts des montagnards, ils en prennent le vêtement commode et léger. Ils croient ainsi donner l'illusion, mais leur accent les trahit bien vite. Ce besoin d'imitation, de transformation n'est pas un des moindres motifs qui les poussèrent à la pratique des exercices sportifs d'hiver.



L'ALMANACH DU**SAMEDI****POUR 1913**

a rencontré un énorme succès et depuis un certain temps déjà, il ne nous en reste plus un seul exemplaire à nos bureaux.

Nous ne pouvons donc pas satisfaire aux demandes qui nous parviendraient à ce sujet mais nous conseillons à ceux qui n'ont pu se procurer notre Almanach de demander

A LEUR DEPOSITAIRE

s'il en a encore. C'est la dernière chance pour eux de posséder cet intéressant petit livre rempli d'utiles renseignements, de recettes et de conseils de grande valeur, contenant un amusant oracle et vendu seulement le prix minime de

10 CENTS L'EXEMPLAIRE.



Les Oeufs de Pingouin

— o —

SI quelqu'un en s'asseyant à une table de quelque restaurant à la mode, commandait deux oeufs de pingouin sur le plat, le garçon préviendrait aussitôt le maître d'hôtel, qui, lui-même, s'empresserait d'appeler la police, afin d'obtenir l'expulsion immédiate d'un mystificateur ou d'un fou. Et cependant, ce mets qui peut nous sembler bizarre, est fort apprécié dans le sud de l'Afrique et paraît destiné à occuper, à brève échéance, une place d'honneur dans les traités de gastronomie universelle: l'omelette aux oeufs de pingouin est l'omelette de l'avenir.

C'est aux habitants de la colonie du Cap que revient la gloire d'avoir offert un aliment de plus à l'appétit des hommes civilisés. A peu de distance de Capetown, du côté du Nord, se trouve un groupe de petites îles dont l'accès est sévèrement interdit. Ces rochers dont les approches sont gardées avec une vigilance extraordinaire rapportent, chaque année, au gouvernement colonial du Cap, un revenu de plusieurs millions. Autrefois, c'était du guano que les trois petites îles sud-africaines tiraient leur principal élément de prospérité, mais depuis quelques

années, leur richesse provient surtout de l'exportation des oeufs de pingouin.

L'oeuf de pingouin, dit le "Chamber's Journal", est d'une digestion si facile et il a une saveur si appétissante que, dans toute la colonie du Cap, on le préfère aux oeufs de poule et des autres oiseaux de basse-cour. L'albumine qu'il contient ne se coagule pas et ne devient pas blanche, sous l'influence de la chaleur, mais prend l'aspect d'une sorte de gélatine de couleur bleue très pâle. Il n'est pas d'aliment qui fatigue moins l'estomac et qui, dans toute l'Afrique du Sud, soit plus universellement donné aux malades pendant la période de convalescence.

Sous la vigilante protection des autorités coloniales, les pingouins se multiplient à vue d'oeil. Il n'est pas d'oiseau qui ait, à un plus haut degré, le sentiment du droit. Aucun d'eux ne songe à s'emparer du nid de son voisin, ou à faire une incursion sur le territoire qui appartient à des oiseaux d'une autre espèce. La frontière idéale que les pingouins et les oies indigènes ont tracée à travers l'île de Malagassen pour mettre un terme à des conflits sans cesse renaissants, est religieusement respectée de part et d'autre. Ce

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

n'est pas que tout sentiment de défiance ait disparu. Les hostilités ont cessé, mais les anciens adversaires s'observent toujours d'un oeil jaloux, et il suffirait de la plus légère provocation pour susciter de nouveau une guerre générale.

Toujours prêt à livrer bataille aux autres oiseaux qui voudraient envahir son territoire, le pingouin se défendrait vaillamment contre un homme qui, pour lui voler ses oeufs, essaierait de l'expulser de son nid.

Les agents de la Compagnie fermière, qui a obtenu du gouvernement colonial du Cap le droit d'exploiter la principale richesse des îles Jutten et Malagassen, ont soin de se munir de jambières fortement rembourrées qui amortissent les morsures dont leurs mollets sont menacés lorsqu'ils s'approchent des nids. Un pingouin qui défend ses oeufs n'a pas peur d'un homme. Il ne bouge pas et attend qu'on l'attaque. Si l'agresseur essaye de mettre la main sur les oeufs, l'oiseau lui répond par un coup de bec terrible, mais l'homme ne commet pas l'imprudencé de livrer bataille. Il introduit sous le nid l'extrémité d'un bâton muni d'un crochet et retire les oeufs un à un, tandis que le pingouin ouvre un bec menaçant, mais reste immobile.

Cette oeuvre de spoliation se poursuit pendant trois mois chaque année; mais elle est interrompue assez tôt pour que les oiseaux puissent réparer le temps perdu.

Les cinq millions d'oeufs que la Compagnie fermière envoie tous les ans sur le marché sont presque tous vendus dans la colonie du Cap, où ils sont fort appréciés; mais depuis une date toute récente, ce produit, autrefois inconnu en Europe, a trouvé un nouveau débouché. Les An-

glais, qui avaient fait, dans le sud de l'Afrique, un séjour plus ou moins prolongé, sont devenus les agents d'une active propagande en faveur d'un aliment, dont ils étaient fiers de faire admirer la saveur par leurs invités. L'engouement a été si vif, qu'à Londres, le prix des oeufs de pingouins s'est élevé à plus de un dollar et demi la douzaine. Il est vrai que, dans la suite, l'abondance des envois a fait fléchir des cours. Cette friandise n'est pas encore à la portée de toutes les bourses, mais il ne faut pas désespérer d'un prochain avenir.

— o —

Sauvez vos Cheveux

Par l'usage du merveilleux

Luby Parisien

Qui embellit, conserve, régénère les chevelures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet des cheveux à leur couleur primitive et ne présente aucun danger; mais ce ne sont pas les seules qualités de ce filtre régénérateur de beauté, il donne encore à la chevelure le brillant, l'abondance et la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

La Compagnie R. J. Devins, Ltée.

en est le représentant général au Canada

1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

En écrivant mentionnez La Revue Populaire

W. Legault,

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

Office et ateliers,
675 Chemin de la Côte-des-Neiges,
Montréal.

Propriétaire de Carrières
de Granit

Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,
Constructions de Granit
et Tous Genres de Tra-
vaux de Cimetières

Estimations sur demande.

Gros et Détail. Tel Up. 1466.

Atelier moderne défiant toute
compétition.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

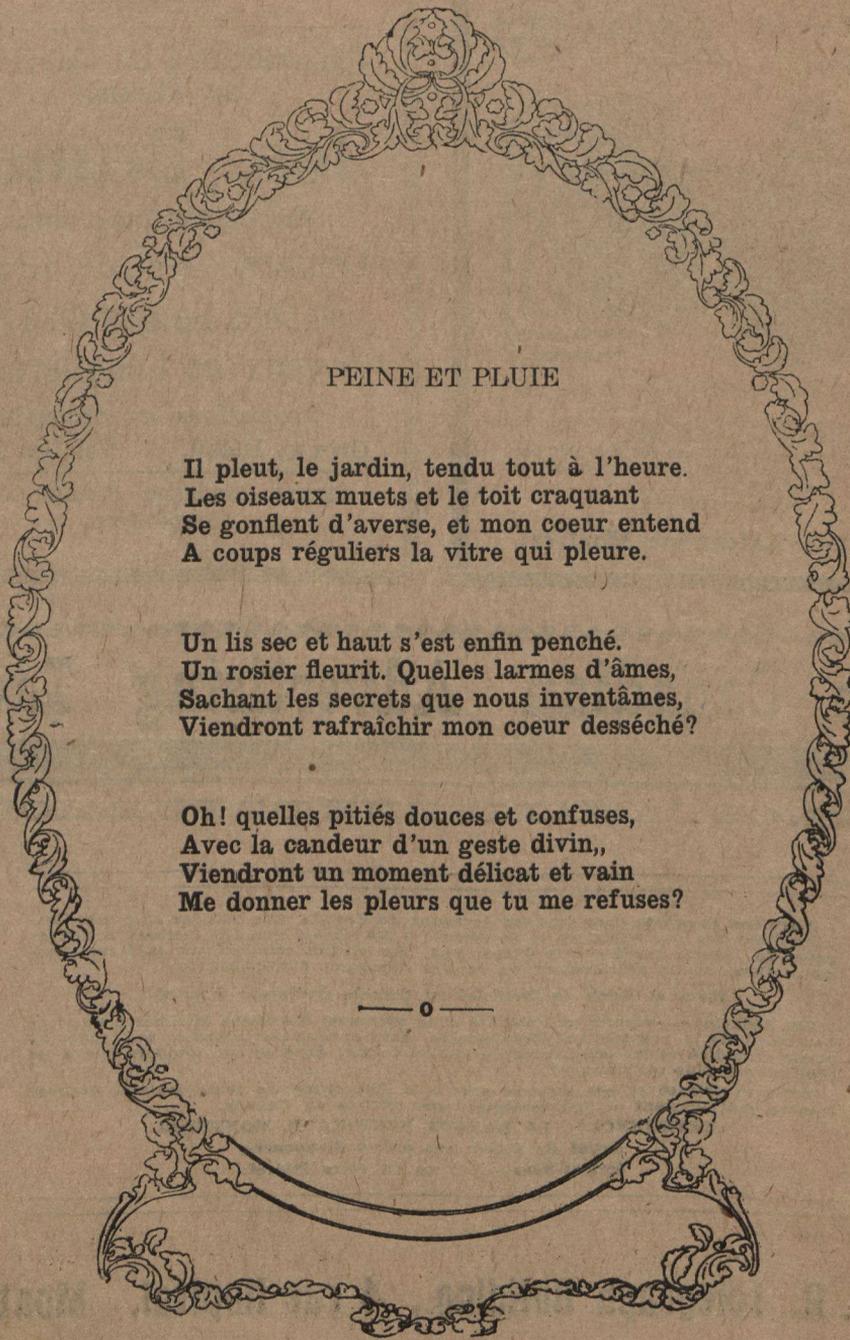
Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hôpital, Montreal



PEINE ET PLUIE

Il pleut, le jardin, tendu tout à l'heure.
Les oiseaux muets et le toit craquant
Se gonflent d'averse, et mon coeur entend
A coups réguliers la vitre qui pleure.

Un lis sec et haut s'est enfin penché.
Un rosier fleurit. Quelles larmes d'âmes,
Sachant les secrets que nous inventâmes,
Viendront rafraîchir mon coeur desséché?

Oh! quelles pitiés douces et confuses,
Avec la candeur d'un geste divin,
Viendront un moment délicat et vain
Me donner les pleurs que tu me refuses?

— o —



A l'entrée de l'Ouady Feiran

FEIRAN

LE Ouady Mukatteb (la vallée écrite) est un des endroits de la péninsule sinaïtique les plus riches en inscriptions anciennes.

On y voit aussi de grossières représentations humaines ou animales; ici, c'est un guerrier armé de son arc, de sa lance, un voyageur poursuivant son chemin; là ce sont des chameaux chargés, des chevaux montés ou libres, des bouquetins, des moutons. Certaines roches en sont littéralement couvertes.

Comme dans le Sud oranais, comme en Egypte et probablement sur tous les points du globe, l'homme a toujours choisi le voisinage des cols pour laisser sur les pierres des traces de son passage.

Lorsque les Pharaons victorieux revinrent de leurs expéditions en Nubie, ils tracèrent sur les passes d'Assouan un résumé succinct des épisodes de leurs cam-

pagnes, ils remercièrent les dieux qui leur avaient été favorables et dénombrèrent le produit de leur butin en matières précieuses et en prisonniers.

Les hauteurs dans lesquelles on s'engage pour aller à Feiran deviennent plus élevées, plus abruptes, les sommets sauvages s'enlèvent d'une façon plus hardie vers le ciel, la roche grise est maintenant veinée de porphyre d'un rouge brun, de diorite noir, et, petit à petit, la végétation de pauvre qu'elle était se fait presque riche, l'air est parfumé par la myrrhe et d'autres plantes odorantes, les seyals sont moins rares et les buissons de tarfa d'un vert gris cendré, plus touffus.

Le tarfa, de la famille des tamaris, n'est autre que l'arbre à manne; vers le mois de mai, un insecte vient en piquer les tiges et les branches; de ces blessures coule un suc qui, tombant par terre, se coagule

dans le sable où il forme des larmes ayant l'aspect du miel, les indigènes le recueillent alors et le débarrassent de ses impuretés.

Les moines du Sinaï en donnent dans de petits pots comme souvenir aux voyageurs ou aux pèlerins. La quantité de manne est très variable d'une année à l'autre, elle dépend surtout du plus ou moins grand nombre des insectes perceant l'écorce des tarfas. D'après les Arabes, ces piqûres seraient surtout faites pendant la nuit.

Bientôt des dattiers apparaissent, tranchant de leurs longues palmes vertes sur les roches qui les ensèrent, entourant un groupe de cabanes basses, misérables ; c'est le premier écart de l'oasis qui se prolonge, suivant la vallée, se moulant pour ainsi dire sur toutes les parties humides : l'eau disparaît-elle, la végétation cesse pour reparaitre un peu plus loin.

Enfin on arrive à un élargissement : un monticule appelé El Meharret d'une centaine de pieds d'élévation en marque à peu près le centre ; sur son sommet et sur ses pentes on voit les ruines d'une église et d'un monastère datant des débuts de christianisme.

C'était là, et dans le voisinage, que s'élevait l'ancienne ville de Pharan, qui fut bâtie bien avant l'époque chrétienne, puisque Ptolémée, qui vivait au IIe siècle avant Jésus-Christ, en fait mention.

Avec le christianisme la ville prit de l'importance. Elle devint un centre religieux des plus fréquentés. Eusèbe (Pamphile) l'historien ecclésiastique (né en Palestine vers 264, mort évêque de Césarée vers 338), y place le lieu de la bataille entre les Israélites et les Amalécites. Le concile de Chalcedoine, en 451, attribue à Pharan un archevêque particulier ressor-

tissant du patriarcat de Jérusalem nouvellement fondé.

Nous retrouvons Pharan mentionnée dans les relations de plusieurs pèlerins des premiers siècles.

Sainte Sylvie y passa, très probablement, vers 385 à son retour du mont Sinaï. Cette sainte, soeur de Rufin, ministre de Théodose le Grand, née en Aquitaine, écrit : "Quand nous fûmes arrivés à Pharan, éloignée de trente-cinq milles environ de la montagne de Dieu, nous sentîmes la nécessité de nous arrêter deux jours pour nous reposer ; le troisième jour, hâtant la marche, nous arrivâmes à la halte qui se trouve dans le désert de Pharan."

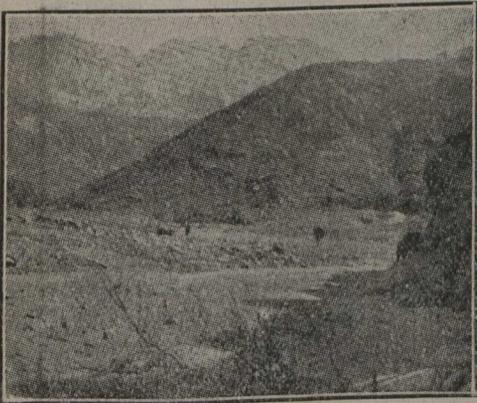
La description la plus intéressante qui nous soit parvenue de l'ancienne Pharan est celle de saint Antonin de Plaisance, elle doit dater d'environ 570.

Après avoir visité le monastère de Sainte-Catherine et la montagne sainte, il écrit le s lignes suivantes : "Nous prîmes le parti de retourner par l'Égypte et nous arrivâmes à la ville de Pharan, endroit où Moïse combattit contre Amalech. Là s'élève un sanctuaire, dont l'autel repose sur les pierres sur lesquelles Moïse s'agenouilla. En ce lieu se trouve une ville entourée de murs ; le pays est pauvre, on n'y rencontre que de l'eau et des palmes ; il y a un évêque dans la cité. Les femmes et les enfants vinrent à notre rencontre en portant des palmes et des ampoules remplies d'huile de raifort (?); elles se prosternaient oignant nos pieds de cette huile en chantant en langue égyptienne l'antique "Bénis soient ceux qui viennent du Seigneur, Hosanna!"

C'est la terre de Madian, et ceux qui l'habitent descendent de Jethro, beau-père de Moïse. Dans la ville habitent huit

cents soldats avec leurs femmes; ils reçoivent leurs vivres et leurs vêtements du trésor d'Égypte; ils n'ont point d'occupation, attendu que le désert entoure la ville; ils n'ont qu'à prendre soin de leurs cavales sarrasines, qui reçoivent des fonds publics la paille et l'orge dont elles se nourrissent, puis ils parcourent le désert en tous sens, et protègent les monastères et les ermites contre les attaques des Sarrasins; ceux-ci intimidés par leur présence n'osent bouger.

“En sortant de la ville, ils ferment les portes derrière eux et emportent les clefs,



Le Djebel Serbal.

en prévision d'une attaque des Sarrasins; les habitants font de même quand ils sortent; mais pour aller où? Ils n'ont au-dessus de leurs têtes que le ciel et autour d'eux que le désert.”

Vers le nord, les montagnes beaucoup moins hautes, mais toutes aussi arides, toutes aussi rocailleuses, ferment le cirque, elles sont couronnées de chapelles en

ruines formant une ceinture à ce lieu qui, autrefois, ne renfermait que des religieux et des ermites.

Au sommet de l'une d'elles, le Tahouneh, à environ trois cents verges au-dessus du fond de la vallée, on voit les restes d'une église, plus vaste que les autres et destinée sans doute à perpétuer le souvenir du lieu où pria Moïse; malheureusement cet édifice en très mauvais état a été remanié par les musulmans à une époque fort ancienne, et en raison de ces modifications il est difficile d'en restituer le plan primitif.

Sur toutes les pentes convergeant vers El Meharret et jusqu'aux lignes de faite, il n'y a qu'oratoires, grottes ou petites constructions dans lesquelles vivaient des anachorètes tantôt seuls, tantôt réunis par trois ou quatre; leurs cellules basses et étroites sont restées en plus d'une place ce qu'elles furent au temps de sainte Sylvie et si les portes étaient remises dans leurs embrasures, les vieux solitaires des IIIe et IVe siècles pourraient y rentrer sans y trouver aucun changement.

Des escaliers sillonnent les montagnes, ils sont généralement entaillés dans les rochers, et le plus rarement formés de marches rapportées. Aux bifurcations, aux places de repos, on trouve les fondations de lieux de prière; quant aux sépultures, elles sont tellement nombreuses, tellement pressées les unes contre les autres qu'on les rencontre pour ainsi dire à chaque pas.

On voit des mimosas jaune d'or dont l'odeur est si délicate, des grenadiers au maigre feuillage, des figuiers aux feuilles découpées forment le sous-bois; par-ci, par-là, il y a un peu d'orge, quelques plants de fèves, mais la paresse des Bédouins est si grande et si invétérée qu'ils

ne tirent qu'un très insignifiant parti d'un sol extrêmement fertile, car l'eau est abondante.

En voyant ces jardins délaissés, on se rappelle la réponse que fit un jour un indigène de Mogradar Tahtani, dans le Sud oranais; on lui demandait pourquoi il ne cherchait pas à faire produire à son enclos plus de deux ou trois douzaines d'oignons. "Ah! dit-il, en retroussant ses manches, tu ne vois donc pas combien Allah m'a fait des bras maigres? comment puis-je travailler dans ces conditions-là?"

pose de Bédouins Garraschehs et de Gebeliehhs. Ceux-ci, dit-on, ne seraient pas originaires de la péninsule, on pense qu'ils ne sont autres que les descendants de trois ou quatre cents esclaves romains et égyptiens qui furent, au dire de Procope, donnés aux moines par Justinien pour le service et la garde du monastère de Sainte-Catherine.

Leurs campements se rencontrent encore, plus nombreux de nos jours, dans le voisinage du mont Sinaï, où ils sont connus généralement sous le nom de servi-



A gauche la montagne sainte élevée de 4 à 500 verges.

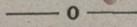
Les Bédouins de la péninsule du Sinaï pensent sans doute comme cet Arabe d'Algérie—et comme tant d'autres Orientaux—qu'ils auraient vraiment tort de travailler davantage, puisqu'ils réussissent ainsi à satisfaire leurs rares besoins.

La population de Feiran assez clairsemée, excessivement pauvre, n'ayant comme principale richesse que des dattes excellentes, mais peu abondantes à cause du mauvais entretien des palmiers, se com-

teurs ou d'esclaves du couvent. Ayant à parcourir le désert, vivant au milieu de tribus mahométanes, ils ont été depuis longtemps convertis à l'islamisme, mais, malgré cette conversion, leurs coreligionnaires, en souvenir probablement de leur origine, les tiennent en médiocre estime.

Près d'El-Meharret, il y a une maisonnette où demeure un moine solitaire; c'est probablement le seul survivant d'une cité de prières sans doute unique au monde.

Au Pays de Jeanne d'Arc



MALGRE quelques constructions modernes l'aspect général du village de Domrémy évoque le passé. Dans la grande rue, les vieilles maisons aux longs toits bas, aux fenêtres rares, aux jardinets rustiques, aident à reconstituer la demeure de Jeanne, telle qu'il eût fallu la conserver. Au lieu du jardin élégant dont on l'a entourée, que n'a-t-on respecté le petit potager ombragé d'arbres fruitiers, et le cimetière qui le séparait seul de l'église proche, l'église du baptême de l'enfant merveilleuse qui grandit à son ombre!

Cette église! on y pénètre avec émotion, et cependant combien les restaurateurs l'ont massacrée! La porte occupe la place où se trouvait l'autel, les chapelles ont été détruites, rien ne reste du sanctuaire où l'âme fervente de la petite Jeannette s'abîmait en prières quotidiennes; rien, sauf la nef centrale, mais allongée, sauf quelques parties des murs, un bénitier de pierre où ses doigts ont sûrement plongé, et une antique statue de Sainte-Marguerite, la palme en main, d'un archaïsme touchant, faisant pendant contre l'arche romane de l'ancien choeur à un saint Michel, plus moderne, qui occupe sans doute la place d'une image ancienne.

Entre ces deux statues était la table de communion où s'agenouillait Jeanne "à toutes les grandes fêtes", Saint Michel! Sainte Marguerite! Sainte Catherine, patronne de sa soeur aînée, morte jeune et

longuement pleurée! Ce sont eux qui lui apporteront le message du Ciel.

Quelques pas à faire sur la route qui remplace le cimetière détruit, et voici la maison depuis longtemps vénérée.

Les murs en ont été consolidés, le toit relevé, mais elle a gardé sa porte étroite, d'où jadis descendaient intérieurement quelques marches pour joindre le sol de terre battue, aujourd'hui dallé.

La porte est surmontée du blason donné par Charles VII à la Victorieuse, avec la devise vibrante, choisie par elle: "Vive Labeur!"—au-dessus on a placé le fac-similé d'une très ancienne statue de Jeanne, dont l'original endommagé, datant de Louis XI, où l'on croit retrouver ses traits, est dans la maison transformée en petit musée.

La première chambre, la plus grande, "la salle" est celle de ses parents où elle naquit; la haute cheminée a été refaite avec les débris de l'ancienne; entre celle-ci et la fenêtre, subsiste la vieille tige de bois où l'on suspendait la lampe pour les veillées d'hiver, et sous laquelle nous pouvons évoquer Jeanne, assise avec son ouvrage. "Pour ce qui est de coudre et filer, je ne crains aucune femme de Rouen!"

A droite, est la chambre des fils, d'où un escalier de bois monte au vaste grenier; au fond, avec le cellier, la chambre de Jeanne, sans issue extérieure et ne s'éclairant que par une lucarne carrée qui laisse entrevoir l'église.

Jadis, il n'y avait qu'un vieux pommier et une palissade entre cette lucarne et les tombes du cimetière. Jeanne les apercevait de son lit placé en face. Sa chambre est la plus intacte du logis: le placard, creusé dans le mur; le four où sa mère faisait cuire le pain de la famille, qu'on posait sur des lattes dont les débris demeurent aux vieilles poutres du plafond. Le souvenir me revient d'une autre chambre obscure, moins pauvre, mais également émouvante, celle où Catherine de Sienne, la glorieuse fille du teinturier, recevait mission d'aller, délivrer l'Eglise, captive en Avignon, moins de cent ans avant que Jeannette la paysanne reçût celle de délivrer la France de l'envahisseur. L'oeuvre de Dieu par les femmes!

Autour de nous, des images semblent se détacher de ces murs qui en ont gardé l'empreinte. Jeanne est là, debout dans sa chambre, et dans ce logis de passé, c'est la vie familiale, différant peu en ce XVe siècle de ce qu'elle est aujourd'hui, chez des paysans aisés, cultivant leurs propres terres. On les voit aller et venir; Jacques d'Arc, le père, le doyen du village homme sévère et estimé, qui jadis a, pour l'amour d'une Lorraine, quitté son pays de Champagne; sa femme, Isabelle Romée, très pieuse et sage ménagère, qui doit son surnom à ce qu'elle ou sa mère a fait le lointain pèlerinage de Rome, chose moins rare alors qu'on ne l'imagine, et entretient ses enfants de ce souvenir.

Trois fils travaillent avec le père, tandis que, docile et prompte, s'active la fillette de douze ans, déjà grande et belle, semblable aux petites Lorraines d'aujourd'hui, aux yeux clairs, aux cheveux noirs, natures agissantes et résolues plus que mystiques et rêveuses, qui ont fourni en tous temps d'innombrables recrues aux

ordres hospitaliers et enseignants, rarement aux ordres contemplatifs.

—“Dans mon pays, on m'appelait Jeannette... en France on m'a nommée Jeanne.”

Telle sera sa première réponse à ses juges, en un terrible jour qu'elle ne prévoit pas encore. Elle ne sait ni lire ni écrire, mais sa mère lui a appris ses prières, et jamais, quoi qu'on en ait pu dire, la fille de Jacques d'Arc ne quitta les siens pour être servante.

Si, dans son enfance elle a gardé à son tour, le troupeau communal, ou si, devenue plus grande, elle guide les chevaux, aide son père à la charrue, le plus souvent elle travaille avec sa mère aux besognes du ménage et du jardin. “Elle était toute bonne”, diront ceux qui la connurent. Charitable et aumônière, elle couche auprès de l'âtre pour céder son lit aux mendiants, soigne ses voisins malades, s'échappe sans cesse pour prier à l'église, et dans ce milieu simple, dans le silence intérieur, se forment en elle, par un mystère divin, le coeur le plus sublime, l'idéal le plus élevé qui fût jamais.

Devant la maison, jusqu'à la Meuse, s'étend la prairie de velours vert. Et nous y voyons Jeannette courant avec ses compagnes; nous savons leurs noms: Hauviette, Mengette, Isabelette... En ce jour d'été 1425, elle court, “si légère que les autres croient la voir voler au-dessus du sol”. Pendant qu'elles jouent ainsi, Jeannette entend une voix: “—Vas à la maison, ta mère a besoin de toi.” Et croyant que c'est la voix de son frère, elle se hâte, mais sa mère lui dit qu'elle ne l'a point demandée. Croyant à une plaisanterie, elle veut retourner vers ses compagnes. Dans le jardin, sous le pommier, une nuée lumineuse l'enveloppe, elle a grand peur; alors

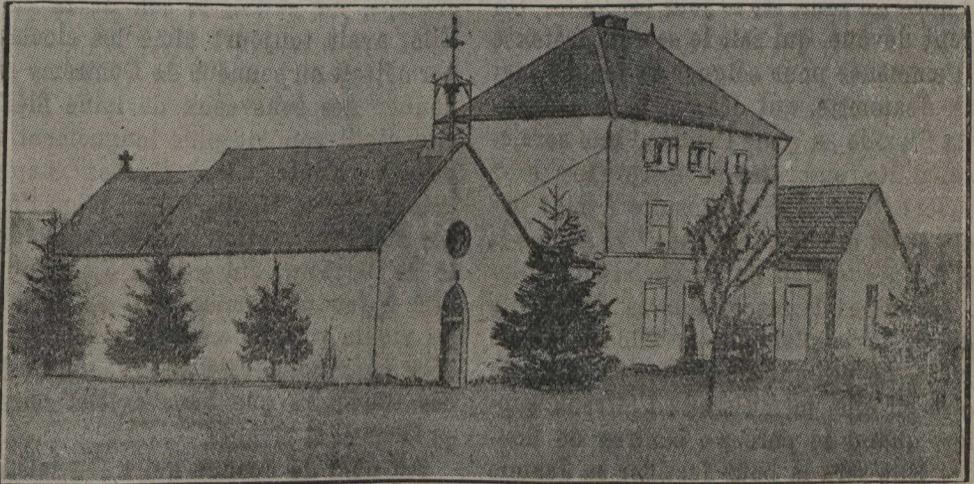
la voix parle de nouveau, encourageante, venant du côté de l'église, lui disant. "sur toutes choses d'être bonne et sage, et que Dieu l'aiderait".

A la troisième de ces visions, elle reconut, dans la lumière, tout entouré d'autres anges, l'archange saint Michel "en la figure d'un sage prud'homme... Et l'ange me conta la grande pitié qui était au royaume de France".

Il est un endroit exquis, plus spécialement imprégné de son souvenir: c'est la

et de pervenches, qu'on nomme aujourd'hui de son nom.

Elle plaçait des cierges devant Notre-Dame de Bermont, la statue fruste et non sans majesté, repeinte de couleurs violentes, qui trône encore au fond de la même chapelle, entretenue par le zèle des Amis de l'Association Jeanne-d'Arc.— "Bermont, disait celle-ci, voilà mes délices! Et volontiers nous dirions comme elle. Plus restreint qu'à Domrémy, l'horizon se fait plus sévère, les bois se resserrent; une



La chapelle de Bermont où chaque semaine Jeanne venait prier.

chapelle de Bermont. Au delà de Domrémy et de Greux, un "faux chemin", gravit la colline à travers les champs. C'est celui que prenait Jeanne.

Près de la nappe miroitante d'un petit étang, entouré de vieux arbres très beaux, est une fontaine de pierre, la fontaine Saint-Thiébaut, dont l'onde pure passait pour avoir des vertus miraculeuses. Jeanne venait chaque samedi à cet ermitage, elle remontait d'un pas léger cette sente rude, fleurie en cette saison de violettes

grande falaise calcaire ferme un cirque désert. Jeanne pourrait rentrer dans la chapelle. Sa main reconnaîtrait le rude bénitier; ses yeux, les vieilles statues de bois: Sainte-Anne et Saint-Jean, Saint-Thiébaut et Notre-Dame, enfin, au-dessus de l'autel l'impressionnant Crucifix. Très primitif, étendu sur sa croix aux branches presque égales, le Christ mort a clos ses yeux, avec une résignation douloureuse, sous les gouttes sanglantes qui tombent de la Couronne d'Epines.

Ce Christ poignant, Jeanne l'a contemplé longuement, elle a médité sa Passion et un jour, acceptant, dans un grand élan de cœur, de s'immoler à son exemple, elle a devant Lui juré de partir.

—Dieu commandait! dira plus tard Jeanne, dans un de ses mots étonnants où la verve française vibre d'un écho d'éternité.—Eussé-je eu cent pères et cent mères, eussé-je été fille de roi, je serais partie."

Quelques mois encore d'attente angoissée, de nuits sans sommeil dans la petite chambre du four. Et le jour est venu. Un parent dévoué, qui sait le secret, prétexte de l'emmenner pour soigner sa femme malade. Jeannette, qui désormais sera Jeanne la Pucelle, et pour l'ennemi une sorcière maudite, embrasse sa mère sans oser pleurer: —J'ai écrit ensuite à mes parents et ils m'ont pardonné!" répondra-t-elle à l'accusation de désobéissance filiale. La mère! Il me semble la voir seule dans ce logis plein de sa fille à jamais perdue, ne cessant de penser à elle, de croire en elle, même après l'affreux supplice, quand le père en mourra de douleur. Elle sera là pour justifier sa Jeanne à ce procès de réhabilitation qui la fera mère d'une martyre.

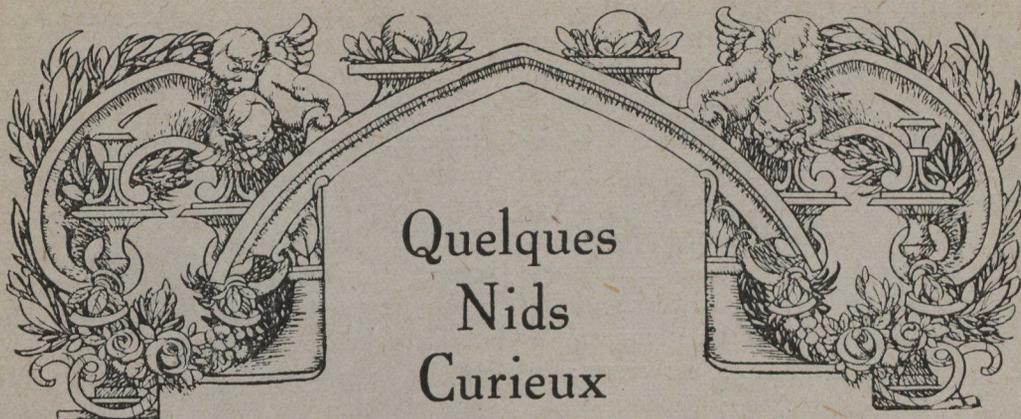
Et je vois la jeune fille, dans sa grossière robe rouge de paysanne qu'elle va échanger bientôt contre une armure, franchissant pour la dernière fois le seuil de

la maison. A quelques voisines qu'elle rencontre, elle dit: — Je vais à Vaucouleurs."—A Mengette qui venait à la veillée coudre et filer avec elle, elle dit: "Je te recommande à Dieu." Mais pour Hauviette, son amie la plus chère elle ne la verra pas, le courage de se taire lui manquerait. Et Hauviette, vingt-cinq ans plus tard, pleurerait encore à ce souvenir.

Quand on suit la route de Vaucouleurs, on aperçoit très haut, Bermont! Il me plaît de croire que le regard de Jeanne chercha la chapelle et que, par-dessus les champs, lui arriva le son de la cloche. Elle avait toujours aimé les cloches et permettait au sonneur de Domrémy de lui donner des écheveaux de laine filée par elle, "s'il sonnait plus longuement complies". Toutes les cloches baptisées prient: "Ave Maria, gratia plena!" semble dire l'inscription indéchiffrable de celle de Bermont, qui envoya cet adieu dernier à Jeanne, comme viatique de départ. Sa vieille voix de cristal aminci vibre encore pour nous. Elle nous sonne l'adieu à ces souvenirs que nous avons sentis si proches et si vivants.

Au nom de Jeanne qui lui a laissé un peu de son âme sainte, elle nous a dit que ni les insultes ni certains hommages plus injurieux encore, niant l'inspiration divine, ne sauraient atteindre celle dont "La personne et l'histoire restent un vrai miracle de Dieu."





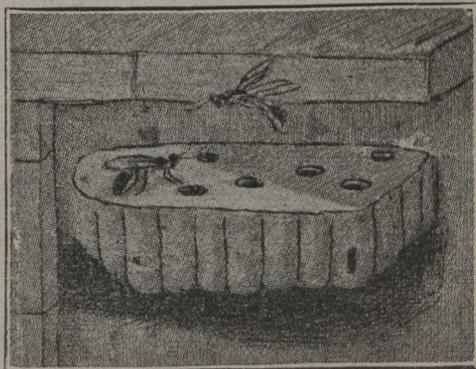
DANS les parties du désert où les matériaux de construction manquent, les indigènes édifient des maisons exclusivement avec de la boue, laquelle durcit rapidement au soleil. Nombre d'animaux agissent de même: les uns bâtissent avec de la terre détrempée naturellement et ont soin alors de placer leurs maisons à l'abri de la pluie qui ne tarderait pas à les faire disparaître; les autres s'adressent à la poussière la plus sèche et la malaxent avec leur salive pour en faire un mortier qui fait prise rapidement et acquiert la dureté de la pierre.

On a un bel exemple de ces nids faits en mortier chez le Pélopée tourneur, insecte commun dans le midi de la France.

Extrêmement frileux, il recherche avant tous les endroits les plus chauds pour y construire le nid d'argile destiné à sa progéniture. Il le construit sous les corniches, dans les hangars, les granges, mais surtout dans l'intérieur même des maisons de paysans. Là, tout lui est bon, les murailles, les plafonds, les fenêtres, les rideaux, et, sous ce rapport, il fait le désespoir des ménagères.

C'est à des époques très variables de l'année que les Pélopées construisent leur

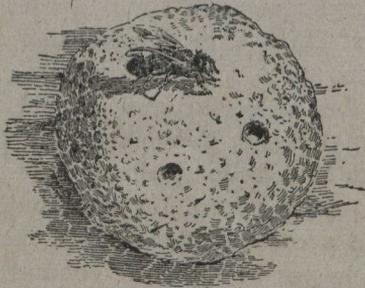
dans la campagne, d'un terrain détrempe, boueux. Il est alors remarquable de voir les soins qu'ils prennent pour ne pas se salir. Les ailes vibrantes, les pattes hautement dressées, l'abdomen noir bien relevé au bout de son pédicule jaune, ils ratisent de la pointe des mandibules. Ménagère accorte, soigneusement retroussée pour ne pas se salir, ne conduirait pas mieux besogne si contraire à la propreté du costume. Ces ramasseurs de fange n'ont pas un atome de souillure, tant ils prennent soin de se retrousser à leur manière, c'est-à-dire de tenir à distance tout



Nid en terre du Pélopée tourneur.

le corps, moins l'extrémité des pattes et l'outil à récolte, la pointe des mandibules.

Le Pélopée cueille ainsi une boulette de terre humide de la grosseur d'un pois; la maintenant avec ses mandibules, il s'envole avec elle et va la déposer à l'endroit choisi par lui. Sans la mélanger de salive, il la façonne grossièrement, l'applique à grands coups de truelle sur l'ouvrage déjà en train. Il fabrique d'abord une cellule ovoïde d'un pouce et demi environ de longueur, dont l'intérieur est creux; la paroi interne en est lisse, fine, tandis que



Nid de Chalicodome appliqué sur une muraille. A la surface, on voit deux trous d'éclosion et un Chalicodome venant d'en sortir.

l'extérieure est irrégulière. A côté de cette première loge, le Pélopée en fabrique une seconde, puis une troisième, et ainsi de suite, le tout étant sur un même plan. Souvent, sur celui-ci, une seconde série est construite, quelquefois même une troisième.

A l'intérieur de chaque loge, le Pélopée place un certain nombre d'araignées paralysées par un coup d'aiguillon et un oeuf, puis il la ferme,

D'autres insectes, les Chalicodomes mé-

ritent bien le nom d'"Abeilles maçonnes".

Elles construisent, en effet, avec un véritable mortier des demeures si solides qu'il faut des instruments de fer pour les entamer. Ces nids sont établis sur des pierres ou, plus souvent, sur des murs toujours tournés vers le midi et ressemblent tout à fait à des paquets de boue étalés comme s'ils avaient été projetés par les roues des voitures ou les pieds des chevaux. Les maçonnes tiennent si bien à la solidité de leurs habitations qu'elles se gardent bien de les attacher sur des murs enduits de quelque crépi et qu'elles ont soin de les édifier sur les pierres elles-mêmes et non sur le ciment qui les réunit. De plus, elles choisissent presque toujours, pour établir leurs nids, les endroits où ils peuvent être le plus solidement assujettis: c'est surtout dans les angles formés par les plinthes, les corniches, les entablements, les saillies des fenêtres qu'elles travaillent le plus volontiers.

Elles bâtissent autour des plantes des édifices temporaires, à l'abri desquels elles peuvent les exploiter tout à leur aise.

Plusieurs oiseaux construisent également leurs demeures en maçonnerie.

Parmi ces espèces, les Hirondelles sont celles qui construisent leur nid avec de la terre.

L'Hirondelle rustique établit son nid toujours dans les lieux habités ou dans leur voisinage immédiat, par exemple l'intérieur d'une maison, sous les corniches, dans les écuries, sous les hangars, dans les greniers, les chambres inhabitées, au faite des cheminées, dans l'embrasure d'une fenêtre. Mais quelque soit le lieu choisi, l'Hirondelle a soin que le nid soit à

l'abri de la pluie qui en ferait une boue informe.

Le nid est fait en terre grasse que l'oi-

lise le même nid pendant plusieurs années de suite.



Edifices temporaires des Tapinoma.

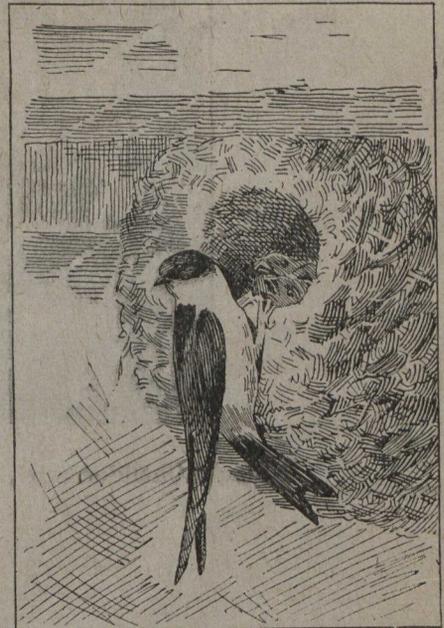
seau va recueillir avec son bec et qu'il agglutine avec sa salive. Comme sa bouche est fort petite, on voit combien il lui faut faire de voyages pour édifier sa maison, près de 500 environ. La salive donne une grande dureté à la terre; l'Hirondelle l'entremêle d'ailleurs de poils et de tiges d'herbes. Quand le temps est beau, elle met huit jours à le bâtir; elle en garnit l'intérieur de poils, de plumes, de tiges fines.

L'Hirondelle de fenêtre a des moeurs analogues et niche à peu près exclusivement contre les maisons et les édifices. Dans les pays peu peuplés, elle niche le long des rochers. Son nid n'est pas recouvert par le haut comme celui de l'espèce précédente. Mais, comme cette dernière, elle uti-

lise le même nid pendant plusieurs années de suite.

Citons encore deux autres oiseaux exotiques, le "Chélidon ariel" et le "Torche-pot syriaque", qui demandent à la terre gâchée les éléments de leur demeure.

Le Chélidon ariel, Hirondelle autrichienne, construit en effet ses nids avec de la terre, mais elle y ajoute un long couloir d'entrée, en forme de goulot de bouteille plus ou moins recourbé. Ces nids sont toujours groupés plusieurs ensemble le long des parois des rochers, sous le toit des maisons, dans les creux des troncs d'arbres et sont faits, paraît-il, en commun.



Nid de l'Hirondelle rustique.

une corniche exposée au levant, jamais au couchant. Il est fait avec de l'argile que l'oiseau apporte avec son bec; quand il est terminé, il est muni d'un couloir d'entrée d'environ un pied de long et aboutissant à une chambre spacieuse rembourrée de poils de boeuf, de chacal, de chien et de chèvre.

Si l'on en croit les observateurs, cet oiseau prendrait un plaisir extraordinaire à construire: il bâtit des nids dont il ne se servira jamais et répare des nids dont il n'a que faire.

Il aime son métier et, par conséquent, doit être heureux.



Nids du Chéridon ariel, bâtis le long d'une falaise.

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie, 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour
six mois (Montréal excepté) d'abonnement au **Samedi**.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité) . . .

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul.
St-Laurent, Montréal.



A SUMATRA

— o —

LES FEMMES AU LONG COU

Par Louis Roland.

DANS l'Océan Indien il y a de nombreuses îles où les coutumes diffèrent quelque peu de celles du Canada; l'île de Sumatra, entre autres réserve de véritables surprises à l'explorateur.

Sumatra n'est pas un pays très vaste; ce n'est pas un petit lambeau de terre non plus: environ 900 milles de longueur sur 200 de largeur. C'est un sol volcanique où les secousses de tremblements de terre sont fréquentes; le climat y est chaud et parfois humide ce qui donne naissance à une végétation d'une intensité extraordinaire.

Le sol est fertile, depuis les plaines arrosées par d'abondantes rivières jusqu'au sommet de hautes montagnes recouvertes de profondes forêts.

Dans ces forêts on trouve des bois rares et curieux tels que l'ébénier, l'arbre de fer; dans les plaines on cultive le riz, la noix de coco, la pistache, le ricin, la canne à sucre, le palmier, etc. On exporte également de Sumatra quantité de poivre, de citrons, d'ananas, de tabac et de café.

Ceux qui habitent ce pays n'ont donc pas à se plaindre de ses productions auxquelles il faut encore ajouter le produit de nombreuses mines d'or, d'étain, de cuivre, de fer, des gisements de diamants et de cristal de roche, mais tout ceci ne constitue pas la principale curiosité du pays.

Celui qui visiterait Sumatra sans avoir vu les beautés féminines de la province de Padang n'aurait rien vu. Ces élégantes peuvent, en effet, se vanter de posséder les cous les plus longs du monde et de les orner de la manière la plus originale.

Une fille "smart" de Padang s'emboîte, dès sa jeunesse, le cou dans une série d'anneaux de métal dont elle augmente continuellement le nombre et elle arrive ainsi à s'étirer si bien les vertèbres qu'entre sa tête et ses épaules, il y a bien un pied de distance!

Voilà qui laisse loin derrière soi les collets même les plus montés que l'on ait jamais vu autour du cou du "dude" le mieux réussi!

ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

**LA REVUE POPULAIRE,
 DEPARTEMENT DES PATRONS,
 200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.**

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

Pour compléter leur accoutrement, les élégantes de Padang se disposent les cheveux d'une manière qui fait vaguement songer à un nid d'oiseau dans lequel on aurait mis quelques oeufs de poule...

Ce n'est peut-être pas très joli mais, des goûts et des couleurs il ne faut pas discu-

ter. Un proverbe dit qu'il faut souffrir pour être belle. Les Sumatriennes souffrent certainement dans leur accoutrement métallique; sont-elles aussi belles qu'elles le croient?

Je ne le crois pas et je suis bien persuadé qu'aucune de nos jolies Canadiennes n'en sera jalouse.



Deux élégantes jeunes filles de Sumatra.

LE CAR ENGER 1913

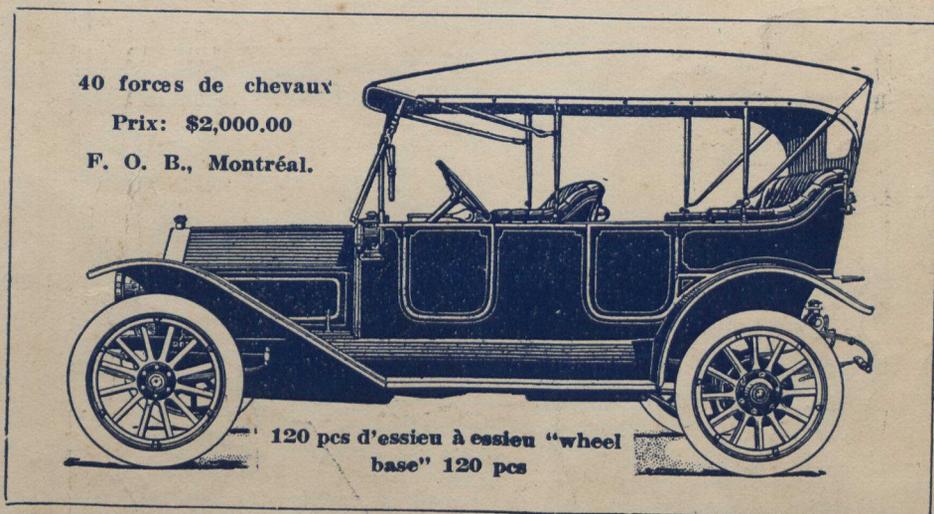
Le public en est arrivé à une telle exigence à l'endroit des automobiles que chaque jour de nouvelles améliorations sont brevetées, et que leur application devient une source de satisfaction pour les promeneurs en même temps que de richesse pour les campagnes qui adoptent ces améliorations.

Or il arrive ceci que les anciennes compagnies de fabrication d'automobiles se refusent souvent à acquérir les nouveaux procédés, les nouvelles inventions qui les forceraient à mettre de côté leurs patentes actuelles et les entraîneraient à des dépenses très lourdes. Il se forme donc de nouvelles compagnies pour exploiter les brevets les plus récents, les plus perfectionnés, les plus simplifiés, puisque la simplification est la marque du perfectionnement.

Tel a été le cas pour la Compagnie

“ Enger Motor Car ”

de Cincinnati (Ohio).



40 forces de chevaux

Prix: \$2,000.00

F. O. B., Montréal.

120 pcs d'essieu à essieu "wheel
base" 120 pcs

Tout ce qui réunit le confort à la solidité; tout ce qui combine la solidité dans l'ensemble avec la simplicité dans le mécanisme est groupé dans le **CAR ENGER**.

Le modèle 1913 est actuellement sur le marché. Ses détails, sur lesquels nous reviendrons, produisent chez le connaisseur l'admiration: c'est la perfection. Allumage, Carburateur, Refroidissement, Embrayage, Transmission, Changement de Vitesse, Carrosserie, tout a été l'objet d'une étude attentive. La science et l'art, l'imagination et l'expérience, ont produit une perfection qui s'appelle le car "Enger"—garanti d'ailleurs par la Compagnie.

N'achetez pas votre car pour 1913 sans avoir pris les renseignements nécessaires sur le car Enger. Adressez-vous à

Ferd. Poirier, Jr., 200, Blvd. St-Laurent, Montréal, Qué.

Représentant pour la Province de Québec.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

